This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

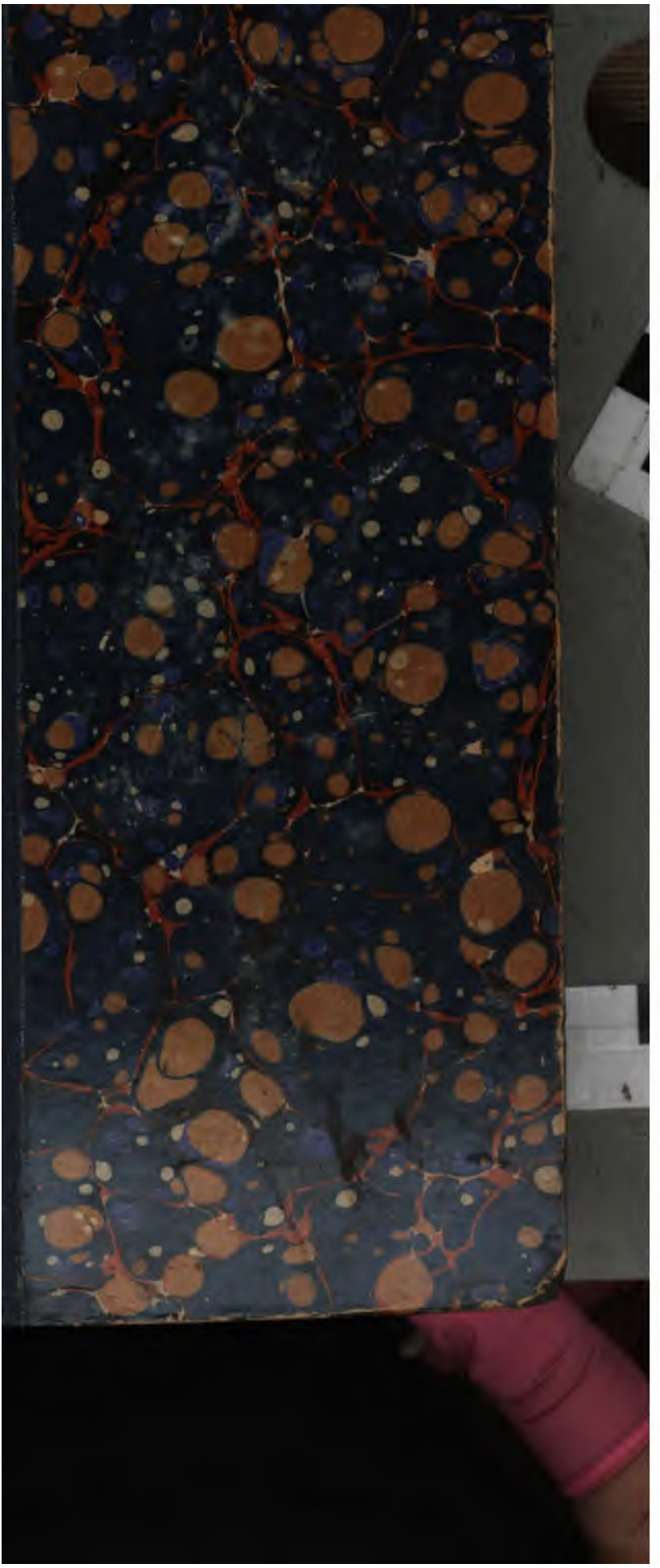
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

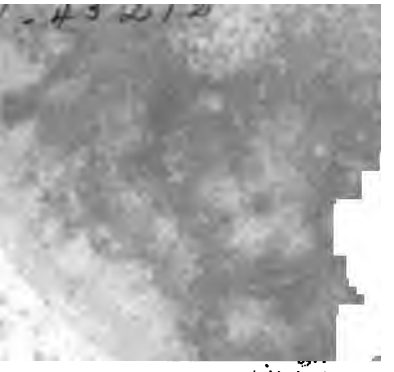
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



From the Jarboe L
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY

948.



MÉMOIRES

DE NAPOLÉON.

TOME V.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIO
RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, N° 55.

LIBRARY
Leland Stanford, Jr.
UNIVERSITY

Duc de Tarentelle.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

SOUS LE RÈGNE

DE NAPOLÉON,

ÉCRITS A STE.-HÉLÈNE SOUS SA DICTÉE,

PAR LES GÉNÉRAUX QUI ONT PARTAGÉ SA CAPTIVITÉ.

DEUXIÈME ÉDITION,

DISPOSÉE DANS UN NOUVEL ORDRE,

ET AUGMENTÉE DE CHAPITRES INÉDITS, ETC., ETC.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N. 60;

DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU PAON, N 1.

1830.

LIBRARY
ANDERSON, S.C.

139176

MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

BATAILLE NAVALE D'ABOUKIR.

Ce que l'on pense à Londres de l'expédition qui se prépare dans les ports de France. — Mouvement des escadres anglaises dans la Méditerranée en mai, juin et juillet. — Chances pour et contre les armées navales française et anglaise, si elles se fussent rencontrées en route. — L'escadre française reçoit l'ordre d'entrer dans le port vieux d'Alexandrie. Elle s'embosse dans la rade d'Aboukir. — Napoléon apprend qu'elle est restée à Aboukir. Son étonnement. — L'escadre française embossée est reconnue par une frégate anglaise. — Bataille d'Aboukir.

§ Ier.

L'on apprit tout à la fois en Angleterre qu'un armement considérable se préparait à Brest, Toulon, Gênes, Civita-Vecchia; que l'escadre espagnole de Cadix s'armait avec activité, et que des camps nombreux se formaient sur l'Escaut, sur les côtes du Pas-de-Calais, de Normandie et de Bretagne. Napoléon, nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, par-

courait toutes les côtes de l'Océan, et s'arrêtait dans tous les ports. Il avait réuni près de lui, à Paris, tout ce qui restait des anciens officiers de marine qui avaient acquis un nom pendant la guerre d'Amérique, tels que Buhor, Marigny, etc. Ils ne justifièrent pas leur réputation. Les intelligences que la France avait avec les Irlandais-unis, ne pouvaient être tellement secrètes, que le gouvernement anglais n'en sût quelque chose. La première opinion du cabinet de Saint-James fut que tous ces préparatifs se dirigeaient contre l'Angleterre et l'Irlande; et que la France voulait profiter de la paix, qui venait d'être rétablie sur le continent, pour terminer cette longue lutte par une guerre corps à corps. Ce cabinet pensait que les armements qui avaient lieu en Italie, ne se faisaient que pour donner le change; que la flotte de Toulon passerait le détroit, opérerait sa jonction avec la flotte espagnole à Cadix; qu'elles arriveraient ensemble devant Brest, et conduiraient une armée en Angleterre et une en Irlande. Dans cette incertitude, l'amirauté anglaise se contenta d'équiper, en toute hâte, une nouvelle escadre; et aussitôt qu'elle apprit que Napoléon était parti de Toulon, elle expédia l'amiral Roger avec dix vaisseaux de guerre, pour renforcer l'escadre anglaise devant Cadix, où com-

mandait l'amiral lord Saint-Vincent, qui, par ce renfort, se trouva avoir une escadre de vingt-huit à trente vaisseaux. Une autre d'égale force était devant Brest.

L'amiral Saint-Vincent tenait dans la Méditerranée une escadre légère de trois vaisseaux, qui croisait entre les côtes d'Espagne, de Provence et de Sardaigne, afin de recueillir des renseignements, et de surveiller cette mer. Le 24 mai, il détacha dix vaisseaux de devant Cadix, et les envoya dans la Méditerranée, avec ordre de se réunir à ceux que commandait Nelson, et de lui former ainsi une flotte de treize vaisseaux, pour bloquer Toulon, ou suivre l'escadre française, si elle en était sortie. Lord Saint-Vincent resta devant Cadix avec dix-huit vaisseaux, pour surveiller la flotte espagnole, dans la crainte surtout que celle de Toulon n'échappât à Nelson et ne passât le détroit.

Dans les instructions que cet amiral envoyait à Nelson, et qui ont été imprimées, on voit qu'il avait tout prévu, excepté une expédition contre l'Égypte. Le cas où l'expédition française irait soit au Brésil, soit dans la mer Noire, soit à Constantinople, était indiqué. Plus de 150,000 hommes campaient sur les côtes l'Océan, ce qui produisit des mouvements et des alarmes continuelles dans toute l'Angleterre.

§ II.

Nelson, avec les trois vaisseaux détachés de lord Saint-Vincent, croisait entre la Corse, la Provence et l'Espagne, lorsque, dans la nuit du 19 mai, il essuya un coup de vent, qui endommagea ses vaisseaux, et démâta celui qu'il montait. Il fut obligé de se faire remorquer. Il voulait mouiller dans le golfe d'Ostand, en Sardaigne; mais il ne put y parvenir, et gagna la rade des îles Saint-Pierre, où il répara ses avaries.

Dans cette même nuit du 19, l'escadre française appareilla de Toulon; le 10 juin, elle arriva devant Malte, après avoir doublé le cap Corse et le cap Bonara. Nelson ayant été joint par les dix vaisseaux de lord Saint-Vincent, et ayant reçu le commandement de cette escadre, croisait devant Toulon, le 1^er^ juin. Il ignorait alors que l'escadre française en fût sortie. Il vint, le 15, reconnaître la rade de Tagliamon, sur les côtes de Toscane, qu'il supposait être le rendez-vous de l'expédition française. Il parut le 20 devant Naples. Là, il apprit du gouvernement que l'escadre française avait débarqué à Malte, et que l'ambassadeur de la république Garat avait laissé entendre que l'expédition

était destinée pour l'Égypte. Nelson arriva, le 22, devant Messine. La nouvelle que l'escadre française s'était emparée de Malte lui fut confirmée; il apprit aussi qu'elle se dirigeait sur Candie. Il passa aussitôt le phare, et se dirigea sur Alexandrie, où il arriva le 29 juillet.

La première nouvelle de l'existence d'une escadre anglaise dans la Méditerranée fut donnée à l'escadre française, à la hauteur du cap Bonara, par un bâtiment qu'elle rencontra; et le 25, comme l'escadre reconnaissait les côtes de Candie, elle fut jointe par la frégate *la Justice*, qui venait de croiser devant Naples, et qui donna la nouvelle positive de l'existence d'une escadre anglaise dans ces parages. Napoléon ordonna alors qu'au lieu de se diriger directement sur Alexandrie, on manœuvrât pour attaquer l'Afrique au cap d'Azé, à vingt-cinq lieues d'Alexandrie, et de ne se présenter devant cette ville que lorsqu'on en aurait reçu des nouvelles. Le 29, on signala la côte d'Afrique et le cap d'Azé. Nelson arrivait alors devant Alexandrie; n'y ayant appris aucune nouvelle de l'escadre française, il se dirigea sur Alexandrette, et de là se rendit à Rhodes. Il parcourut ensuite les îles de l'Archipel, vint reconnaître l'entrée de l'Adriatique, et fut obligé de mouiller, le 18, à Syracuse,

pour faire de l'eau. Il n'avait encore acquis aucun renseignement sur la marche de Napoléon. Il appareilla à Syracuse, et vint mouiller, le 28 juillet, au cap Coron, à l'extrémité de la Morée. Ce ne fut que là qu'il apprit que l'armée française avait, depuis un mois, débarqué en Égypte. Il supposa que l'escadre française avait déjà fait son retour sur Toulon ; mais il se dirigea sur Alexandrie, afin de pouvoir rendre un compte positif à son gouvernement, et laisser devant cette place des forces nécessaires pour la bloquer.

§ III.

L'escadre française était composée, à son départ de Toulon, de treize vaisseaux de ligne, de six frégates et d'une douzaine de bricks, corvettes ou avisos. L'escadre anglaise était forte de treize vaisseaux, dont un de 50 canons, tous les autres de 74. Ils avaient été armés très à la hâte, et étaient en mauvais état. Nelson n'avait pas de frégates. On comptait, dans l'escadre française, un vaisseau de 120 canons et trois de 80. Un convoi de plusieurs centaines de voiles était sous l'escorte de cette escadre. Il était particulièrement sous la garde de deux vaisseaux de 64, de quatre frégates de 18, de construction vénitienne, et d'une vingtaine de bricks ou avisos.

L'escadre française, profitant du grand nombre de bâtiments légers qu'elle avait, s'éclairait très au loin; de sorte que le convoi n'avait rien à craindre, et pouvait, aussitôt qu'on aurait reconnu l'ennemi, prendre la position la plus convenable, pour rester éloigné du combat. Chaque vaisseau français avait à son bord 500 vieux soldats, parmi lesquels une compagnie d'artillerie de terre. Depuis un mois qu'on était embarqué, on avait, deux fois par jour, exercé les troupes de passage à la manœuvre du canon. Sur chaque vaisseau de guerre il y avait des généraux, qui avaient du caractère, l'habitude du feu, et étaient accoutumés aux chances de la guerre.

L'hypothèse d'une rencontre avec les Anglais était l'objet de toutes les conversations. Les capitaines de vaisseau avaient l'ordre, en ce cas, de considérer, comme signal permanent et constant, celui de prendre part au combat et de soutenir ses voisins.

L'escadre de Nelson était une des plus mauvaises que l'Angleterre eût mises en mer dans ces derniers temps.

§ IV.

L'escadre française reçut l'ordre d'entrer à Alexandrie; elle était nécessaire à l'armée et aux

projets ultérieurs du général en chef. Lorsque les pilotes turcs déclarèrent qu'ils ne pouvaient faire entrer des vaisseaux de 74, et à plus forte raison de 80 canons dans le port vieux, l'étonnement fut grand. Le capitaine Barré, officier de marine très distingué, chargé de vérifier les passes, déclara positivement le contraire. Les vaisseaux de 64 et les frégates entrèrent sans difficulté; mais l'amiral et plusieurs officiers de marine persistèrent à penser qu'il fallait faire une nouvelle vérification avant d'y exposer toute l'escadre. Comme les vaisseaux de guerre avaient à bord l'artillerie et les munitions de l'armée, et que la brise était assez forte, l'amiral proposa de tout débarquer à Aboukir, déclarant que trente-six heures suffiraient pour cela, tandis qu'il lui faudrait cinq à six jours pour faire cette opération en restant à la voile.

Napoléon, en partant d'Alexandrie pour marcher à la rencontre des Mamelucks, réitéra à l'amiral l'ordre d'entrer dans le port d'Alexandrie, et, dans le cas où il le croirait impossible, de se rendre à Corfou, où il recevrait de Constantinople des ordres du ministre français Talleyrand, et de se porter de là à Toulon, si ces ordres tardaient trop à lui arriver.

L'escadre pouvait entrer dans le port vieux d'Alexandrie. Il fut reconnu qu'un vaisseau ti-

rant vingt-un pieds d'eau le pouvait sans danger. Ceux de 74, qui tirent vingt-trois pieds, n'auraient donc été obligés que de s'alléger de deux pieds; les vaisseaux de 80, tirant vingt-quatre pieds et demi, se seraient allégés de trois pieds et demi; et, enfin, le vaisseau à trois ponts, tirant vingt-sept pieds, aurait dû s'alléger de six pieds. Ces allégements pouvaient avoir lieu sans inconvénient, soit en jetant l'eau à la mer, soit en diminuant l'artillerie. Un vaisseau de 74 peut être réduit à un tirant d'eau de....., en ôtant seulement son eau et ses vivres, et à celui de....., en ôtant son artillerie. Ce moyen fut proposé par les officiers de marine à l'amiral. Il répondit que, si tous les treize vaisseaux étaient de 74, il aurait recours à cet expédient; mais qu'ayant un vaisseau de 120 canons et trois de 80, il courait la chance, une fois entré dans le port, de n'en pouvoir plus sortir, et d'être bloqué par une escadre de huit ou neuf vaisseaux anglais, puisqu'il lui serait impossible d'installer les trois vaisseaux de 80 et *l'Orient*, de manière à ce qu'ils pussent combattre, étant réduits au tirant d'eau qui leur permettrait de traverser les passes. Cet inconvénient en lui-même était léger; les vents qui règnent dans ces parages rendaient impossible un blocus rigoureux, et il suffisait que

l'escadre eût vingt-quatre heures devant elle, après la sortie des passes, pour pouvoir compléter son armement. Il y avait d'ailleurs un moyen naturel. C'était de construire à Alexandrie quatre demi-chameaux propres à faire gagner deux pieds aux vaisseaux de 80 et quatre à celui de 120. La construction de ces quatre chameaux, pour obtenir un si petit résultat, n'exigeait pas de grands travaux. *Le Rivoli*, construit à Venise, est sorti tout armé du Malomoco, sur un chameau, qui lui a fait gagner sept pieds, de sorte qu'il ne tirait plus que seize pieds. Peu de jours après sa sortie, il s'est battu aussi bien que possible contre un vaisseau et une corvette anglaise. Il y avait dans Alexandrie des vaisseaux, des frégates et quatre cents bâtiments de transport; ce qui offrait tous les matériaux dont on pouvait avoir besoin. L'on avait un bon nombre d'ingénieurs de la marine, entre autres Leroy, qui avait passé sa vie dans les chantiers de construction.

Lorsque la commission chargée de vérifier le rapport du capitaine Barré eut terminé cette opération, l'amiral en envoya le rapport au général en chef. Mais il ne put arriver assez à temps pour en avoir la réponse, les communications ayant été interceptées pendant un mois, jusqu'à la prise du Caire. Si le général en chef

avait reçu ce rapport, il aurait réitéré l'ordre d'entrer dans le port en s'allégeant, et prescrit, à Alexandrie, les ouvrages nécessaires pour la sortie de l'escadre. Mais enfin, puisque l'amiral avait ordre, en cas qu'il ne pût entrer dans le port, de se rendre à Corfou, il se trouvait juge compétent et arbitre de sa conduite. Corfou avait une bonne garnison française et des magasins de biscuit et de viande pour six mois; l'amiral eût touché la côte d'Albanie, d'où il aurait tiré des vivres; enfin ses instructions l'autorisaient à se rendre de là à Toulon, où il y avait 5 à 6,000 hommes appartenant aux régiments qui étaient en Égypte. C'étaient des soldats rentrés de permission ou des hôpitaux, et différents détachements qui avaient joint cette place après le départ de l'expédition.

Brueys ne fit rien de tout cela : il s'embossa dans la rade d'Aboukir, et envoya à Rosette demander du riz et des vivres. On varie beaucoup sur les causes qui portèrent cet amiral à s'obstiner à rester dans cette mauvaise rade. Quelques personnes ont pensé qu'après avoir jugé qu'il lui était impossible de faire entrer son escadre à Alexandrie, il désirait, avant de quitter l'armée de terre, être assuré de la prise du Caire, et n'avoir plus d'inquiétude sur la position de cette armée. Brueys était fort attaché

au général en chef; les communications avaient été interceptées; et, comme c'est l'ordinaire en pareille circonstance, il courait les bruits les plus fâcheux sur les derrières de l'armée. Cependant cet amiral avait appris le succès de la bataille des Pyramides et l'entrée triomphante des Français au Caire le 29 juillet. Il paraît qu'alors, ayant attendu un mois, il voulut encore attendre quelques jours, et recevoir des nouvelles directes du général en chef. Les ordres qu'avait l'amiral étant positifs, de tels motifs n'étaient pas suffisants pour justifier sa conduite. Il ne devait, dans aucun cas, garder une position où son escadre n'était pas en sûreté. Il eût concilié les sollicitudes que lui causaient les faux bruits sur l'armée, et ce qu'il devait à la sûreté de son escadre, en croisant entre les côtes d'Égypte et de Caramanie, et en envoyant prendre des renseignements sur celles de Damiette, ou sur tout autre point, d'où il eût pu avoir des nouvelles de l'armée et d'Alexandrie.

§ V.

Aussitôt que l'amiral eût débarqué l'artillerie et ce qu'il avait à l'armée de terre, ce qui fut l'affaire de quarante-huit heures, il devait lever l'ancre, et se tenir à la voile, soit qu'il at-

tendit de nouveaux renseignements pour entrer dans le port d'Alexandrie, soit qu'il attendît des nouvelles de l'armée avant de quitter ces parages. Mais il se méprit entièrement sur sa position. Il employa plusieurs jours à rectifier sa ligne d'embossage; il appuya sa gauche derrière la petite île d'Aboukir; et, la croyant inattaquable, il y plaça ses plus mauvais vaisseaux, *le Guerrier et le Conquérant*. Ce dernier, le plus vieux de toute l'escadre, ne portait, à sa batterie basse, que du 18. Il fit occuper la petite île, et construire une batterie de deux pièces de 12. Il plaça, au centre, ses meilleurs vaisseaux, *l'Orient*, *le Francklin*, *le Tonnant*, et à l'extrémité de sa droite, *le Généreux*, un des meilleurs et des mieux commandés de l'escadre. Craignant pour sa droite, il la fit soutenir par le *Guillaume-Tell*, son troisième vaisseaux de 80.

L'amiral Brueys, dans cette position, ne craignait pas d'être attaqué par sa gauche, qui était appuyée par l'île; il craignait davantage pour sa droite. Mais, si l'ennemi se portait sur elle, il perdait le vent. Dans ce cas, il paraît que l'intention de Brueys était d'appareiller avec son centre et sa gauche. Il considéra cette gauche comme tellement à l'abri de toute attaque, qu'il ne jugea pas nécessaire de la faire protéger par le feu de l'île. La faible batterie qu'il y fit établir

n'avait d'autre but que d'empêcher l'ennemi d'y débarquer. Si l'amiral avait mieux connu sa situation, il eût établi, dans cette île, une vingtaine de pièces de 36 et huit ou dix mortiers; il eût fait mouiller sa gauche auprès d'elle; il eût rappelé d'Alexandrie les deux vaisseaux de 64, qui auraient fait deux excellentes batteries flottantes, et qui, tirant moins d'eau que les autres vaisseaux, auraient encore pu s'approcher davantage de l'île; enfin il eût tiré d'Alexandrie 3,000 matelots du convoi, qu'il eût distribués sur ces vaisseaux, pour en renforcer les équipages. Il eut recours, il est vrai, à cette ressource; mais ce ne fut qu'au dernier moment, et lorsque le combat était engagé; de sorte que cela ne fit qu'accroître le désordre. Il se fit une illusion complète sur la force de sa ligne d'embossage.

§ VI.

Après le combat de Rhamanieh, les Arabes du Baïré interceptèrent toutes les communications d'Alexandrie avec l'armée: ce ne fut qu'à la nouvelle de la bataille des Pyramides et de la prise du Caire, que, craignant le ressentiment de l'armée française, ils se soumirent. Le 27 juillet, surlendemain de son entrée au Caire, Napoléon reçut, pour la première fois, des dépê-

ches d'Alexandrie et la correspondance de l'amiral. Son étonnement fut grand d'apprendre que l'escadre n'était pas en sûreté, qu'elle ne se trouvait ni dans le port d'Alexandrie, ni dans celui de Corfou, ni même en chemin pour Toulon; mais qu'elle était dans la rade d'Aboukir, exposée aux attaques d'un ennemi supérieur. Il expédia, de l'armée, son aide de camp Julien à l'amiral, pour lui faire connaître tout son mécontentement, et lui prescrire d'appareiller sur le champ et d'entrer à Alexandrie, ou de se rendre à Corfou. Il lui rappelait que toutes les ordonnances de la marine défendent de recevoir le combat dans une rade ouverte. Le chef d'escadron Julien partit le 27, à sept heures du soir, il n'aurait pu arriver que le 3 ou 4 août; la bataille eut lieu du 1^er^ au 2. Cet officier étant parvenu près de Térannée, un parti d'Arabes surprit la djerme sur laquelle il était, et ce brave jeune homme fut massacré, en défendant courageusement les dépêches dont il était porteur, et dont il connaissait l'importance.

§ VII.

L'amiral Brueys restait inactif dans la mauvaise position où il s'était placé. Une frégate anglaise, détachée depuis vingt jours de l'escadre

de Nelson, qui le cherchait, se présenta devant Alexandrie, vint à Aboukir reconnaître toute la ligne d'embossage, et le fit impunément; pas un vaisseau, pas un brick, pas une frégate n'était à la voile. Cependant l'amiral avait plus de trente bâtiments légers dont il aurait pu couvrir la mer; tous étaient à l'ancre. Les principes de la guerre voulaient qu'il restât à la voile avec son escadre entière, quels que fussent ses projets ultérieurs. Mais au moins devait-il tenir à la voile une escadre légère de deux ou trois vaisseaux de guerre, de huit ou dix frégates ou avisos, pour empêcher aucun bâtiment léger anglais de l'observer, et pour être instruit d'avance de l'arrivée de l'ennemi. La fatalité l'entraînait.

§ VIII.

Le 31 juillet, Nelson détacha deux de ses vaisseaux, qui vinrent reconnaître la ligne d'embossage française, sans être inquiétés. Le 1^er^ août, l'escadre anglaise apparut vers les trois heures après midi, toutes voiles dehors. Il ventait grand frais des vents qui sont constants dans cette saison. L'amiral Brueys était à dîner, une partie des équipages à terre, le branle-bas n'était fait sur aucun vaisseau. L'amiral fit sur-le-champ le signal de se préparer au combat. Il

expédia un officier à Alexandrie pour demander les matelots du convoi : peu après, il fit le signal de se tenir prêt à mettre à la voile ; mais l'escadre ennemie arriva avec tant de rapidité, qu'on eut à peine le temps de faire le branle-bas ; et on le fit avec une négligence extrême. Sur *l'Orient* même, que montait l'amiral, des cabanes, construites sur les dunettes pour loger des officiers de terre pendant la traversée, ne furent pas détruites ; on les laissa remplies de matelas et de seaux de peinture et de goudron. Sur *le Guerrier* et sur *le Conquérant*, une seule batterie fut dégagée. Celle du côté de terre fut encombrée de tout ce dont l'autre avait été débarrassée ; de sorte que, lorsqu'ils furent tournés, ces batteries ne purent faire feu. Cela surprit tellement les Anglais, qu'ils envoyèrent reconnaître la raison de cette contradiction ; ils voyaient le pavillon français flotter, sans qu'aucune pièce fît feu.

La partie des équipages qui avait été détachée eut à peine le temps de retourner à bord. L'amiral, jugeant que l'ennemi ne serait à la portée du canon que vers six heures, supposa qu'il n'attaquerait que le lendemain, d'autant plus qu'il ne découvrait que onze vaisseaux de 74 ; les deux autres avaient été détachés sur Alexandrie, et ne rejoignirent Nelson que sur les huit

heures du soir. Brueys ne crut point que les Anglais l'attaqueraient le jour même, et avec onze vaisseaux seulement. L'on pense que d'abord il eut le projet d'appareiller, mais qu'il tarda d'en donner l'ordre, jusqu'à ce que les matelots qu'il attendait d'Aboukir fussent embarqués. Alors la canonnade était engagée, et un vaisseau anglais avait échoué sur l'île, ce qui donnait à Brueys un nouveau degré de confiance. Les matelots demandés à Alexandrie n'arrivèrent que vers huit heures; on se canonnait déjà sur plusieurs vaisseaux. Dans le tumulte, l'obscurité, un grand nombre d'entre eux restèrent sur le rivage et ne s'embarquèrent point. Le projet de l'amiral anglais était d'attaquer de vaisseau à vaisseau, chaque bâtiment anglais jetant l'ancre par l'arrière, et se plaçant en travers de la proue des Français. Le hasard changea cette disposition. *Le Culloden*, destiné à attaquer *le Guerrier*, voulant passer entre sa gauche et l'île, échoua. Si l'île avait été armée de quelques grosses pièces, ce vaisseau était pris. *Le Goliath*, qui le suivait, manœuvrant pour se mouiller en travers de la proue du *Guerrier*, fut entraîné par le vent et le courant, et ne jeta l'ancre qu'après avoir dépassé et tourné ce vaisseau. S'apercevant alors que la batterie gauche du *Conquérant* ne tirait pas, par le motif expliqué plus haut,

il se plaça bord à bord avec lui, et le désempara en peu de temps. *Le Zélé*, deuxième vaisseau anglais, suivit le mouvement du *Goliath*, et, se mouillant bord à bord du *Guerrier*, qui ne pouvait pas répondre à son feu, il le démâta promptement. *L'Orion*, troisième vaisseau anglais, exécuta la même manœuvre; mais, dans son mouvement, il fut retardé par l'attaque d'une frégate française, et vint se mouiller entre *le Franklin* et le *Peuple souverain*. *Le Vanguard*, vaisseau amiral anglais, jeta l'ancre par le travers du *Spartiate*, troisième vaisseau français. *La Défense*, *le Bellérophon*, *le Majestueux* et *le Minotaure* suivirent le même mouvement, et engagèrent le centre de la ligne française jusqu'au *Tonnant*, son huitième vaisseau. L'amiral et ses deux matelots formaient une ligne de trois vaisseaux fort supérieurs à ceux des Anglais. Le feu fut terrible, *le Bellérophon* dégréé, démâté et obligé d'amener. Plusieurs autres bâtiments anglais furent obligés de s'éloigner; et si, dans ce moment, le contre-amiral Villeneuve, qui commandait l'aile droite française, eût coupé ses câbles, et fût tombé sur la ligne anglaise avec les cinq vaisseaux qui étaient sous ses ordres, *l'Heureux*, *le Timoléon*, *le Mercure*, *le Guillaume-Tell*, *le Généreux*, et les frégates *la Diane* et *la Justice*, elle eût été détruite. *Le*

Culloden était échoué sur le banc de *Béquières*, et *le Léandre* occupé à tâcher de le relever. *L'Alexandre*, *le Switsfure* et deux autres vaisseaux anglais, voyant que notre droite ne bougeait pas, et que le centre de la ligne anglaise était maltraité, s'y portèrent. *L'Alexandre* remplaça *le Bellérophon*, et *le Switsfure* attaqua *le Franklin*. *Le Léandre*, qui jusqu'alors avait été occupé à relever *le Culloden*, appelé par le danger que courait le centre, s'y porta pour le renforcer. La victoire n'était rien moins que décidée. *Le Guerrier* et *le Conquérant* ne tiraient plus, mais c'étaient les plus mauvais vaisseaux de l'escadre; et, du côté des Anglais, *le Culloden* et *le Bellérophon* étaient hors de service. Le centre de la ligne française avait occasioné, par la grande supériorité de son feu, beaucoup plus de dommage aux vaisseaux opposés, qu'il n'en avait reçu. Les Anglais n'avaient que des vaisseaux de 74 et de petit modèle. Il était présumable que, le feu se soutenant ainsi toute la nuit, l'amiral Villeneuve appareillerait enfin au jour; et l'on pouvait encore espérer les plus heureux résultats de l'attaque de cinq bons vaisseaux, qui n'avaient encore tiré ni reçu aucun coup de canon. Mais, à onze heures, le feu prit à *l'Orient*, et ce bâtiment sauta en l'air. Cet accident imprévu décida de la victoire. Son épou-

vantable explosion suspendit, pendant un quart d'heure, le combat. Notre ligne recommença le feu, sans se laisser abattre par ce cruel spectacle. *Le Franklin*, *le Tonnant*, *le Peuple souverain*, *le Spartiate*, *l'Aquilon*, soutinrent le feu jusqu'à trois heures du matin. De trois à cinq heures, il se ralentit de part et d'autre. Entre cinq et six heures, il redoubla et devint terrible. Qu'eût-ce été, si *l'Orient* n'avait point sauté? Enfin, à midi le combat durait encore, et ne se termina qu'à deux heures. Ce fut alors seulement que Villeneuve parut se réveiller et s'apercevoir que l'on se battait depuis vingt heures. Il coupa ses câbles, et prit le large, emmenant *le Guillaume-Tell* qu'il montait, *le Généreux* et les frégates *la Diane* et *la Justice*. Les trois autres vaisseaux de son aile se jetèrent à la côte sans se battre. Ainsi, malgré le terrible accident de *l'Orient*, malgré la singulière inertie de Villeneuve, qui empêcha cinq vaisseaux de tirer un seul coup de canon, la perte et le désordre des Anglais furent tels que, vingt-quatre heures après la bataille, le pavillon tricolore flottait encore sur *le Tonnant*; Nelson n'avait plus aucun vaisseau en état de l'attaquer. Non-seulement *le Guillaume-Tell* et *le Généreux* ne furent suivis par aucun vaisseau anglais, mais encore les ennemis, dans l'état de délabrement où ils

étaient, les virent partir avec plaisir. L'amiral Brueys défendit avec opiniâtreté l'honneur du pavillon français ; plusieurs fois blessé, il ne voulut point descendre à l'ambulance. Il mourut sur son banc de quart, en donnant des ordres. Casabianca, Thevenard et du Petit-Thouars acquirent de la gloire dans cette malheureuse journée. Le contre-amiral Villeneuve, au dire de Nelson et des Anglais, pouvait décider la victoire, même après l'accident de *l'Orient*. A minuit encore, s'il eût appareillé et pris part au combat avec les vaisseaux de son aile, il pouvait anéantir l'escadre anglaise ; mais il resta paisible spectateur du combat !

Le contre-amiral Villeneuve étant brave et bon marin, on se demande la raison de cette singulière conduite ? Il attendait des ordres !... On assure que l'amiral français lui donna celui d'appareiller, et que la fumée l'empêcha de l'apercevoir. Mais fallait-il donc un ordre pour prendre part au combat et secourir ses camarades ?...

L'Orient a sauté à onze heures ; depuis ce temps jusqu'à deux heures après midi, c'est-à-dire pendant treize heures, on s'est battu. C'était alors Villeneuve qui commandait ; pourquoi donc n'a-t-il rien fait ? Villeneuve était d'un caractère irrésolu et sans vigueur.

§ IX.

Les équipages des trois vaisseaux qui s'échouèrent, et des deux frégates, débarquèrent sur la plage d'Aboukir. Une centaine d'hommes se sauvèrent de *l'Orient*, et un grand nombre de matelots des autres vaisseaux se réfugièrent à terre au moment où l'affaire était décidée, en profitant du désordre des ennemis. L'armée se recruta par là de 3,500 hommes; on en forma une légion nautique forte de trois bataillons, et qui fut portée à 1,800 hommes. Les autres recrutèrent l'artillerie, l'infanterie et la cavalerie. Le sauvetage se fit avec activité; on retira beaucoup de pièces d'artillerie, des munitions, des mâts et d'autres pièces de bois, qui furent utiles dans l'arsenal d'Alexandrie. Il nous resta dans le port les deux vaisseaux le *Causse* et le *Dubois*, quatre frégates de construction vénitienne, trois frégates de construction française, tous les bâtiments légers et tous ceux du convoi. Quelques jours après la bataille, Nelson appareilla et quitta les parages d'Alexandrie, laissant deux vaisseaux de guerre pour bloquer le port. Quarante bâtiments napolitains du convoi sollicitèrent et obtinrent du commandant d'Alexandrie la permission de retourner chez eux; le com-

mandant de la croisière anglaise les réunit autour de lui, en retira les équipages, et mit le feu aux bâtiments. Cette violation du droit des gens tourna contre les Anglais : les équipages des convois italien et français virent qu'ils n'avaient plus de ressources que dans le succès de l'armée française, et prirent leur parti avec résolution. Nelson fut reçu en triomphe dans le port de Naples.

La perte de la bataille d'Aboukir eut une grande influence sur les affaires d'Égypte, et même sur celles du monde. La flotte française sauvée, l'expédition de Syrie n'éprouvait point d'obstacle ; l'artillerie de siége se transportait sûrement et facilement au-delà du désert, et Saint-Jean-d'Acre n'arrêtait point l'armée française. La flotte française détruite, le divan s'enhardit à déclarer la guerre à la France. L'armée perdit un grand appui, sa position en Égypte changea totalement, et Napoléon dut renoncer à l'espoir d'assurer à jamais la puissance française dans l'occident, par les résultats de l'expédition d'Égypte.

§ X.

Depuis que les moindres vaisseaux que l'on met en ligne sont ceux de 74, les armées navales de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne,

n'ont pas été composées de plus de trente vaisseaux. Il y en a eu cependant qui, momentanément, ont été plus considérables. Une escadre de trente vaisseaux de ligne est, sur mer, ce que serait, sur terre, une armée de 120,000 hommes. Une armée de 120,000 hommes est une grande armée, quoiqu'il y en ait eu de plus fortes. Une escadre de trente vaisseaux a tout au plus le cinquième d'hommes d'une armée de 120,000 hommes. Elle a cinq fois plus d'artillerie et d'un calibre très-supérieur. Le matériel occasione à peu près les mêmes dépenses. Si l'on compare le matériel de toute l'artillerie de 120,000 hommes, des charrois, des vivres, des ambulances, avec celui de trente vaisseaux, les deux dépenses sont égales ou à peu près. En calculant, dans l'armée de terre, 20,000 hommes de cavalerie, et 20,000 d'artillerie ou des équipages, l'entretien de cette armée est incomparablement plus dispendieux que celui de l'armée navale.

La France pouvait avoir trois flottes de trente vaisseaux, comme trois armées de 120,000 hommes.

La guerre de terre consomme en général plus d'hommes que celle de mer; elle est plus périlleuse. Le soldat de mer, sur une escadre, ne se bat qu'une fois dans une campagne, le soldat

de terre se bat tous les jours. Le soldat de mer, quels que soient les fatigues et les dangers attachés à cet élément, en éprouve beaucoup moins que celui de terre : il ne souffre jamais de la faim, de la soif, il a toujours avec lui son logement, sa cuisine, son hôpital et sa pharmacie. Les armées de mer, dans les services de France et d'Angleterre, où la discipline maintient la propreté, et où l'expérience a fait connaître toutes les mesures qu'il fallait prendre pour conserver la santé, ont moins de malades que les armées de terre. Indépendamment du péril des combats, le soldat de mer a celui des tempêtes ; mais l'art a tellement diminué ce dernier, qu'il ne peut être comparé à ceux de terre, tels qu'émeutes populaires, assassinats partiels, surprises de troupes légères ennemies.

Un général commandant en chef une armée navale, et un général commandant en chef une armée de terre, sont des hommes qui ont besoin de qualités différentes. On naît avec les qualités propres pour commander une armée de terre, tandis que les qualités nécessaires pour commander une armée navale ne s'acquièrent que par expérience.

Alexandre, Condé, ont pu commander dès leur plus jeune âge ; l'art de la guerre de terre est un art de génie, d'inspiration ; mais ni Alex-

andre, ni Condé, à l'âge de 22 ans, n'eussent commandé une armée navale. Dans celle-ci, rien n'est génie, ni inspiration; tout y est positif et expérience. Le général de mer n'a besoin que d'une science, celle de la navigation. Celui de terre a besoin de toutes, ou d'un talent qui équivaut à toutes, celui de profiter de toutes les expériences et de toutes les connaissances. Un général de mer n'a rien à deviner, il sait où est son ennemi, il connaît sa force. Un général de terre ne sait jamais rien certainement, ne voit jamais bien son ennemi, ne sait jamais positivement où il est. Lorsque les armées sont en présence, le moindre accident de terrain, le moindre bois cache une partie de l'armée. L'œil le plus exercé ne peut pas dire s'il voit toute l'armée ennemie, ou seulement les trois quarts. C'est par les yeux de l'esprit, par l'ensemble de tout le raisonnement, par une espèce d'inspiration, que le général de terre voit, connaît et juge. Le général de mer n'a besoin que d'un coup d'œil exercé; rien des forces de l'ennemi ne lui est caché. Ce qui rend difficile le métier de général de terre, c'est la nécessité de nourrir tant d'hommes et d'animaux; s'il se laisse guider par les administrateurs, il ne bougera plus, et ses expéditions échoueront. Celui de mer n'est jamais gêné; il porte tout avec lui. Un

général de mer n'a point de reconnaissance à faire, ni de terrain à examiner, ni de champ de bataille à étudier. Mer des Indes, mer d'Amérique, Manche, c'est toujours une plaine liquide. Le plus habile n'aura d'avantages sur le moins habile, que par la connaissance des vents qui règnent dans tels ou tels parages, par la prévoyance de ceux qui doivent régner, ou par les signes de l'atmosphère; qualités qui s'acquièrent par l'expérience, et par l'expérience seulement.

Le général de terre ne connaît jamais le champ de bataille où il doit opérer. Son coup d'œil est celui de l'inspiration, il n'a aucun renseignement positif. Les données pour arriver à la connaissance du local sont si éventuelles que l'on n'apprend presque rien par expérience. C'est une facilité de saisir tout d'abord les rapports qu'ont les terrains, selon la nature des contrées; c'est enfin un don qu'on appelle coup d'œil militaire, et que les grands généraux ont reçu de la nature. Cependant les observations qu'on peut faire sur des cartes topographiques, la facilité que donnent l'éducation et l'habitude de lire sur ces cartes, peuvent être de quelque secours.

Un général en chef de mer dépend plus de ses capitaines de vaisseau, qu'un général en chef

de terre de ses généraux. Ce dernier a la faculté de prendre lui-même le commandement direct des troupes, de se porter sur tous les points, et de remédier aux faux mouvements par d'autres. Le général de mer n'a personnellement d'influence que sur les hommes du vaisseau où il se trouve; la fumée empêche les signaux d'être vus. Les vents changent, ou ne sont pas les mêmes sur tout l'espace que couvre sa ligne. C'est donc de tous les métiers celui où les subalternes doivent le plus prendre sur eux.

Il faut attribuer à trois causes la perte de nos batailles navales : 1° à l'irrésolution et au manque de caractère des généraux en chef; 2° aux vices de la tactique; 3° au défaut d'expérience et de connaissances navales des capitaines de vaisseau, et à l'opinion où sont ces officiers qu'ils ne doivent agir que d'après des signaux. Les combats d'Ouessant, ceux de la révolution dans l'Océan et dans la Méditerranée en 93, 94, ont tous été perdus par ces différentes raisons. L'amiral Villaret, brave de sa personne, était sans caractère, et n'avait pas même d'attachement à la cause pour laquelle il se battait. Martin était un bon marin, mais de peu de résolution. Ils étaient d'ailleurs influencés tous deux par les représentans du peuple, qui, n'ayant aucune expérience, autorisaient de fausses opérations.

Le principe de ne faire aucun mouvement que d'après un signal de l'amiral est un principe d'autant plus erroné, qu'un capitaine de vaisseau est toujours maître de trouver des raisons pour se justifier d'avoir mal exécuté les signaux qu'il a reçus. Dans toutes les sciences nécessaires à la guerre, la théorie est bonne pour donner des idées générales, qui forment l'esprit; mais leur stricte exécution est toujours dangereuse. Ce sont les axes qui doivent servir à tracer la courbe. D'ailleurs, les règles même obligent à raisonner, pour juger si l'on doit s'écarter des règles, etc.

Souvent en force supérieure aux Anglais, nous n'avons pas su les attaquer, et nous avons laissé échapper leurs escadres, parce qu'on a perdu son temps à de vaines manœuvres. La première loi de la tactique maritime doit être, qu'aussitôt que l'amiral a donné le signal qu'il veut attaquer, chaque capitaine ait à faire les mouvements nécessaires pour attaquer un vaisseau ennemi, prendre part au combat et soutenir ses voisins.

Ce principe est celui de la tactique anglaise dans ces derniers temps. S'il avait été adopté en France, l'amiral Villeneuve, à Aboukir, ne se serait pas cru innocent de rester inactif vingt-quatre heures, avec cinq ou six vaisseaux, c'est-

à-dire la moitié de l'escadre, pendant que l'ennemi écrasait l'autre aile.

La marine française est appelée à acquérir de la supériorité sur la marine anglaise. Les Français entendent mieux la construction, et les vaisseaux français, de l'aveu même des Anglais, sont tous meilleurs que les leurs. Les pièces sont supérieures en calibre d'un quart aux pièces anglaises. Cela forme deux grands avantages.

Les Anglais ont plus de discipline. Les escadres de Toulon et de l'Escaut avaient adopté les mêmes pratiques et usages que les Anglais, et arrivaient à une discipline aussi sévère, avec la différence que comportait le caractère des deux nations. La discipline anglaise est une discipline d'esclaves; c'est le patron devant le serf. Elle ne se maintient que par l'exercice de la plus épouvantable terreur. Un pareil état de choses dégraderait et avilirait le caractère français, qui a besoin d'une discipline paternelle, plus fondée sur l'honneur et les sentiments.

Dans la plupart des batailles que nous avons perdues contre les Anglais, ou nous étions inférieurs, ou nous étions réunis avec des vaisseaux espagnols qui, étant mal organisés, et dans ces derniers temps dégénérés, affaiblissaient notre ligne au lieu de la renforcer; ou

bien enfin, les généraux commandant en chef, qui voulaient la bataille et marchaient à l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils fussent en présence, hésitaient alors, se mettaient en retraite sous différents prétextes, et compromettaient ainsi les plus braves.

QUELQUES NOTES SUR MALTE.

Ire NOTE.

Les îles de Malte, de Goze et de Cumino sont trois petites îles voisines les unes des autres. Il est peu de pays plus ingrats. Tout est rocher, la terre y est rare; on en a fait venir de Sicile pour accroître la culture et faire des jardins. La principale production de ces îles est le coton : c'est le meilleur du levant; elles en font pour quelques millions. Tout ce qui est nécessaire à la vie vient de Sicile. La population des trois îles est de cent mille ames, elles ne pourraient pas en nourrir dix mille. Le port est un des plus beaux et des plus sûrs de la Méditerranée. La capitale, Lavalette, est une ville de 30 mille ames; il y a de belles maisons, de grandes rues, de superbes fontaines, des quais, magasins, etc. Les fortifications sont bien entendues, très considérables, mais entassées les unes sur les autres en pierres de taille. Tout y est casematé et à l'abri de la bombe. Caffarelly-Dufalga, qui commandait le génie, dit plaisamment en faisant la reconnaissance : « Il est bien

« heureux que nous ayons trouvé quelqu'un « dedans pour nous ouvrir les portes. » Il faisait allusion au grand nombre de fossés qu'il eût fallu traverser, et d'escarpes qu'il eût fallu gravir. La maison du grand-maître est peu de chose, ce serait sur le continent celle d'un particulier de 100 mille livres de rente. Il y a de très beaux orangers, un grand nombre de jardins inférieurs et de maisons appartenant aux baillis, commandeurs, etc. L'oranger en est le principal ornement.

IIe NOTE.

L'ordre de Malte possédait des biens en Espagne, en Portugal, en France, en Italie, en Allemagne. A la suppression de l'ordre des Templiers, celui de Malte hérita de la plus grande partie de leurs biens. Ces biens avaient la même origine que ceux des moines, c'étaient des donations faites par les fidèles aux hospitaliers de St.-Jean de Jérusalem et aux chevaliers du Temple, chargés d'escorter les pélerins et de les garantir des insultes des Arabes. L'intention des donateurs était que ces biens fussent employés contre les infidèles. Si l'ordre de Malte avait rempli cette intention, et que tous les biens qu'il possédait dans les différents états chrétiens, eussent été employés à faire la guerre aux barbaresques et

à protéger les côtes de la chrétienté contre les pirates d'Alger, de Maroc, Tunis et Tripoli, l'ordre eût mieux mérité, à Malte, de la chrétienté que dans la guerre de Syrie et des croisades. Il pouvait entretenir une escadre de huit à dix vaisseaux de 74, et une douzaine de bonnes frégates et corvettes; il eût pu bloquer constamment Alger, etc., et contenir Maroc. Il est hors de doute que ces barbaresques auraient cessé leurs pirateries, et se seraient contentés des gains du commerce et de la culture du pays.

Malte aurait alors été peuplée par des vieillards, dont la vie aurait été passée au métier de la guerre, et par une nombreuse jeunesse aguerrie. Mais, au lieu de cela, les chevaliers s'imaginèrent, à l'exemple des autres moines, que tant de biens ne leur avaient été donnés que pour leur bien-être particulier. Il y eut, par toute la chrétienté, des baillis, commandeurs, etc. qui employèrent toutes les richesses de l'ordre à soutenir un état de maison, où régnaient le luxe et toutes les commodités de la vie. Ils en employaient le surplus à enrichir leurs familles. Les moines au moins disaient des messes, prêchaient et administraient les sacrements, ils cultivaient la vigne du Seigneur; mais les chevaliers ne faisaient rien de tout cela. Ainsi ces immenses propriétés tournèrent au

profit de quelques individus, et devinrent un débouché pour les cadets des grandes familles. De tant de revenus, peu de chose arrivait à Malte, et les chevaliers qui étaient tenus de séjourner deux ans dans cette île pour leurs caravanes, y vivaient dans des auberges qui portaient le nom de leur nation, et y étaient avec peu d'aisance.

L'ordre n'avait pas d'escadre; seulement 4 à 5 galères continuaient à se promener dans la Méditerranée tous les ans, allant mouiller dans les ports d'Italie, et évitant les barbaresques. Ces ridicules promenades sur des bâtiments qui n'étaient plus propres à combattre contre les frégates et les gros corsaires d'Alger, avaient pour résultat de donner quelques fêtes et bals dans les ports de Livourne, de Naples et de Sardaigne. Il n'y avait, à Malte, aucun chantier de construction, aucun arsenal. Il s'y trouvait cependant un mauvais vaisseau de 64 et deux frégates qui ne sortaient jamais. Les jeunes chevaliers avaient fait leurs caravanes sans avoir tiré un seul coup de canon, ni de fusil, sans avoir vu un ennemi. Lors de la révolution, quand les biens des moines furent décrétés nationaux, législation qui gagna l'Italie à mesure que l'administration française s'y étendit, il n'y eut aucune réclamation en faveur de l'ordre, pas même

de la part des ports de mer, Gênes, Livourne, Malte. Il y en eut plus pour les chartreux, bénédictins, dominicains, que pour cet ordre de chevalerie qui ne rendait aucun service.

On a peine à comprendre comment les papes, qui étaient les supérieurs de cet ordre, et les conservateurs naturels de ses statuts, qui en étaient les réformateurs, qui étaient d'autant plus intéressés à le maintenir que leurs côtes étaient exposées aux pirates; on a peine à comprendre, disons-nous, comment ils n'ont pas tenu la main à ce que cet ordre remplît sa destination. Rien ne montre mieux la décadence où était tombée la cour de Rome elle-même.

NOTE SUR ALEXANDRIE.

Alexandrie a été bâtie par Alexandre. Elle s'était accrue sous les Ptolémée, au point de donner de la jalousie à Rome. Elle était sans contredit la deuxième ville du monde. Sa population s'élevait à plusieurs millions. Au VII^e^ siècle, elle fut prise par Amroug, dans la première année de l'hégire, après un siége de 14 mois. Les Arabes y perdirent 28,000 hommes. Son enceinte avait 12 milles de tour; elle con-

tenait 4,000 palais, 4,000 bains, 400 théâtres, 12,000 boutiques, plus de 50,000 Juifs. L'enceinte fut rasée dans les guerres des Arabes et de l'empire romain. Cette ville, depuis, a toujours été en décadence. Les Arabes rétablirent une nouvelle enceinte, c'est celle qui existe encore; elle n'a plus que 3,000 toises de tour, ce qui suppose encore une grande ville. La cité est maintenant toute sur l'isthme. Le Phare n'est plus une île; sur l'isthme, qui le joint au continent, est la ville actuelle. Elle est fermée par une muraille qui barre l'isthme, et n'a que 600 toises. Elle a deux bons ports (neuf et vieux). Le vieux peut contenir à l'abri du vent et d'un ennemi supérieur, des escadres de guerre quelque nombreuses qu'elles soient. Aujourd'hui le Nil n'arrive à Alexandrie qu'au moment des inondations. On conserve ses eaux dans de vastes citernes; leur aspect nous frappa. La vieille enceinte arabe est couverte par le lac Maréotis, qui s'étend jusque auprès de la tour des Arabes, en sorte qu'Alexandrie n'est plus attaquable que du côté d'Aboukir. Le lac Maréotis laisse aussi un peu à découvert une partie de l'enceinte de la ville, au-delà de celle des Arabes. La colonne de Pompée, située en dehors et à 300 toises de l'enceinte arabe, était jadis au centre de la ville.

Le général en chef passa plusieurs jours à arrêter les principes des fortifications de la ville. Tout ce qu'il prescrivit fut exécuté avec la plus grande intelligence par le colonel Crétin, l'officier du génie le plus habile de France. Le général ordonna de rétablir toute l'enceinte des Arabes, le travail n'était pas considérable. On appuya cette enceinte en occupant le fort triangulaire, qui en formait la droite et qui existait encore. Le centre et le côté d'Aboukir furent soutenus chacun par un fort. Ils furent établis sur des monticules de décombres qui avaient un commandement d'une vingtaine de toises sur toute la campagne et en arrière de l'enceinte des Arabes. Celle de la ville actuelle fut mise en état comme réduit; mais elle était dominée en avant par un gros monticule de décombres. Il fut occupé par un fort que l'on nomma Cafarelli. Ce fort et l'enceinte de la ville actuelle formaient un système complet, susceptible d'une longue défense, lorsque tout le reste avait été pris. Il fallait donc de l'artillerie pour occuper promptement et solidement ces trois hauteurs. La conception et la direction de ces travaux furent confiés à Crétin.

En peu de mois et avec peu de travaux il rendit ces trois hauteurs inexpugnables; il établit des maçonneries présentant des escarpes de 18

à 20 pieds, qui mettaient les batteries entièrement à l'abri de toute escalade, et il couvrit ces maçonneries par des profils qu'il sut ménager dans la hauteur; en sorte qu'elles n'étaient vues de nulle part. Il eût fallu des millions et des années pour donner la même force à ces trois forts avec un ingénieur moins habile. Du côté de la mer on occupa la tour du Marabout, du Phare. On établit de fortes batteries de côté qui firent un merveilleux effet, toutes les fois que les Anglais se présentèrent pour bombarder la ville. La colonne de Pompée frappe l'imagination comme tout ce qui est sublime. Les aiguilles de Cléopâtre sont encore dans le même emplacement. En fouillant dans le tombeau où a été enterré Alexandre, on a trouvé une petite statue de 10 à 12 pouces en terre cuite, habillée à la grecque; ses cheveux sont bouclés avec beaucoup d'art et se réunissent sur le chignon: c'est un petit chef-d'œuvre. Il y a à Alexandrie de grandes et belles mosquées, des couvents de copthes, quelques maisons à l'européenne appartenant au consulat.

D'Alexandrie à Aboukir il y a quatre lieues. La terre est sablonneuse et couverte de palmiers. A l'extrémité du promontoire d'Aboukir est un fort en pierre; à 600 toises est une petite île. Une tour et une trentaine de bouches à

feu dans cette île, assureraient le mouillage pour quelques vaisseaux de guerre, à peu près comme à l'île d'Aix.

Pour aller à Rosette on passe le lac Madié à son embouchure dans la mer, qui a cent toises de largeur; des bâtiments de guerre, tirant 8 ou 10 pieds d'eau, peuvent y entrer. C'est dans ce lac que jadis une des sept branches du Nil avait son embouchure. Si l'on veut aller à Rosette sans passer le lac, il faut le tourner; ce qui augmente le chemin de 3 à 4 lieues.

ÉGYPTE.

Le Nil. — Ses inondations. — Population ancienne et moderne. — Division et productions de l'Égypte. — Son commerce. — Alexandrie. — Des différentes races qui habitent l'Égypte. — Désert, ses habitants. — Gouvernement et importance de l'Égypte. — Politique de Napoléon.

§ Ier.

Le Nil prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, coule du sud au nord, et se jette dans la Méditerranée, après avoir parcouru l'Abyssinie, les déserts de la Nubie, et l'Égyte. Son cours est de huit cents lieues, dont deux cents sur le territoire égyptien. Il y entre à la hauteur de l'île de Philé ou d'Éléphantine, et fertilise les déserts arides qu'il traverse. Ses inondations sont régulières et productives : régulières, parce que ce sont les pluies du tropique qui les causent; productives, parce que ces pluies, tombant par torrents sur les montagnes de l'Abyssinie, couvertes de bois, entraînent

avec elles un limon fécondant que le Nil dépose sur les terres. Les vents du nord règnent pendant la crue de ce fleuve, et, par une circonstance favorable à la fertilité, en retiennent les eaux.

En Égypte il ne pleut jamais. La terre n'y produit que par l'inondation régulière du Nil. Lorsqu'elle est haute, l'année est abondante; lorsqu'elle est basse, la récolte est médiocre.

Il y a cent cinquante lieues de l'île d'Éléphantine au Caire, et cette vallée, qu'arrose le Nil, a une largeur moyenne de cinq lieues. Après le Caire, ce fleuve se divise en deux branches, et forme une espèce de triangle qu'il couvre de ses débordements. Ce triangle a soixante lieues de base, depuis la tour des Arabes jusqu'à Péluse, et cinquante lieues de la mer au Caire; un de ses bras se jette dans la Méditerranée, près de Rosette; l'autre, près de Damiette. Dans des temps plus reculés, il avait sept embouchures.

Le Nil commence à s'élever au solstice d'été : l'inondation croît jusqu'à l'équinoxe, après quoi elle diminue progressivement. C'est donc entre septembre et mars que se font tous les travaux de la campagne. Le paysage est alors ravissant; c'est le temps de la floraison et celui de la

moisson. La digue du Nil se coupe au Caire, dans le courant de septembre, quelquefois dans les premiers jours d'octobre. Après le mois de mars, la terre se gerce si profondément, qu'il est dangereux de traverser les plaines à cheval, et qu'on ne peut le faire à pied qu'avec une extrême fatigue. Un soleil ardent, qui n'est jamais tempéré ni par des nuages, ni par de la pluie, brûle toutes les herbes et les plantes, hormis celles qu'on peut arroser. C'est à cela que l'on attribue la salubrité des eaux stagnantes, qui se conservent en ce pays dans les bas-fonds. En Europe, de pareils marais donneraient la mort par leurs exhalaisons ; en Égypte, ils ne causent pas même de fièvres.

§ II.

La surface de la vallée du Nil, telle qu'elle vient d'être décrite, équivaut à un sixième de l'ancienne France ; ce qui ne supposerait, dans un état de prospérité, que quatre à cinq millions de population. Cependant les historiens arabes assurent que, lors de la conquête par Amroug, l'Égypte avait vingt millions d'habitants et plus de vingt mille villes. Ils y comprenaient, il est vrai, indépendamment de la

vallée du Nil, les oasis (1) et les déserts appartenant à l'Égypte.

Cette assertion des historiens arabes ne doit pas être rangée au nombre de ces anciennes traditions qu'une critique judicieuse désavoue. Une bonne administration et une population nombreuse pouvaient étendre beaucoup le bienfait de l'inondation du Nil. Sans doute, si la vallée offrait une surface de même nature que celle de nos terres de France, elle ne pourrait nourrir plus de quatre à cinq millions d'individus. Mais il y a en France des montagnes, des sables, des bruyères, et des terres incultes, tandis qu'en Égypte, tout produit. A cette considération il faut ajouter que la vallée du Nil, fécondée par les eaux, le limon et la chaleur du climat, est plus fertile que nos bonnes terres, et que les deux tiers ou les trois quarts de la France sont de peu de rapport. Nous sommes d'ailleurs fondés à penser que le Nil fécondait plusieurs oasis.

Si l'on suppose que tous les canaux qui saignent le Nil pour en porter les eaux sur les terres, soient mal entretenus ou bouchés, son cours sera beaucoup plus rapide, l'inondation s'étendra moins, une plus grande masse d'eau

(1) Les oasis sont des parties du désert où l'on trouve un peu de végétation. Ce sont comme des îles dans une mer de sable.

arrivera à la mer, et la culture des terres sera fort réduite. Si l'on suppose au contraire que tous les canaux d'irrigation soient parfaitement saignés, aussi nombreux, aussi longs et profonds que possible, et dirigés par l'art de manière à arroser en tout sens une plus grande étendue de désert, on conçoit que très peu des eaux du Nil se perdront dans la mer, et que les inondations fertilisant un terrain plus vaste, la culture s'augmentera dans la même proportion. Il n'est donc aucun pays où l'administration ait plus d'influence qu'en Égypte sur l'agriculture, et par conséquent sur la population. Les plaines de la Beauce et de la Brie sont fécondées par l'arrosement régulier des pluies ; l'effet de l'administration y est nul sous ce rapport. Mais, en Égypte, où les irrigations ne peuvent être que factices, l'administration est tout. Bonne, elle adopte les meilleurs réglements de police sur la direction des eaux, l'entretien et la construction des canaux d'irrigation. Mauvaise, partiale ou faible, elle favorise des localités ou des propriétés particulières, au détriment de l'intérêt public, ne peut réprimer les dissensions civiles des provinces, quand il s'agit d'ouvrir de grands canaux, ou enfin, les laisse tous se dégrader ; il en résulte que l'inondation est restreinte, et, par suite,

l'étendue des terres cultivables. Sous une bonne administration, le Nil gagne sur le désert; sous une mauvaise, le désert gagne sur le Nil. En Égypte, le Nil ou le génie du bien, le désert ou le génie du mal, sont toujours en présence; et l'on peut dire que les propriétés y consistent moins dans la possession d'un champ, que dans le droit fixé par les réglements généraux d'administration, d'avoir, à telles époques de l'année et par tel canal, le bienfait de l'inondation.

Depuis deux cents ans, l'Égypte a sans cesse décru. Lors de l'expédition des Français, elle avait encore de 2,500,000 à 2,800,00 habitants. Si elle continue à être régie de la même manière, dans cinquante ans elle n'en aura plus que 1,500,000.

En construisant un canal pour dériver les eaux du Nil dans la grande oasis, on acquerrait un vaste royaume. Il est raisonnable d'admettre que, du temps de Sésostris et de Ptolémée, l'Égypte ait pu nourrir douze à quinze millions d'habitants, sans le secours de son commerce et par sa seule agriculture.

§ III.

L'Égypte se divise en haute, moyenne et basse Égypte. La haute, appelé Saïde, forme deux provinces, savoir : Thèbes et Girgeh ; la

moyenne, nommée Ouestanieh, en forme quatre : Benisouef, Siout, Fayoum et Daifih ; la basse, appelée Bahïreh, en a neuf : Bahïreh, Rosette, Garbieh, Menouf, Damiette, Mansourah, Charkieh, Kelioub et Gizeh.

L'Égypte comprend, en outre, la grande oasis, la vallée du Fleuve-sans-Eau, et l'oasis de Jupiter-Ammon.

La grande oasis est située, parallèlement au Nil, sur la rive gauche; elle a cent cinquante lieues de long. Ses points les plus éloignés de ce fleuve en sont à soixante lieues, les plus rapprochés à vingt.

La vallée du Fleuve-sans-Eau, près de laquelle sont les lacs Natron, objets d'un commerce de quelque importance, est à quinze lieues de la branche de Rosette. Jadis cette vallée a été fertilisée par le Nil. L'oasis de Jupiter-Ammon est à quatre-vingts lieues, sur la rive droite du fleuve.

Le territoire égyptien s'étend vers les frontières de l'Asie jusqu'aux collines que l'on trouve entre El-Arisch, El-Kanonès et Refah, à environ quarante lieues de Péluse, d'où la ligne de démarcation traverse le désert de l'Égarement, passe à Suèz, et longe la mer Rouge jusqu'à Bérénice. Le Nil coule parallèlement à cette mer; ses points les plus éloignés en sont

à cinquante lieues, les plus rapprochés à trente. Un seul de ses coudes en est à vingt-deux lieues, mais il en est séparé par des montagnes impraticables. La superficie carrée de l'Égypte est de deux cents lieues de long, sur cent dix à cent vingt de large.

L'Égypte produit en abondance du blé, du riz et des légumes. Elle était le grenier de Rome, elle est encore aujourd'hui celui de Constantinople. Elle produit aussi du sucre, de l'indigo, du séné, de la casse, du natron, du lin, du chanvre; mais elle n'a ni bois, ni charbon, ni huile. Elle manque aussi de tabac, qu'elle tire de Syrie, et de café, que l'Arabie lui fournit. Elle nourrit de nombreux troupeaux, indépendamment de ceux du désert, et une multitude de volaille. On fait éclore les poulets dans des fours, et l'on s'en procure ainsi une quantité immense.

Ce pays sert d'intermédiaire à l'Afrique et à l'Asie. Les caravanes arrivent au Caire comme des vaisseaux sur une côte, au moment où on les attend le moins, et des contrées les plus éloignées. Elles sont signalées à Gizeh, et débouchent par les Pyramides. Là, on leur indique le lieu où elles doivent passer le Nil, et celui où elles doivent camper près du Caire. Les caravanes ainsi signalées, sont celles des

pélerins ou négociants de Maroc, de Fez, de Tunis, d'Alger ou de Tripoli, allant à la Mecque, et apportant des marchandises qu'elles viennent échanger au Caire. Elles sont ordinairement composées de plusieurs centaines de chameaux, quelquefois même de plusieurs milliers, et escortées par des hommes armés. Il vient aussi des caravanes de l'Abyssinie, de l'intérieur de l'Afrique, de Tangoust et des lieux qui se trouvent en communication directe avec le cap de Bonne-Espérance et le Sénégal. Elles apportent des esclaves, de la gomme, de la poudre d'or, des dents d'éléphant, et généralement tous les produits de ces pays, qu'elles viennent échanger contre les marchandises d'Europe et du Levant. Il en arrive enfin de toutes les parties de l'Arabie et de la Syrie, apportant du charbon, du bois, des fruits, de l'huile, du café, du tabac, et, en général, ce que fournit l'intérieur de l'Inde.

§ IV.

De tout temps l'Égypte a servi d'entrepôt pour le commerce de l'Inde. Il se faisait anciennement par la mer Rouge. Les marchandises étaient débarquées à Bérénice, et transportées à dos de chameau, pendant quatre-vingts lieues, jusqu'à Thèbes; ou bien elles remontaient par

eau de Bérénice à Cosseïr : ce qui augmentait la navigation de quatre-vingts lieues, mais réduisait le portage à trente. Parvenues à Thèbes, elles étaient embarquées sur le Nil, pour être ensuite répandues dans toute l'Europe. Telle a été la cause de la grande prospérité de Thèbes aux cent portes. Les marchandises remontaient aussi au-delà de Cosseïr, jusqu'à Suèz, d'où on les transportait à dos de chameau jusqu'à Memphis et Péluse, c'est-à-dire l'espace de trente lieues. Du temps de Ptolémée, le canal de Suèz au Nil fut ouvert. Dès-lors, plus de portage pour les marchandises ; elles arrivaient par eau à Baboust et Péluse, sur les bords du Nil et de la Méditerranée.

Indépendamment du commerce de l'Inde, l'Égypte en a un qui lui est propre. Cinquante années d'une administration française accroîtraient sa population dans une grande proportion. Elle offrirait à nos manufactures un débouché, qui amènerait un développement dans toute notre industrie ; et bientôt nous serions appelés à fournir à tous les besoins des habitants des déserts de l'Afrique, de l'Abyssinie, de l'Arabie, et d'une grande partie de la Syrie. Ces peuples manquent de tout ; et qu'est-ce que Saint-Domingue et toutes nos colonies, auprès de tant de vastes régions ?

La France tirerait à son tour de l'Égypte du blé, du riz, du sucre, du natron, et toutes les productions de l'Afrique et de l'Asie.

Les Français établis en Égypte, il serait impossible aux Anglais de se maintenir long-temps dans l'Inde. Des escadres construites sur les bords de la mer Rouge, approvisionnées des produits du pays, équipées et montées par nos troupes stationnées en Égypte, nous rendraient infailliblement maîtres de l'Inde, au moment où l'Angleterre s'y attendrait le moins.

En supposant même le commerce de ce pays libre comme il l'a été jusque ici entre les Anglais et les Français, les premiers seraient hors d'état de soutenir la concurrence. La possibilité de la reconstruction du canal de Suèz étant un problème résolu, et le travail qu'elle exigerait, étant de peu d'importance, les marchandises arriveraient si rapidement par ce canal et avec une telle économie de capitaux, que les Français pourraient se présenter sur les marchés avec des avantages immenses; le commerce de l'Inde, par l'Océan, en serait infailliblement écrasé.

§ V.

Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siége de

son empire, que par ses plus éclatantes victoires. Cette ville devait être la capitale du monde. Elle est située entre l'Asie et l'Afrique, à portée des Indes et de l'Europe. Son port est le seul mouillage des cinq cents lieues de côtes, qui s'étendent depuis Tunis, ou l'ancienne Carthage, jusqu'à Alexandrette; il est à l'une des anciennes embouchures du Nil. Toutes les escadres de l'univers pourraient y mouiller; et, dans le vieux-port, elles sont à l'abri des vents et de toute attaque. Des vaisseaux tirant vingt-un pieds d'eau y sont entrés sans difficulté. Ceux du tirage de vingt-trois pieds, le pourraient; et, avec des travaux peu considérables, on rendrait cette passe facile, même pour les vaisseaux à trois ponts. Le premier consul avait fait construire à Toulon douze vaisseaux de 74, ne tirant que vingt-un pieds d'eau, d'après le système anglais, et l'on n'a pas eu à se plaindre de leur marche, lorsqu'ils ont navigué dans nos escadres. Seulement ils sont moins propres au service de l'Inde, parce qu'ils ne peuvent porter qu'une plus faible quantité d'eau et de provisions.

La dégradation des canaux du Nil empêche ses eaux d'arriver jusqu'à Alexandrie. Elles n'y viennent plus que du temps de l'inondation, et l'on est obligé d'avoir les citernes pour les con-

server. A côté du port de cette ville est la rade d'Aboukir, que l'on pourrait rendre sûre pour quelques vaisseaux. Si l'on construisait un fort sur l'île d'Aboukir, ils y seraient comme au mouillage de l'île d'Aix.

Rosette, Bourlos et Damiette ne peuvent recevoir que de petits bâtiments, les barres n'ayant que six à sept pieds d'eau. Péluse, El-Arich et Gaza n'ont jamais dû avoir de port; et les lacs Bourlos et Menzaléh, qui communiquent avec la mer, ne permettent la mer qu'à des bâtiments d'un tirant d'eau de six à sept pieds.

§ VI.

A l'époque de l'expédition d'Égypte, il s'y trouvait trois races d'hommes; les Mamelucks, ou Circassiens, les Ottomans ou janissaires et spahis, et les Arabes ou naturels du pays.

Ces trois races n'ont ni les mêmes principes, ni les mêmes mœurs, ni la même langue. Elles n'ont de commun que la religion. La langue habituelle des Mamelucks et des Ottomans est le turc; les naturels parlent la langue arabe. A l'arrivée des Français, les Mamelucks gouvernaient le pays, et possédaient les richesses et la force. Ils avaient pour chefs vingt-trois beys, égaux entre eux et indépendants; car ils n'étaient soumis qu'à l'influence de celui qui, par

son talent et sa bravoure, savait captiver tous les suffrages.

La maison d'un bey se compose de quatre cents à huit cents esclaves, tous à cheval, et ayant chacun, pour les servir, deux ou trois fellahs. Les beys ont divers officiers pour le service d'honneur de leur maison. Les katchefs sont les lieutenants des beys; ils commandent, sous eux, cette milice, et sont seigneurs des villages. Les beys ont des terres dans les provinces et une habitation au Caire. Un corps-de-logis principal leur sert de logement, ainsi qu'à leur harem; autour des cours sont ceux des esclaves, gardes et domestiques.

Les beys ne peuvent se recruter qu'en Circassie. Les jeunes Circassiens sont vendus par leurs mères, ou volés par des gens qui en font le métier, et vendus au Caire par les marchands de Constantinople. On admet quelquefois des noirs ou des Ottomans; mais ces exceptions sont rares.

Les esclaves faisant partie de la maison d'un bey sont adoptés par lui, et composent sa famille. Intelligents et braves, ils s'élèvent successivement de grade en grade, et parviennent à celui de katchef et même de bey.

Les Mamelucks ont peu d'enfants, et ceux qu'ils ont ne vivent pas aussi long-temps que

les naturels du pays. Il est rare qu'ils se soient propagés au-delà de la troisième génération. On a voulu attribuer la stérilité des mariages des Mamelucks à leur goût anti-physique. Les femmes arabes sont grosses, lourdes; elles affectent de la mollesse, peuvent à peine marcher, et restent des jours entiers immobiles sur un divan. Un jeune mameluck de quatorze à quinze ans, leste, agile, déployant beaucoup d'adresse et de graces en exerçant un beau coursier, excite les sens d'une manière différente. Il est constant que tous les beys, les katchefs, avaient d'abord servi aux plaisirs de leurs maîtres; et que leurs jolis esclaves leur servaient à leur tour; eux-mêmes ne le désavouent pas.

On a accusé les Grecs et les Romains du même vice. De toutes les nations, celle qui donne le moins dans cette inclination monstrueuse, est, sans contredit, la nation française. On en attribue la raison à ce que, de toutes, il n'en est aucune chez laquelle les femmes charment davantage par leur taille svelte, leur tournure élégante, leur vivacité et leurs graces.

On pouvait compter en Égypte 60 à 70,000 individus de race circassienne.

Les Ottomans se sont établis en Égypte lors de la conquête par Sélim, dans le seizième siècle; ils forment le corps des janissaires et spahis,

et ont été augmentés de tous les Ottomans inscrits dans ces compagnies, selon l'usage de l'empire. Ils sont environ 200,000, constamment avilis et humiliés par les Mamelucks.

Les Arabes composent la masse de la population; ils ont pour chefs les grands-scheiks, descendants de ceux des Arabes qui, du temps du prophète, au commencement de l'hégire, conquirent l'Égypte. Ils sont à la fois les chefs de la noblesse et les docteurs de la loi; ils ont des villages, un grand nombre d'esclaves, et ne vont jamais que sur des mulles. Les mosquées sont sous leur inspection; celle de Jemil-Azar a seule soixante grands-scheiks. C'est une espèce de Sorbonne, qui prononce sur toutes les affaires de religion, et sert même d'université. On y enseigne la philosophie d'Aristote, l'histoire et la morale du Koran; elle est la plus renommée de l'Orient. Ses scheiks sont les principaux du pays : les Mamelucks les craignent; la Porte même avait des ménagements pour eux. On ne pouvait influer sur le pays et le remuer que par eux. Quelques-uns descendent du prophète, tel que le scheik El-Békry; d'autres de la deuxième femme du prophète, tel que le scheik El-Sadda. Si le sultan de Constantinople était au Caire, à l'époque des deux grandes fêtes de l'empire, il les célébrait chez l'un de ces scheiks. C'est

assez faire connaître la haute considération qui les environne. Elle est telle, qu'il n'est aucun exemple qu'on leur ait infligé une peine infamante. Lorsque le gouvernement juge indispensable d'en condamner un, il le fait empoisonner, et ses funérailles se font avec tous les honneurs dus à son rang, et comme si sa mort avait été naturelle.

Tous les Arabes du désert sont de la même race que les scheiks, et les vénèrent. Les fellahs sont Arabes, non que tous soient venus au commencement de l'hégire avec l'armée qui conquit l'Egypte; on ne pense pas que, par suite de la conquête, il s'en soit établi plus de 100,000. Mais comme, à cette époque, tous les indigènes embrassèrent la foi mahométane, ils sont confondus de même que les Francs et les Gaulois. Les scheiks sont les hommes de la loi et de la religion; les Mamelucks et les janissaires sont les hommes de la force et du gouvernement. La différence entre eux est plus grande qu'elle ne l'est en France entre les militaires et les prêtres; car ce sont des familles et des races tout-à-fait distinctes.

Les Cophtes sont catholiques, mais ne reconnaissent pas le pape; on en compte 150,000 à peu près en Égypte. Ils ont le libre exercice de leur religion. Ils descendent des familles qui,

après la conquête des califes, sont restées chrétiennes. Les catholiques syriens sont peu nombreux. Les uns veulent qu'ils soient les descendants des croisés; les autres que ce soient des originaires du pays, chrétiens au moment de la conquête, comme les Cophtes, et qui ont conservé des différences dans la religion. C'est une autre secte catholique. Il y a peu de juifs et de Grecs. Les derniers ont pour chef le patriarche d'Alexandrie, qui se croit égal à celui de Constantinople et supérieur au pape. Il demeure dans un couvent, au vieux Caire, et a l'existence d'un chef d'ordre religieux de l'Europe, qui aurait trente mille livres de rentes. Les Francs sont peu nombreux : ce sont des familles anglaises, françaises, espagnoles ou italiennes, établies dans ce pays pour le commerce, ou simplement des commissionnaires de maisons européennes.

§ VII.

Les déserts sont habités par des tribus d'Arabes errants, vivant sous des tentes. On en compte environ soixante, toutes dépendantes de l'Égypte, et formant une population d'à peu près 120,000 ames, qui peut fournir 18 à 20,000 cavaliers. Elles dominent les différentes parties du désert, qu'elles regardent comme leurs

propriétés, et y possèdent une grande quantité de bestiaux, chameaux, chevaux et brebis. Ces Arabes se font souvent la guerre entre eux, soit pour la démarcation des limites de leurs tribus, soit pour le pacage de leurs bestiaux, soit pour tout autre objet. Le désert seul ne pourrait les nourrir, car il ne s'y trouve rien. Ils possèdent des oasis qui, semblables à des îles, ont, au milieu du désert, de l'eau douce, de l'herbe et des arbres. Ils les cultivent et s'y réfugient à certaines époques de l'année. Néanmoins les Arabes sont en général misérables, et ont constamment besoin de l'Égypte. Ils viennent annuellement en cultiver les lisières, y vendent le produit de leurs troupeaux, louent les chameaux pour les transports dans le désert, et emploient le bénéfice qu'ils retirent de ce trafic à acheter les objets qui leur sont nécessaires. Les déserts sont des plaines de sable, sans eau et sans végétation, dont l'aspect monotone n'est varié que par des mamelons, des monticules ou des rideaux de sable. Il est rare cependant d'y faire plus de vingt à vingt-quatre lieues sans trouver une source d'eau; mais ces sources sont peu abondantes, l'eau est plus ou moins saumâtre, et exhale presque par tout une odeur alcaline. On trouve, dans le désert, une grande quantité d'ossements d'hommes et d'animaux, dont on se

sert pour faire du feu. On y voit aussi des gazelles et des troupaux d'autruches, qui ressemblent de loin à des Arabes à cheval.

Il n'y existe aucune trace de chemins; les Arabes s'accoutument, dès l'enfance, à s'y orienter par les sinuosités des collines ou rideaux de sable, par les accidents du terrain ou par les astres. Les vents déplacent quelquefois les monticules de sable mouvant, ce qui rend très pénible et souvent dangereuse la marche dans le désert. Parfois le sol est ferme; parfois il enfonce sous les pieds. Il est rare de rencontrer des arbres, excepté autour des puits, où se trouvent quelques palmiers. Il y a dans le désert des bas-fonds où les eaux s'écoulent et séjournent plus ou moins long-temps. Auprès de ces mares naissent des broussailles d'un pied à dix-huit pouces de hauteur, qui servent de nourriture aux chameaux; c'est la partie riche des déserts. Quels que soient les désagréments de la marche dans ces sables, on est souvent obligé de les traverser pour communiquer du sud au nord de l'Égypte; suivre les sinuosités du cours du Nil, triplerait la distance.

§ VIII.

Il y a telle tribu d'Arabes de 1,500 à 2,000 ames, qui a 300 cavaliers, 1,400 chameaux, et

occupe cent lieues carrées de terrain. Jadis ils redoutaient extrêmement les Mamelucks. Un seul de ces derniers faisait fuir dix Arabes, parce que non-seulement ils avaient sur eux une grande supériorité militaire, mais aussi une supériorité morale. Les Arabes d'ailleurs devaient les ménager, puisqu'ils en avaient besoin pour leur vendre ou louer leurs chameaux, pour obtenir d'eux du grain et la liberté de cultiver la lisière de l'Égypte.

Si la position extraordinaire de l'Égypte, qui ne peut devoir sa prospérité qu'à l'étendue de ses inondations, exige une bonne administration, la nécessité de réprimer 20 à 30,000 voleurs, indépendants de la justice, parce qu'ils se réfugient dans l'immensité du désert, n'exige pas moins une administration énergique. Dans ces derniers temps, ils portaient l'audace au point de venir piller des villages et tuer des fellahs, sans que cela donnât lieu à aucune poursuite régulière. Un jour que Napoléon était entouré du divan des grands-scheiks, on l'informa que des Arabes de la tribu des Ouadis avaient tué un fellah et enlevé des troupeaux; il en montra de l'indignation, et ordonna d'un ton animé, à un officier d'état-major, de se rendre aussitôt dans le Bahïreh avec 200 dromadaires et 300 cavaliers pour obtenir

réparation et faire punir les coupables. Le scheik Elmodi, témoin de cet ordre et de l'émotion du général en chef, lui dit en riant : « Est-ce que ce fellah est ton cousin, pour que sa mort te mette tant en colère? » — « Oui, répondit Napoléon, tous ceux que je commande sont mes enfants. » — « *Taïb!* (1) lui dit le scheik, tu parles là comme le prophète. »

§ IX.

L'Égypte a, de tout temps, excité la jalousie des peuples qui ont dominé l'univers. Octave, après la mort d'Antoine, la réunit à l'empire. Il ne voulut point y envoyer de proconsul, et la divisa en douze prétures. Antoine s'était attiré la haine des Romains, parce qu'il avait été soupçonné de vouloir faire d'Alexandrie la capitale de la république. Il est vraisemblable que l'Égypte, du temps d'Octave, contenait 12 à 15,000,000 d'habitants. Ses richesses étaient immenses; elle était le vrai canal du commerce des Indes, et Alexandrie, par sa situation, semblait appelée à devenir le siége de l'empire du monde. Mais divers obstacles empêchèrent cette ville de prendre tous ses développements. Les

(1) Mot dont les Arabes se servent pour exprimer une grande satisfaction.

Romains craignirent que l'esprit national des Arabes, peuple brave, endurci aux fatigues, et qui n'avait ni la mollesse des habitants d'Antioche, ni celle des habitants de l'Asie mineure, et dont l'immense cavalerie avait fait triompher Annibal de Rome, ne fît de leur pays un foyer de révolte contre l'empire romain.

Sélim avait bien plus de raisons encore de redouter l'Égypte. C'était la terre sainte, c'était la métropole naturelle de l'Arabie et le grenier de Constantinople. Un pacha ambitieux, favorisé par les circonstances et par un génie audacieux, aurait pu relever la nation arabe, faire pâlir les Ottomans, déjà menacés par cette immense population grecque, qui forme la majorité de Constantinople et des environs. Aussi Sélim ne voulut-il pas confier le gouvernement de l'Égypte à un seul pacha. Il craignit même que la division en plusieurs pachalicks ne fût pas une garantie suffisante, et chercha à s'assurer la soumission de cette province, en confiant son administration à vingt-trois beys, qui avaient chacun une maison composée de 400 à 800 esclaves. Ces esclaves devaient être leurs fils ou originaires de Circassie, mais jamais de l'Arabie ni du pays. Par ce moyen, il créa une milice tout-à-fait étrangère à l'Arabie. Il établit en Égypte le système général de l'empire, des

janissaires et des spahis; et mit à la tête de ceux-ci un pacha qui représentait le grand-seigneur, avec une autorité sur toute la province comme vice-roi, mais qui, contenu par les Mamelucks, ne pouvait travailler à s'affranchir.

Les Mamelucks, ainsi appelés au gouvernement de l'Égypte, cherchèrent des auxiliaires. Ils étaient trop ignorants et trop peu nombreux pour exercer l'emploi de percepteurs des finances; mais ils ne voulurent point le confier aux naturels du pays, qu'ils craignaient, par le même esprit de jalousie qui portait le sultan à redouter les Arabes. Ils choisirent les Cophtes et les Juifs. Les Cophtes sont, il est vrai, naturels du pays, mais d'une religion proscrite. Comme chrétiens, ils sont hors de la protection du Koran, et ne peuvent être protégés que par le sabre; ils ne devaient donc causer aucun ombrage aux Mamelucks. Ainsi cette milice de 10 à 12,000 cavaliers se donna pour agents, pour hommes d'affaires, pour espions, etc., les 200,000 Cophtes qui habitent l'Égypte. Chaque village eût un percepteur Cophte, toute la comptabilité, toute l'administration fut entre les mains des Cophtes.

La tolérance qui règne dans tout l'empire ottoman, et l'espèce de protection accordée

aux chrétiens, sont le résultat d'anciennes vues. Le sultan et la politique de Constantinople aiment à défendre une classe d'hommes dont ils n'ont rien à craindre, parce que ces hommes forment une faible minorité dans l'Arménie, dans la Syrie et dans toute l'Asie mineure, parce qu'en outre ils sont dans un état naturel d'opposition contre les gens du pays, et ne pourraient, dans aucun cas, se liguer avec eux pour rétablir la nation syriaque ou arabe. Toutefois, ceci ne peut s'appliquer à la Grèce, où les chrétiens sont en nombre supérieur. Les sultans ont fait une grande faute en laissant réunis un nombre si considérable de chrétiens. Tôt ou tard, cette faute entraînera la perte des Ottomans.

La situation morale résultante des différents intérêts, des différentes races qui habitent l'Égypte, n'échappa pas à Napoléon, et c'est sur elle qu'il bâtit son système de gouvernement. Peu curieux d'administrer la justice dans le pays, les Français ne l'eussent pas pu, quand même ils auraient voulu le faire. Napoléon en investit les Arabes, c'est-à-dire les scheiks, et leur donna toute la prépondérance. Dès lors, il parla au peuple par le canal de ces hommes, qui étaient tout à la fois les nobles et les docteurs de la loi; il intéressa ainsi à son gouver-

nement l'esprit national arabe et la religion du Koran. Il ne faisait la guerre qu'aux Mamelucks ; il les poursuivait à outrance, et après la bataille des Pyramides il n'en restait plus que des débris. Il chercha, par la même politique, à s'emparer des Cophtes. Ceux-ci avaient de plus avec lui les liens de la religion, et seuls ils étaient versés dans l'administration du pays. Mais quand même ils n'auraient pas possédé cet avantage, la politique du général français était de le leur donner, afin de ne pas dépendre exclusivement des naturels arabes, et de n'avoir pas à lutter avec 25 ou 30,000 hommes contre la force de l'esprit national et religieux. Les Cophtes, qui voyaient les Mamelucks détruits, n'eurent d'autre parti à prendre que de s'attacher aux Français ; et par là notre armée eut, dans toutes les parties de l'Égypte, des espions, des observateurs, des contrôleurs, des financiers, indépendants et opposés aux nationaux. Quant aux janissaires et aux Ottomans, la politique voulait que l'on ménageât en eux le grand-seigneur ; l'étendard du sultan flottait en Égypte, et Napoléon était persuadé que le ministre Talleyrand s'était rendu à Constantinople, et que des négociations sur l'Égypte étaient entamées avec la Porte. Les Mamelucks d'ailleurs s'étaient attachés à humilier, à annuler et désorganiser

la milice des janissaires qui étaient leurs rivaux ; de l'humiliation de la milice ottomane était née la déconsidération totale du pacha et le mépris de l'autorité de la Porte, à tel point que souvent les Mamelucks refusaient le *miry ;* cette milice se fût même déclarée tout-à-fait indépendante, si l'opposition des scheiks ou des docteurs de la loi ne les eût rattachés à Constantinople par esprit de religion et par inclination. Les scheiks et le peuple préféraient l'influence de Constantinople à celle des Mamelucks ; souvent même ils y adressaient leurs plaintes, et quelquefois réussissaient à adoucir l'arbitraire des beys.

Depuis la décadence de l'empire ottoman, la Porte a fait des expéditions contre les Mamelucks, mais ceux-ci ont toujours fini par avoir le dessus, et ces guerres se sont terminées par un arrangement qui laissait le pouvoir aux Mamelucks, avec quelques modifications passagères. En lisant avec attention l'histoire des événements qui se sont passés en Égypte depuis deux cents ans, il est démontré que si le pouvoir, au lieu d'être confié à 12,000 Mamelucks, l'eût été à un pacha, qui, comme celui d'Albanie, se fût recruté dans le pays même, l'empire arabe, composé d'une nation tout-à-fait distincte, qui a son esprit, ses préjugés,

son histoire et son langage à part, qui embrasse l'Égypte, l'Arabie et une partie de l'Afrique, fût devenu indépendant comme celui de Maroc.

ÉGYPTE. — BATAILLE DES PYRAMIDES.

Marche de l'armée sur le Caire. — Tristesse et plaintes des soldats. — Position et forces des ennemis. — Manœuvre de l'armée française. — Charge impétueuse de Mourad-Bey, repoussée. — Prise du camp retranché. — Quartier-général français à Gizeh. — Prise de l'île de Rodah. — Reddition du Caire. — Description de cette ville.

§ 1er.

Le soir du combat de Chebreiss (13 juillet 1798), l'armée française alla coucher à Chabour. Cette journée était très forte : on marcha en ordre de bataille et au pas accéléré, dans l'espérance de couper quelques bâtiments de la flottille ennemie. En effet, les Mamelucks furent contraints d'en brûler plusieurs. L'armée bivouaqua à Chabour, sous de beaux sycomores, et trouva des champs pleins de pastèques, espèce de melons d'eau qui forment une nourriture saine et rafraîchissante. Jusqu'au Caire nous en rencontrâmes constamment, et le soldat exprimait combien ce fruit lui était agréable, en

le nommant, à l'exemple des anciens Égyptiens, *sainte pastèque.*

Le lendemain, l'armée se mit en marche fort tard; on s'était procuré quelques viandes qu'il fallait distribuer. Nous attendîmes notre flottille, qui ne pouvait remonter le courant avant que le vent du nord fût levé; et nous couchâmes à Kouncherick. Le jour suivant, nous arrivâmes à Alkam. Là, le général Zayoncheck reçut l'ordre de mettre pied à terre sur la rive droite, avec toute la cavalerie démontée, et de se porter sur Menouf et à la pointe du Delta. Comme il ne s'y trouvait aucun Arabe, il était maître de tous ses mouvements, et nous fut d'un grand secours pour nous procurer des vivres. Il prit position à la tête du Delta, dite *le ventre de la vache.*

Le 17, l'armée campa à Abounochabeck; le 18, à Wardam. Wardam est un gros endroit; les troupes y bivouaquèrent dans une grande forêt de palmiers. Le soldat commençait à connaître les usages du pays, et à déterrer les lentilles et autres légumes, que les fellahs ont coutume de cacher dans la terre. Nous faisions de petites marches, en raison de la nécessité où nous nous trouvions de nous procurer des subsistances et afin d'être toujours en état de recevoir l'ennemi. Souvent, dès dix heures du matin, nous pre-

nions position, et le premier soin du soldat était de se baigner dans le Nil. De Wardam nous allâmes coucher à Omedinar, d'où nous aperçûmes les Pyramides. A l'instant, toutes les lunettes furent braquées contre ces monuments les plus anciens du monde. On les prendrait pour d'énormes masses de rochers; mais la régularité et les lignes droites des arêtes décèlent la main des hommes. Les Pyramides bordent l'horizon de la vallée sur la rive gauche du Nil.

§ II.

Nous approchions du Caire, et nous étions instruits, par les gens du pays, que les Mamelucks réunis à la milice de cette ville, et à un nombre considérable d'Arabes, de janissaires, de spahis, nous attendaient entre le Nil et les Pyramides, couvrant Gizeh. Ils se vantaient que là finiraient nos succès.

Nous fîmes séjour à Omedinar. Ce jour de repos servit à réparer les armes et à nous préparer au combat. La mélancolie et la tristesse régnaient dans l'armée. Si les Hébreux, dans le désert de l'*Égarement*, se plaignaient et demandaient avec humeur à Moïse les ognons et les marmites pleines de viande de l'Égypte, les soldats français regrettaient sans cesse les délices de l'Italie. C'est en vain qu'on leur assurait que

le pays était le plus fertile du monde, qu'il l'emportait même sur la Lombardie; le moyen de les persuader! ils ne pouvaient avoir ni pain ni vin. Nous campions sur des tas immenses de blé, mais il n'y avait dans le pays ni moulin, ni four. Le biscuit apporté d'Alexandrie était mangé depuis long-temps; le soldat était réduit à piler le blé entre deux pierres, et à faire des galettes cuites sous les cendres. Plusieurs grillaient le blé dans une poële, après quoi ils le faisaient bouillir. C'était la meilleure manière de tirer parti du grain, mais tout cela n'était pas du pain. Chaque jour, leurs craintes augmentaient, au point qu'une foule d'entre eux disaient qu'il n'y avait pas de grande ville du Caire; que celle qui portait ce nom, était, comme Damanhour, une vaste réunion de huttes, privées de tout ce qui peut nous rendre la vie commode et agréable. Leur imagination était tellement tourmentée que deux dragons se jetèrent tout habillés dans le Nil et se noyèrent. Il est vrai de dire pourtant que, si on n'avait ni pain, ni vin, les ressources qu'on se procurait avec du blé, des lentilles, de la viande et quelquefois des pigeons, fournissaient du moins à la nourriture de l'armée. Mais le mal était dans l'exaltation des têtes. Les officiers se plaignaient plus haut que les soldats, parce que le terme de compa-

raison était plus à leur désavantage. Ils ne trouvaient pas en Égypte les logements, les bonnes tables et tout le luxe de l'Italie. Le général en chef, voulant donner l'exemple, avait l'habitude de prendre son bivouac au milieu de l'armée et dans les endroits les moins commodes. Personne n'avait ni tente, ni provisions; le dîner de Napoléon et de l'état-major consistait dans un plat de lentilles. La soirée du soldat se passait en conversations politiques, en raisonnements et en plaintes: *Que sommes-nous venus faire ici?* disaient les uns; *le Directoire nous a déportés. Cafarelli*, disaient les autres, *est l'agent dont on s'est servi pour tromper le général en chef.* Plusieurs s'étant aperçus que partout où il y avait des vestiges d'antiquité, on les fouillait avec soin, se répandaient en invectives contre les savants, qui, *pour faire leurs fouilles, avaient*, disaient-ils, *donné l'idée de l'expédition.* Les quolibets pleuvaient sur eux, même en leur présence. Ils appelaient un âne un savant, et disaient de Cafarelli-Dufalga, en faisant allusion à sa jambe de bois: *Il se moque bien de cela, lui, il a un pied en France;* mais Dufalga et les savants ne tardèrent pas à reconquérir l'estime de l'armée.

§ III.

Le 21, on partit de Omedinar, à une heure du matin. Cette journée devait être décisive. A la pointe du jour, on vit, pour la première fois depuis Chebreiss, une avant-garde de Mamelucks d'un millier de chevaux, qui se replièrent avec ordre et sans rien tenter ; quelques boulets de notre avant-garde les tinrent en respect. A dix heures, nous aperçûmes Embabeh et les ennemis en bataille. Leur droite était appuyée au Nil où ils avaient pratiqué un grand camp retranché, armé de quarante pièces de canon, et défendu par une vingtaine de mille hommes d'infanterie, janissaires, spahis et milice du Caire. La ligne de cavalerie des Mamelucks appuyait sa droite au camp retranché, et étendait sa gauche dans la direction des Pyramides, à cheval sur la route de Gizeh. Il y avait environ 9 à 10,000 chevaux, autant qu'on en pouvait juger. Ainsi l'armée entière était de 60,000 hommes, y compris l'infanterie et les hommes à pied qui servaient chaque cavalier. Deux ou trois mille Arabes tenaient l'extrême gauche, et remplissaient l'intervalle des Mamelucks aux Pyramides. Ces dispositions étaient formidables. Nous ignorions quelle serait la contenance des

janissaires et des spahis du Caire, mais nous connaissions et redoutions beaucoup l'habileté et l'impétueuse bravoure des Mamelucks. L'armée française fut rangée en bataille, dans le même ordre qu'à Chebreiss, la gauche appuyée au Nil, la droite à un grand village. Le général Desaix commandait la droite, et il lui fallut trois heures pour se former à sa position et prendre un peu haleine. On reconnut le camp retranché des ennemis, et on s'assura bientôt qu'il n'était qu'ébauché. C'était un ouvrage commencé depuis trois jours, après la bataille de Chebreiss. Il se composait de longs boyaux, qui pouvaient être de quelque effet contre une charge de cavalerie, mais non contre une attaque d'infanterie. Nous vîmes aussi, avec de bonnes lunettes, que leurs canons n'étaient point sur affût de campagne, mais que c'étaient de grosses pièces en fer, tirées des bâtiments et servies par les équipages de la flottille. Aussitôt que le général en chef se fut assuré que l'artillerie n'était point mobile, il fut évident qu'elle ne quitterait point le camp retranché, non plus que l'infanterie; et que, si cette dernière sortait, elle se trouverait sans artillerie. Les dispositions de la bataille devaient être une conséquence de ces données; on résolut de prolonger notre droite, et de suivre le

mouvement de cette aîle avec toute l'armée, en passant hors de la portée du canon du camp retranché. Par ce mouvement nous n'avions affaire qu'aux Mamelucks et à la cavalerie; et nous nous placions sur un terrain où l'infanterie et l'artillerie de l'ennemi ne devaient lui être d'aucun secours.

§ VI.

Mourad-Bey, qui commandait en chef toute l'armée, vit nos colonnes s'ébranler, et ne tarda pas à deviner notre but. Quoique ce chef n'eût aucune habitude de la guerre, la nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un courage à toute épreuve et d'un coup d'œil pénétrant. Les trois affaires que nous avions eues avec les Mamelucks, lui servaient déjà d'expérience. Il sentit avec une habileté qu'on pourrait à peine attendre du général européen le plus consommé, que le destin de la journée consistait à ne pas nous laisser exécuter notre mouvement, et à profiter de l'avantage de sa nombreuse cavalerie pour nous attaquer en marche. Il partit avec les deux tiers de ses chevaux (6 à 7000), laissa le reste pour soutenir le camp retranché et encourager l'infanterie, et vint, à la tête de cette troupe, aborder le général Desaix qui s'avançait par l'extrémité de notre droite. Ce der-

nier fut un moment compromis; la charge se fit avec une telle rapidité, que nous crûmes que la confusion se mettait dans les carrés; le général Desaix, en marche à la tête de sa colonne, était engagé dans un bosquet de palmiers. Toutefois la tête des Mamelucks, qui tomba sur lui, était peu nombreuse. Leur masse n'arriva que quelques minutes après, ce retard suffit. Les carrés étaient parfaitement formés et reçurent la charge avec sang-froid. Le général Reynier appuyait leur gauche; Napoléon, qui était dans le carré du général Dugua, marcha aussitôt sur le gros des Mamelucks, et se plaça entre le Nil et Reynier. Les Mamelucks furent reçus par la mitraille et une vive fusillade; une trentaine des plus braves vinrent mourir auprès du général Desaix; mais la masse, par un instinct naturel au cheval, tourna autour des carrés, et dès lors la charge fut manquée. Au milieu de la mitraille, des boulets, de la poussière, des cris et de la fumée, une partie des Mamelucks rentrèrent dans le camp retranché, par un mouvement naturel au soldat, de faire sa retraite vers le lieu d'où il est parti. Mourad-bey et les plus habiles se dirigèrent sur Gizeh. Ce commandant en chef se trouva ainsi séparé de son armée. La division Bon et Menou, qui formait notre gauche, se porta alors sur le camp retranché; et le

général Rampon, avec deux bataillons, fut détaché pour occuper une espèce de défilé, entre Gizeh et le camp.

§ V.

La plus horrible confusion régnait à Embabeh ; la cavalerie s'était jetée sur l'infanterie, qui, ne comptant pas sur elle, et voyant les Mamelucks battus, se précipita sur les djermes, kaïkes et autres bateaux, pour repasser le Nil. Beaucoup le firent à la nage ; les Égyptiens excellentdans cet exercice, que les circonstances particulières de leur pays leur rendent nécessaire. Les quarante pièces de canon, qui défendaient le camp retranché, ne tirèrent pas deux cents coups. Les Mamelucks, s'apercevant bientôt de la fausse direction qu'ils avaient donnée à leur retraite, voulurent reprendre la route de Gizeh ; ils ne le purent. Les deux bataillons, placés entre le Nil et Gizeh, et soutenus par les autres divisions, les rejetèrent dans le camp. Beaucoup y trouvèrent la mort, plusieurs milliers essayèrent de traverser le Nil qui les engloutit. Retranchements, artillerie, pontons, bagages, tout tomba en notre pouvoir. De cette armée de plus de 60,000 hommes, il n'échappa que 2,500 cavaliers avec Mourad-Bey; la plus grande partie de l'infanterie se sauva à la nage

ou dans des bateaux. On porte à 5,000 le nombre des Mamelucks qui furent noyés dans cette bataille. Leurs nombreux cadavres portèrent en peu de jours jusqu'à Damiette et Rosette, et le long du rivage, la nouvelle de notre victoire.

Ce fut au commencement de cette bataille, que Napoléon adressa aux soldats, ces paroles devenues si célèbres : *Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent !!!*

Il était nuit lorsque les trois divisions Desaix, Reynier et Dugua revinrent à Gizeh. Le général en chef y plaça son quartier-général dans la maison de campagne de Mourad-Bey.

§ VI.

Les Mamelucks avaient sur le Nil une soixantaine de bâtiments, chargés de toutes leurs richesses. Voyant l'issue inopinée du combat, et nos canons déjà placés sur le fleuve au-delà des débouchés de l'île de Rodah, ils perdirent l'espérance de les sauver, et y mirent le feu. Pendant toute la nuit, au travers des tourbillons de flamme et de fumée, nous apercevions se dessiner les minarets et les édifices du Caire et de la ville des Morts. Ces tourbillons de flamme éclairaient tellement, que nous pouvions découvrir jusqu'aux Pyramides.

Les Arabes, selon leur coutume après une

défaite, se rallièrent loin du champ de bataille, dans le désert au-delà des Pyramides.

Durant plusieurs jours, toute l'armée ne fut occupée qu'à pêcher les cadavres des Mamelucks ; leurs armes, qui étaient précieuses, la quantité d'or qu'ils étaient accoutumés à porter avec eux, rendaient le soldat très zélé pour cette recherche.

Notre flottille n'avait pu suivre le mouvement de l'armée, le vent lui avait manqué. Si nous l'avions eue, la journée n'eût pas été plus décisive, mais nous aurions fait probablement un grand nombre de prisonniers, et pris toutes les richesses qui furent la proie des flammes. La flottille avait entendu notre canon, malgré le vent du nord qui soufflait avec violence. A mesure qu'il se calma, le bruit du canon allait augmentant, de sorte qu'à la fin il paraissait s'être rapproché d'elle, et que les marins crurent la bataille perdue ; mais la multitude de cadavres qui passèrent près de leurs bâtiments, et qui tous étaient Mamelucks, les rassura bientôt.

Ce ne fut que long-temps après sa fuite que Mourad-Bey s'aperçut qu'il n'était suivi que par une partie de son monde, et qu'il reconnut la faute qu'avait faite sa cavalerie, de rester dans le camp retranché. Il essaya plusieurs charges

pour lui rouvrir le passage, mais il était trop tard. Les Mamelucks, eux-mêmes, avaient la terreur dans l'ame, et agirent mollement. Les destins avaient prononcé la destruction de cette brave et intrépide milice, sans contredit l'élite de la cavalerie d'Orient. La perte de l'ennemi, dans cette journée, peut être évaluée à 10,000 hommes restés sur le champ de bataille ou noyés, tant Mamelucks que janissaires, miliciens du Caire et esclaves des Mamelucks. On fit un millier de prisonniers, et l'on s'empara de huit à neuf cents chameaux et d'autant de chevaux.

§ VII.

Sur les neuf heures du soir, Napoléon entra dans la maison de campagne de Mourad-Bey, à Gizeh. Ces sortes d'habitations ne ressemblent en rien à nos châteaux. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y loger, et à reconnaître la distribution des différentes pièces. Mais ce qui frappa le plus agréablement les officiers, ce fut une grande quantité de coussins et de divans couverts des plus beaux damas et des plus belles soieries de Lyon, et ornés de franges d'or. Pour la première fois nous trouvâmes en Égypte le luxe et les arts de l'Europe. Une partie de la nuit se passa à parcourir dans tous les sens cette

singulière maison. Les jardins étaient remplis d'arbres magnifiques, mais ils étaient sans allées, et ressemblaient assez aux jardins de certaines religieuses d'Italie. Ce qui fit le plus de plaisir aux soldats, car chacun y courut, ce furent de grands berceaux de vignes, chargés des plus beaux raisins du monde. La vendange fut bientôt faite.

Les deux divisions Bon et Menou, qui étaient restées dans le camp retranché, étaient aussi dans la plus grande abondance. On avait trouvé dans les bagages nombre de cantines remplies d'office, de pots de confiture, des sucreries. On rencontrait à chaque instant des tapis, des porcelaines, des cassolettes et une foule de petits meubles à l'usage des Mamelucks, qui excitaient notre curiosité. L'armée commença alors à se réconcilier avec l'Égypte, et à croire enfin que le Caire n'était pas Damanhour.

§ VIII.

Le lendemain, à la pointe du jour, Napoléon se porta sur la rivière, et s'emparant de quelques barques, il fit passer le général Vial avec sa division dans l'île de Rodah. On s'en rendit maître après avoir tiré quelques coups de fusil. Du moment où l'on eut pris possession de l'île de Rodah et placé un bataillon dans le mékias

et des sentinelles le long du canal, le Nil dut être considéré comme passé; on n'était plus séparé de Boulac et du vieux Caire que par un grand canal. On visita l'enceinte de Gizeh, et on travailla sur-le-champ à en fermer les portes. Gizeh était environné d'une muraille assez vaste pour renfermer tous nos établissements, et assez forte pour contenir les Mamelucks et les Arabes. Nous attendions avec impatience l'arrivée de la flottille; le vent du nord soufflait comme à l'ordinaire, et cependant elle ne venait pas! Le Nil était bas, l'eau lui avait manqué, les bâtiments étaient engravés. Le contre-amiral Perré fit dire qu'on ne devait pas compter sur lui et qu'il ne pouvait désigner le jour de son arrivée. Cette contrariété était extrême, car il fallait s'emparer du Caire dans le premier moment de stupeur, au lieu de laisser aux habitants, en perdant quarante-huit heures, le temps de revenir de leur épouvante. Heureusement qu'à la bataille, ce n'était pas les Mamelucks seuls qui avaient été vaincus, les janissaires du Caire et tout ce que cette ville contenait de braves et d'hommes armés y avaient aussi pris part et étaient dans la dernière consternation. Tous les rapports sur cette affaire donnaient aux Français un caractère qui tenait du merveilleux.

§ IX.

Un drogman fut envoyé par le général en chef vers le pacha et le cadi-scheik, iman de la grande mosquée, et les proclamations que Napoléon avait publiées à son entrée en Égypte furent répandues. Le pacha était déjà parti, mais il avait laissé son kiaya. Celui-ci crut de son devoir de venir à Gizeh, puisque le général en chef déclarait que ce n'était pas aux Turcs, mais aux Mamelucks qu'il faisait la guerre. Il eut une conférence avec Napoléon, qui le persuada. C'était d'ailleurs ce que ce kiaya avait de mieux à faire. En cédant à Napoléon, il entrevoyait l'espérance de jouer un grand rôle et de bâtir sa fortune. En refusant, il courait à sa perte. Il se rangea donc sous l'obéissance du général en chef, et promit de chercher à persuader à Ibrahim-Bey de se retirer et aux habitants du Caire de se soumettre. Le lendemain une députation des scheiks du Caire vint à Gizeh, et fit connaître que Ibrahim-Bey était déjà sorti et était allé camper à Birket-El-hadji. Les janissaires s'étaient assemblés; ils avaient décidé de se rendre, et le scheik de la grande mosquée de Gemil-Azar avait été chargé d'envoyer une députation pour traiter de la reddition de la ville, et

implorer la clémence du vainqueur. Les députés restèrent plusieurs heures à Gizeh, où on employa tous les moyens qu'on crut les plus efficaces pour les confirmer dans leurs bonnes dispositions et leur donner de la confiance. Le jour suivant, le général Dupuy fut envoyé au Caire comme commandant d'armes, et l'on prit possession de la citadelle. Nos troupes passèrent le canal et occupèrent le vieux Caire et Boulac. Le général en chef fit son entrée au Caire le 26 juillet, à quatre heures après midi. Il alla loger sur la place Esbekié, dans la maison d'Elfy-Bey où il transporta son quartier-général. Cette maison était placée à une des extrémités de la ville, et le jardin communiquait avec la campagne.

X.

Le Caire est situé à une demi-lieue du Nil; le vieux Caire et Boulac sont ses ports. Il est traversé par un canal ordinairement à sec; mais qui se remplit pendant l'inondation, au moment où l'on coupe la digue, opération qui ne se fait que lorsque le Nil est à une certaine hauteur; c'est l'objet d'une fête publique. Alors le canal communique son eau à des canaux nombreux, et la place d'Esbekié, ainsi que la plupart des places, des jardins du Caire, est couverte

d'eau. Lors des inondations, on traverse tous ces quartiers avec des bateaux. Le Caire est dominé par une citadelle placée sur un mamelon qui commande toute la ville. Elle est séparée du Mokattam par un vallon. Un aqueduc, ouvrage assez remarquable, porte de l'eau à la citadelle. Il y a en effet, au vieux Caire, une énorme tour octogone très haute qui renferme le réservoir où les eaux du Nil sont élevées par une machine hydraulique, et d'où elles entrent dans l'aqueduc. La citadelle tire aussi de l'eau du puits de Joseph, mais cette eau est moins bonne que celle du Nil. Cette forteresse était négligée, sans défense, et tombait en ruines. On s'occupa immédiatement de la réparer, et depuis on y a constamment travaillé. Le Caire est environné de hautes murailles bâties par les Arabes et surmontées de tours énormes; ces murailles étaient en mauvais état et tombaient de vétusté; les Mamelucks ne réparaient rien. La ville est grande; la moitié de son enceinte confine avec le désert, de sorte qu'on trouve des sables arides en sortant par la porte de Suez et celles qui sont du côté de l'Arabie.

La population du Caire était considérable, on y comptait 210,000 habitants. Les maisons sont fort élevées et les rues étroites, afin d'être à l'abri du soleil. C'est pour le même motif que

les bazars ou marchés publics sont couverts de toiles ou paillassons. Les beys ont de très beaux palais d'une architecture orientale, qui tient plutôt de celle de l'Inde que de la nôtre. Les scheiks ont aussi de très belles maisons. Les okels sont de grands bâtiments carrés qui ont de vastes cours intérieures et où sont renfermées des corporations entières de marchands. Ainsi il y a l'okel du riz, du sucre, l'okel des marchands de Suez, de Syrie. Tous ont à l'extérieur, et donnant sur les rues, de petites boutiques de douze à quinze pieds carrés, où se tient le marchand avec les échantillons de ses marchandises. Le Caire a un grand nombre de mosquées les plus belles du monde; les minarets sont riches et nombreux. Les mosquées servent en général à recevoir les pélerins, qui y couchent. Il en est qui contiennent quelquefois jusqu'à 3,000 pélerins; de ce nombre est celle de Gemil-Azar, qu'on cite comme la plus grande de l'Orient. Ces mosquées se composent d'ordinaire de cours dont le pourtour est environné de colonnes énormes, couvertes par des terrasses; dans l'intérieur se trouvent une foule de bassins ou réservoirs d'eau pour boire et pour se laver. Il y a dans un quartier quelques familles européennes, c'est le quartier des francs; l'on y rencontre un certain nombre de mai-

sons, comme celles que peut avoir en Europe un négociant de 30 à 40,000 livres de rente; elles sont meublées à l'européenne avec des chaises et des lits; des églises pour les cophtes, et quelques couvents pour les catholiques syriens.

A côté de la ville du Caire, du côté du désert, se trouve la ville des Morts. Cette ville est plus grande que le Caire même; c'est là que toutes les familles ont leur sépulture. Une multitude de mosquées, de tombeaux, de minarets et de dômes conservent le souvenir des grands qui y ont été enterrés et qui les ont fait bâtir. Beaucoup de tombeaux ont des gardiens qui y entretiennent des lampes allumées, et en font voir l'intérieur aux curieux. Les familles des morts, ou des fondations, pourvoient à ces dépenses. Le peuple lui-même a des tombeaux distingués par famille ou par quartier, qui s'élèvent à deux pieds de terre.

Il y a au Caire une foule de cafés; on y prend du café, des sorbets ou de l'opium, et on y disserte sur les affaires publiques.

Autour de cette ville, ainsi qu'auprès d'Alexandrie, Rosette, etc., on trouve des monticules assez élevés; ils sont tous formés de ruines, de décombres, et s'accroissent tous les jours parce que tous les débris de la ville y sont portés;

cela produit un effet désagréable. Les Français avaient établi des lois de police pour arrêter le mal, et l'institut discuta les moyens de le faire entièrement disparaître. Mais il se présenta des difficultés. L'expérience avait prouvé aux gens du pays qu'il était dangereux de jeter ces débris dans le Nil, parce qu'ils encombraient les canaux où se répandaient dans la campagne avec l'inondation. Ces ruines sont la suite de la décadence du pays, dont on aperçoit les marques à chaque pas.

ÉGYPTE. — RELIGION.

Du christianisme. — De l'islamisme. — Différence de l'esprit des deux religions. — Haine des califes contre les bibliothèques. — De la durée des empires en Asie. — Polygamie. — Esclavage. — Cérémonies religieuses. — Fête du prophète.

§ I^er^.

La religion chrétienne est la religion d'un peuple civilisé, elle est toute spirituelle; la récompense que Jésus-Christ promet aux élus, est de contempler Dieu face à face. Dans cette religion, tout est pour amortir les sens, rien pour les exciter. La religion chrétienne a été trois ou quatre siècles à s'établir, ses progrès ont été lents. Il faut du temps pour détruire, par la seule influence de la parole, une religion consacrée par le temps. Il en faut davantage quand la nouvelle ne sert et n'allume aucune passion.

Les progrès du christianisme furent le triom-

phe des Grecs sur les Romains. Ces derniers avaient soumis, par la force des armes, toutes les républiques grecques; celles-ci dominèrent leurs vainqueurs par les sciences et les arts. Toutes les écoles de philosophie, d'éloquence, tous les ateliers de Rome étaient tenus par des Grecs. La jeunesse romaine ne croyait pas avoir terminé ses études, si elle n'était allée se perfectionner à Athènes. Différentes circonstances favorisèrent encore la propagation de la religion chrétienne. L'apothéose de César et d'Auguste fut suivie de celles des plus abominables tyrans; cet abus de polythéisme rallia à l'idée d'un seul Dieu créateur et maître de l'univers. Socrate avait déjà proclamé cette grande vérité: le triomphe du christianisme, qui la lui emprunta, fut, comme nous l'avons dit plus haut, une réaction des philosophes de la Grèce sur leurs conquérants. Les saints pères étaient presque tous Grecs. La morale qu'ils prêchèrent fut celle de Platon. Toute la subtilité que l'on remarque dans la théologie chrétienne, est due à l'esprit des sophistes de son école.

Les chrétiens, à l'exemple du paganisme, crurent les récompenses d'une vie future insuffisantes pour réprimer les désordres, les vices et les crimes qui naissent des passions; ils firent un enfer tout physique avec des peines toutes

corporelles. Ils enchérirent de beaucoup sur leurs modèles, et donnèrent même à ce dogme tant de prépondérance, que l'on peut dire avec raison que la religion du Christ est une menace.

§ II.

L'islamisme est la religion d'un peuple dans l'enfance; il naquit dans un pays pauvre et manquant des choses les plus nécessaires à la vie. Mahomet a parlé aux sens, il n'eût point été entendu par sa nation, s'il n'eût parlé qu'à l'esprit. Il promit à ses sectateurs des bains odoriférants, des fleuves de lait, des houris blanches aux yeux noirs, et l'ombre perpétuelle des bosquets. L'Arabe qui manquait d'eau et qui était brûlé par un soleil ardent, soupirait pour l'ombrage et la fraîcheur ; il fit tout pour obtenir une pareille récompense. Ainsi l'on peut dire par opposition au christianisme, que la religion de Mahomet est une promesse.

L'islamisme attaque spécialement les idolâtres; *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète :* voilà le fondement de la religion musulmane; c'était, dans le point le plus essentiel, consacrer la grande vérité annoncée par Moïse et confirmée par Jésus-Christ. On sait que Mahomet avait été instruit par des

juifs et des chrétiens. Ces derniers étaient une espèce d'idolâtres à ses yeux. Il entendait mal le mystère de la trinité, et l'expliquait comme la reconnaissance de trois dieux. Quoi qu'il en soit, il persécuta les chrétiens avec beaucoup moins d'acharnement que les païens. Les premiers pouvaient se racheter en payant un tribut. Le dogme de l'unité de Dieu que Jésus-Christ et Moïse avaient répandu, le Koran le porta dans l'Arabie, l'Afrique et jusqu'aux extrémités des Indes. Considérée sous ce point de vue, la religion mahométane a été la succession des deux autres; toutes les trois ont déraciné le paganisme.

§ III.

Né chez un peuple corrompu, assujetti, comprimé, le christianisme prêcha la soumission et l'obéissance, afin de désintéresser les souverains. Il chercha à s'établir par l'insinuation, la persuasion et la patience. Jésus-Christ, simple prédicateur, n'exerça aucun pouvoir sur la terre, *mon règne n'est pas de ce monde*, disait-il. Il le prêchait dans le temple, il le prêchait en particulier à ses disciples. Il leur accorda le don de la parole, fit des miracles, ne se révolta jamais contre la puissance établie, et mourut sur une croix, entre deux larrons,

en exécution du jugement d'un simple préteur idolâtre.

La religion mahométane, née chez une nation guerrière et libre, prêcha l'intolérance et la destruction des infidèles. A l'opposé de Jésus-Christ, Mahomet fut roi ! Il déclara que tout l'univers devait être soumis à son empire, et ordonna d'employer le sabre pour anéantir l'idolâtre et l'infidèle. Les tuer fut une œuvre méritoire. Les idolâtres qui étaient en Arabie furent bientôt convertis ou détruits. Les infidèles qui étaient en Asie, en Syrie et en Égypte, furent attaqués et conquis. Aussitôt que l'islamisme eut triomphé à la Mecque et à Médine, il servit de point de ralliement aux diverses tribus d'Arabes. Toutes furent fanatisées, et une nation entière se précipita sur ses voisins.

Les successeurs de Mahomet régnèrent sous le titre de califes. Ils réunissaient à la fois le glaive et l'encensoir. Les premiers califes prêchaient tous les jours dans la mosquée de Médine ou dans celle de la Mecque, et de là envoyaient des ordres à leurs armées, qui déjà couvraient une partie de l'Afrique et de l'Asie. Un ambassadeur de Perse, qui arriva à Médine, fut fort étonné de trouver le calife Omar dormant au milieu d'une foule de mendiants sur le seuil de la mosquée. Dans la suite, lors-

qu'Omar se rendit à Jérusalem, il voyageait sur un chameau qui portait ses provisions, n'avait qu'une tente de toile grossière, et n'était distingué des autres musulmans que par son extrême simplicité. Durant les dix années de son règne, il conquit quarante mille villes, détruisit cinquante mille églises, fit bâtir deux mille mosquées. Le calife Aboubeker qui ne prenait au trésor, pour sa maison, que trois pièces d'or par jour, en donnait cinq cents à chaque Mossen, qui s'était trouvé avec le prophète au combat de Bender.

Les progrès des Arabes furent rapides; leurs armées, mues par le fanatisme, attaquèrent à la fois l'empire romain et celui de Perse. Ce dernier fut subjugué en peu de temps, et les musulmans pénétrèrent jusqu'aux frontières de l'Oxus; ils s'emparèrent de trésors innombrables, détruisirent l'empire de Cosroès, et s'avancèrent jusqu'à la Chine. Les victoires qu'ils remportèrent en Syrie, à Aiquadie, à Dyrmonck, leur livrèrent Damas, Alep, Emesse, Césarée, Jérusalem. La prise de Pelouse et d'Alexandrie les rendit maîtres de l'Égypte. Tout ce pays était cophte et fort séparé de Constantinople par les discussions d'hérésie. Kaleb, Derar, Amroug, surnommés les glaives ou les épées du prophète, n'éprouvèrent aucune résistance. Tout obstacle

eût été inutile. Au milieu des assauts, au milieu des batailles, ces guerriers voyaient des houris au teint blanc et aux yeux bleus ou noirs, couvertes de chapeaux de diamants, qui les appelaient et leur tendaient les bras; leurs ames s'enflammaient à cette vue, ils s'élançaient en aveugles, et cherchaient la mort qui allait mettre ces beautés en leur puissance. C'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres des belles plaines de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse; c'est ainsi qu'ils ont soumis le monde.

§ IV.

Un préjugé bien répandu et cependant démenti par l'histoire, c'est que Mahomet était ennemi des sciences, des arts et de la littérature. On a beaucoup cité le mot du calife Omar, lorsqu'il fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie: « Si cette bibliothèque renferme ce qui se trouve « dans le Koran, elle est inutile; si elle contient « autre chose, elle est dangereuse. » Un pareil fait et beaucoup d'autres de cette nature ne doivent point faire oublier ce que l'on doit aux califes arabes. Ils étendirent constamment la sphère des connaissances humaines, et embellirent la société par les charmes de leur littérature. Il est possible néanmoins que, dans l'origine, les successeurs de Mahomet aient craint

que les Arabes ne se laissassent amollir par les arts et les sciences, qui étaient portés à un si haut point dans l'Égypte, la Syrie et le Bas-Empire. Ils avaient sous les yeux la décadence de l'empire de Constantin, due en partie à de perpétuelles discussions scholastiques et théologiques. Peut-être ce spectacle les avait-il indisposés contre la plupart des bibliothèques, qui, dans le fait, contenaient en majorité des livres de cette nature. Quoi qu'il en soit, les Arabes ont été pendant cinq cents ans la nation la plus éclairée du monde. C'est à eux que nous devons notre système de numération, les orgues, les cadrans solaires, les pendules et les montres. Rien de plus élégant, de plus ingénieux, de plus moral que la littérature persane, et, en général, tout ce qui est sorti de la plume des littérateurs de Bagdad, et de Bassora.

Les empires ont moins de durée en Asie que dans l'Europe, ce qu'on peut attribuer aux circonstances géographiques. L'Asie est environnée d'immenses déserts, d'où s'élancent tous les trois ou quatre siècles des peuplades guerrières qui culbutent les plus vastes empires. De là sont sortis les Ottomans, et dans la suite les Tamerlan et les Gengiskan.

Il paraît que les législateurs souverains de ces peuplades se sont toujours attachés à leur con-

server des mœurs nationales et une physionomie originaire. C'est ainsi qu'ils empêchèrent que le janissaire d'Égypte ne devînt arabe, que le janissaire d'Andrinople ne devînt grec. Le principe adopté par eux de s'opposer à toute espèce d'innovation dans les habitudes et les mœurs, leur fit proscrire les sciences et les arts. Mais il ne faut attribuer cette mesure ni aux préceptes de Mahomet, ni à la religion du Koran, ni au naturel arabe.

§ V.

Mahomet restreignit à quatre le nombre des femmes que chaque musulman pouvait épouser. Aucun législateur d'Orient n'en avait permis aussi peu. On se demande pourquoi il ne supprima point la polygamie, comme l'avait fait la religion chrétienne; car il est bien constant que le nombre des femmes, en Orient, n'est nulle part supérieur à celui des hommes. Il était donc naturel de n'en permettre qu'une, afin que tous pussent en avoir.

C'est encore un sujet de méditation que ce contraste entre l'Asie et l'Europe. Chez nous, les législateurs n'autorisent qu'une seule femme; Grecs ou Romains, Gaulois ou Germains, Espagnols ou Bretons, tous enfin ont adopté cet usage. En Asie, au contraire, la polygamie fut

constamment permise ; Juifs ou Assyriens, Tartares ou Persans, Égyptiens ou Turcomans, purent toujours avoir plusieurs femmes.

Peut-être faut-il chercher la raison de cette différence dans la nature des circonstances géographiques de l'Afrique et de l'Asie. Ces pays étant habités par des hommes de plusieurs couleurs, la polygamie est le seul moyen d'empêcher qu'ils ne se persécutent. Les législateurs ont pensé que pour que les blancs ne fussent pas ennemis des noirs, les noirs des blancs, les cuivrés des uns et des autres, il fallait les faire tous membres d'une même famille, et lutter ainsi contre ce penchant de l'homme, de haïr tout ce qui n'est pas lui. Mahomet pensa que quatre femmes étaient suffisantes pour atteindre ce but, parce que chaque homme pouvait avoir une blanche, une noire, une cuivrée et une femme d'une autre couleur. Sans doute il était aussi dans la nature d'une religion sensuelle de favoriser les passions de ses sectateurs; et en cela la politique et le prophète ont pu se trouver d'accord (1).

Lorsqu'on voudra dans nos colonies donner la liberté aux noirs et y établir une égalité par-

(1) On comprend difficilement la possibilité d'avoir quatre femmes, dans un pays où il n'y a pas plus de femmes que d'hommes. C'est qu'en réalité, les onze douzièmes de la population n'en ont qu'une, parce qu'ils

faite, il faudra que le législateur autorise la polygamie et permette d'avoir à la fois une femme blanche, une noire et une mulâtre. Dès lors les différentes couleurs faisant partie d'une même famille seront confondues dans l'opinion de chacune; sans cela on n'obtiendra jamais de résultats satisfaisants. Les noirs seront ou plus nombreux ou plus habiles, et alors ils tiendront les blancs dans l'abaissement, *et vice versa*.

Par suite de ce principe général de l'égalité des couleurs qu'a établi la polygamie, il n'y avait aucune différence entre les individus composant la maison des Mamelucks. Un esclave noir qu'un bey avait acheté d'une caravane d'Afrique devenait catchef et était égal au beau Mameluck blanc, originaire de Circassie; l'on ne soupçonnait pas même qu'il pût en être autrement.

§ VI.

L'esclavage n'est pas et n'a jamais été dans l'Orient ce qu'il fut en Europe. Les mœurs sous ce rapport sont restées les mêmes que

ne peuvent en nourrir qu'une, parce qu'ils n'en trouvent qu'une. Mais cette confusion des races, des couleurs, et des nations que produit la polygamie, existant dans la tête des nations, est suffisante pour établir l'union et la parfaite égalité entre elles.

celles de l'Écriture : la servante se marie avec le maître.

La loi des Juifs supposait si peu de distinction entre eux, qu'elle prescrit ce que la servante doit devenir, lorsqu'elle épouse le fils de la maison. De nos jours encore, un musulman achète un esclave, l'élève, et, s'il lui plaît, l'unit à sa fille et le fait héritier de sa fortune, sans que cela choque en rien les coutumes du pays.

Mourad-Bey, Aly-Bey, avaient été vendus à des beys, dans un âge encore tendre, par des marchands qui les avaient achetés eux-mêmes en Circassie. Ils remplirent d'abord les plus bas offices dans la maison de leurs maîtres. Mais leur jolie figure, leur aptitude aux exercices du corps, leur bravoure ou leur intelligence, les firent arriver progressivement aux premières places. Il en est de même chez les pachas, les visirs et les sultans. Leurs esclaves parviennent comme parviendraient leurs fils.

En Europe, au contraire quiconque était empreint du sceau de l'esclavage, demeurait pour toujours dans le dernier rang de la domesticité. Chez les Romains l'esclave pouvait être affranchi, mais il conservait un caractère déshonnête et bas; jamais il n'était considéré comme un citoyen né libre. L'esclavage des colonies,

fondé sur la différence des couleurs, est bien plus rigide et plus avilissant encore.

Les résultats de la polygamie, la manière dont les Orientaux considèrent l'esclavage et traitent leurs esclaves, diffèrent tellement de nos mœurs et de nos idées sur la servitude, que nous concevons difficilement tout ce qui se passe chez eux.

Il fallut également beaucoup de temps aux Egyptiens pour comprendre que tous les Français n'étaient pas les esclaves de Napoléon, et encore n'y a-t-il eu que les plus éclairés d'entre eux qui y soient parvenus.

Tout père de famille, en Orient, possède sur sa femme, ses enfants et ses esclaves, un pouvoir absolu que l'autorité publique ne peut modifier. Esclave du grand-seigneur, il exerce au-dedans le despotisme auquel il est lui-même soumis au-dehors; et il est sans exemple qu'un pacha ou un officier quelconque ait pénétré dans l'intérieur d'une famille pour en troubler le chef dans l'exercice de son autorité; c'est une chose qui choquerait les coutumes, les mœurs et le caractère national. Les Orientaux se considèrent comme maîtres dans leurs maisons, et tout agent du pouvoir qui veut exercer sur eux son ministère, attend qu'ils en sortent ou les envoie chercher..

§ VII.

Les mahométans ont beaucoup de cérémonies religieuses et un grand nombre de mosquées où les fidèles vont prier plusieurs fois par jour. Les fêtes sont célébrées par de grandes illuminations dans les temples, dans les rues, et quelquefois par des feux d'artifice.

Ils ont aussi des fêtes pour leur naissance, leur mariage et la circoncision de leurs enfants; cette dernière est celle qu'ils célèbrent avec le plus d'affection. Toutes se font avec plus de pompe extérieure que les nôtres. Leurs funérailles sont majestueuses et leurs tombeaux d'une architecture magnifique.

Aux heures indiquées, les musulmans font leurs prières; en quelque lieu qu'ils se trouvent; les esclaves déploient des tapis devant eux, et ils s'agenouillent la face vers l'Orient.

La charité et l'aumône sont recommandées dans tous les chapitres du Koran, comme la manière d'être le plus agréable à Dieu et au prophète. Sacrifier une partie de sa fortune pour des établissements publics, surtout creuser un canal, un puits, élever une fontaine, sont des œuvres méritoires par excellence. L'éta-

blissement d'une fontaine, d'un réservoir, se lie fréquemment à celui d'une mosqué; partout où il y a un temple, il y a de l'eau en abondance. Le prophète paraît l'avoir mise sous la protection de la religion. C'est le premier besoin du désert, il faut la recueillir et la conserver avec soin.

Ali a peu de sectateurs dans l'Arabie, l'empire turc, l'Égypte et la Syrie. Nous n'y avons trouvé que les Mutualis. Mais toute la Perse jusqu'à l'Indus est de la secte de ce calife.

§ VIII.

Le général en chef alla célébrer la fête du prophète chez le scheik El-Bekir. On commença par réciter une espèce de litanie qui comprenait la vie de Mahomet depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Une centaine de scheiks assis en cercle sur des tapis et les jambes croisées, en récitaient tous les versets en balançant fortement le corps en avant et en arrière, et tous ensemble.

Après cela, on servit un grand dîner, pendant lequel on fut assis sur des coussins, les jambes croisées. Il y avait une vingtaine de tables et cinq ou six personnes à chaque table. Celle du général en chef et du scheik El-Bekir était au

milieu; un petit plateau d'un bois précieux et de marqueterie fut placé à dix-huit pouces de terre et couvert successivement d'un grand nombre de plats. C'était des pilaux de riz, des rôtis d'une espèce particulière, des entrées, des pâtisseries, le tout fort épicé. Les scheiks dépeçaient tout avec leurs doigts. Aussi offrit-on pendant le dîner trois fois à laver les mains. On servit pour boisson de l'eau de groseille, de la limonade et plusieurs autres espèces de sorbets, et au dessert beaucoup de compotes et de confitures. Au total, le dîner n'était point désagréable; il n'y avait que la manière de le prendre qui nous parût étrange.

Le soir toute la ville fut illuminée. On alla après le dîner sur la place Esbekié, dont l'illumination en verres de couleurs était fort belle. Il s'y trouvait un peuple immense. Tous étaient placés en ordre par rangs de vingt à cent personnes, lesquelles debout et les unes contre les autres récitaient les prières et les litanies du prophète avec des mouvements qui allait toujours en augmentant, au point qu'à la fin ils paraissaient convulsifs et que quelques-uns tombaient en faiblesse.

Dans le courant de l'année, le général en chef accepta souvent des dîners chez le scheik Sadda, chez le scheik Fayoum et chez d'autres

principaux scheiks. C'étaient des jours de fête dans tout le quartier. Partout on était servi avec la même magnificence et à peu près de la même manière.

ÉGYPTE. — USAGES, SCIENCES ET ARTS.

Femmes. — Enfants. — Mariages. — Habillements des hommes, des femmes. — Harnachement des chevaux. — Maisons. — Harems. — Jardins. — Arts et sciences. — Artisans. — Navigation du Nil et des canaux. — Transports. — Chameaux. — Dromadaires. — Anes, chevaux. — Institut d'Égypte. — Travaux de la commission des savants. — Hôpitaux, diverses maladies, peste. — Lazarets. — Travaux faits au Caire. — Anecdote.

§ Ier.

Les femmes en Orient vont voilées; un morceau de toile leur couvre le nez et surtout les lèvres, et ne laisse voir que leurs yeux. Lorsque, par l'effet d'un accident, quelques Égyptiennes se sont trouvées surprises sans leur voile, et couvertes seulement de cette longue chemise bleue qui compose le vêtement des femmes de fellahs, elles prenaient le bas de leur chemise pour cacher leur figure, aimant mieux découvrir le milieu et le bas de leur corps.

Le général en chef eut plusieurs fois occasion d'observer quelques femmes des plus distinguées du pays, auxquelles il accorda des audiences. C'étaient ou des veuves de beys ou de katchefs, ou leurs épouses, qui, pendant leur absence, venaient implorer sa protection. La richesse de leur habillement, la noblesse de leur démarche, de petites mains douces, de beaux yeux, un maintien noble et gracieux, des manières très élégantes, dénotaient en elles des femmes d'un rang et d'une éducation au-dessus du vulgaire. Elles commençaient toujours par baiser la main du *sultan Kébir* (1) qu'elles portaient ensuite à leur front, puis à leur estomac. Plusieurs exprimaient leurs demandes avec une grace parfaite, un son de voix enchanteur, et développaient tous les talents, toute l'aménité des plus spirituelles Européennes. La décence de leur maintien, la modestie de leurs vêtements y ajoutaient des graces nouvelles; et l'imagination se plaisait à deviner des charmes qu'elles ne laissaient pas même entrevoir.

Les femmes sont sacrées chez les Orientaux, et dans les guerres intestines on les épargne constamment. Celles des Mamelucks conservèrent leurs maisons au Caire, pendant que leurs

(1) Les Arabes désignaient ainsi Napoléon; le mot *Kébir* veut dire *Grand.*

maris faisaient la guerre aux Français. Napoléon envoya Eugène son beau-fils complimenter la femme de Mourad-Bey qui avait sous ses ordres une cinquantaine d'esclaves appartenant à ce chef mameluck et à des katchefs. C'était une espèce de couvent de religieuses dont elle était l'abbesse. Elle reçut Eugène sur son grand divan, dans le harem, où il entra par exception, et comme envoyé du *sultan Kébir*. Toutes les femmes voulurent voir le jeune et joli Français, les esclaves eurent beaucoup de peine à contenir leur curiosité et leur impatience. L'épouse de Mourad-Bey était une femme de cinquante ans, et avait la beauté et les graces que comporte cette âge. Elle fit, suivant l'usage, apporter du café et des sorbets dans de très riches services et avec un appareil somptueux. Elle ôta de son doigt une bague de mille louis qu'elle donna au jeune officier. Souvent elle adressa des réclamations au général en chef, qui lui conserva ses villages, et la protégea constamment. Elle passait pour une femme d'un mérite distingué. Les femmes passent de bonne heure en Égypte; et l'on y trouve plus de brunes que de blondes. Généralement, leur visage est un peu coloré, et elles ont une teinte de cuivre. Les plus belles sont des Grecques ou des Circassiennes, dont les bazars des négociants qui

font ce commerce sont toujours abondamment pourvus. Les caravanes de Darfour et de l'intérieur de l'Afrique amènent un grand nombre de belles noires.

§ II.

Les mariages se font sans que les époux se soient vus; la femme peut bien avoir aperçu l'homme, mais celui-ci n'a jamais aperçu sa fiancée, ou du moins les traits de son visage.

Ceux des Égyptiens qui avaient rendu des services aux Français, quelquefois même des scheiks, venaient prier le général en chef de leur accorder pour femme, telle personne qu'ils désignaient. La première demande de ce genre fut faite par un aga des janissaires, espèce d'agent de police qui avait été fort utile aux Français, et qui désirait épouser une veuve très riche; cette proposition parut singulière à Napoléon. Mais vous aime-t-elle? — Non. — Le voudra-t-elle. — Oui, si vous l'ordonnez. En effet, aussitôt qu'elle connut la volonté du *sultan Kébir*, elle accepta, et le mariage eut lieu. Par la suite cela se répéta fréquemment.

Les femmes ont leurs priviléges. Il est des choses que les maris ne sauraient leur refuser sans être des barbares, des monstres, sans soulever tout le monde contre eux; tel est, par

exemple, le droit d'aller au bain. Ce sont des bains de vapeur où les femmes se réunissent; c'est là que se trament toutes les intrigues politiques ou autres; c'est là que s'arrangent les mariages. Le général Menou ayant épousé une femme de Rosette, la traita à la française. Il lui donnait la main pour entrer dans la salle à manger; la meilleure place à table, les meilleurs morceaux étaient pour elle. Si son mouchoir tombait, il s'empressait de le ramasser. Quand cette femme eut conté ces circonstances dans le bain de Rosette, les autres conçurent une espérance de changement dans les mœurs, et signèrent une demande au *sultan Kébir* pour que leurs maris les traitassent de la même manière.

§ III.

L'habillement des Orientaux n'a rien de commun avec le nôtre. Au lieu de chapeau, ils se couvrent la tête d'un turban, coiffure beaucoup plus élégante, plus commode, et qui étant susceptible d'une grande différence dans la forme, la couleur et l'arrangement, permet de remarquer au premier coup-d'œil la diversité des peuples et des rangs. Leur cou est libre ainsi que leurs jarrets; un Oriental peut rester des mois entiers dans son habillement, sans s'y

trouver fatigué. Les différents peuples et les différents états sont comme de raison habillés de manières différentes; mais tous ont de commun, la largeur des pantalons, des manches et de toutes les formes de leur habillement. Pour se mettre à l'abri du soleil, ils se couvrent de schalls. Il entre dans les vêtements des hommes comme dans celui des femmes beaucoup de soieries, d'étoffes des Indes et de cachemires. Ils ne portent point de linge. Les fellahs ne sont couverts que d'une seule chemise bleue liée au milieu du corps. Les chefs des Arabes qui parcourent les déserts dans le fort de la canicule, sont couverts de schalls de toutes couleurs qui mettent les différentes parties de leur corps à l'abri du soleil, et qu'ils drapent par-dessus leur tête. Au lieu de souliers, les hommes et les femmes ont des pantoufles qu'ils laissent en entrant dans les appartements sur le bord des tapis.

§ IV.

Les harnachements de leurs chevaux sont extrêmement élégants. La tenue de l'état-major français, quoique couvert d'or et étalant tout le luxe de l'Europe, leur paraissait mesquine, et était effacée par la majesté de l'habillement oriental. Nos chapeaux, nos culottes étroites,

nos habits pincés, nos cols qui nous étranglent, étaient pour eux un objet de risée et d'aversion. Les Orientaux n'ont pas besoin de changer de costume pour monter à cheval; ils ne se servent point d'éperons, et mettent leurs pieds dans de larges étriers qui leur rendent inutiles les bottes et la toilette spéciale que nous sommes obligés de faire pour cet exercice. Les francs ou les chrétiens qui habitent l'Égypte, vont sur des mules ou sur des ânes, à moins que ce ne soient des personnes d'un rang élevé.

§ V.

L'architecture des Égyptiens approche plus de celle de l'Asie que de la nôtre. Les maisons ont toutes une terrasse, sur laquelle on se promène; il y en a même où l'on prend des bains. Elles ont plusieurs étages. Au rez-de-chaussée, est une espèce de parloir où le maître de la maison reçoit les étrangers et donne à manger. Au premier, est ordinairement le harem, avec lequel on ne communique que par des escaliers dérobés. Le maître a dans son appartement une petite porte qui y conduit. D'autres petits escaliers de ce genre sont pour le service. On ne sait ce que c'est qu'un escalier d'apparat.

Le harem consiste dans une grande salle en forme de croix ; vis - à - vis règne un corridor

où se trouve un grand nombre de chambres. Autour du salon sont des divans plus ou moins riches, et au milieu un petit bassin en marbre d'où s'échappe un jet d'eau. Souvent ce sont des eaux de rose ou d'autres essences qui en jaillissent et parfument l'appartement. Toutes les fenêtres sont couvertes d'une espèce de jalousie en treillages. Il n'y a point de lits dans les maisons, les Orientaux couchent sur des divans ou sur des tapis. Quand ils n'ont point d'étrangers, ils mangent dans leur harem; ils y dorment et y passent leurs moments de repos. Aussitôt que le maître arrive, les femmes s'empressent à le servir: l'une lui présente sa pipe, l'autre son coussin, etc. Tout est là pour le service du maître.

Les jardins n'ont point d'allées, ce sont des berceaux de gros arbres où l'on peut prendre le frais et fumer assis. L'Égyptien, comme tous les Orientaux, emploie à ce dernier passe-temps une grande partie de la journée; cela lui sert d'occupation et de contenance.

§ VI.

Les arts et les sciences sont dans leur enfance en Égypte. A Gemil-Azar on enseigne la philosophie d'Aristote, les règles de la langue arabe, l'écriture et un peu d'arithmétique: on explique

et discute les différents chapitres du Koran, et l'on montre la partie de l'histoire des califes nécessaire pour connaître et juger les différentes sectes de l'islamisme. Du reste, les Arabes ignorent complètement les antiquités de leur pays, et leurs notions sur la géographie et la sphère sont très-superficielles et très-fausses. Il y avait au Caire quelques astronomes dont la science se bornait à pouvoir rédiger l'almanach.

Par suite de cette ignorance, ils ont peu de curiosité. La curiosité n'existe que chez les peuples assez avancés pour distinguer ce qui est naturel de ce qui est extraordinaire. Les ballons ne firent point sur eux l'effet que nous avions supposé. Les pyramides n'ont été intéressantes pour eux que parce qu'ils se sont aperçus de l'intérêt qu'elles excitent dans les étrangers. Ils ne savent qui les a bâties, et tout le peuple, hormis les plus instruits, les regarde comme une production de la nature; les plus éclairés d'entre eux, nous y voyant attacher tant d'importance, se sont imaginé qu'elles ont été construites par un ancien peuple dont les Francs sont descendus. C'est ainsi qu'ils expliquent la curiosité des Européens. La science qui leur serait le plus utile, c'est la mécanique hydraulique. Les machines leur manquent : cependant ils en ont une ingénieuse pour verser les eaux

d'un fossé ou d'un puits sur un terrain plus élevé; le mobile en est le bras ou le chéval. Ils ne connaissent que les moulins à manége; nous n'avons pas trouvé dans toute l'Égypte un seul moulin à eau, ou à vent. L'emploi de ces derniers moulins pour élever les eaux, serait pour eux une grande conquête, et pourrait avoir de grands résultats en Égypte. Conté leur en a établi un.

Tous les artisans du Caire sont très-intelligents; ils exécutaient parfaitement ce qu'ils voyaient faire. Pendant la révolte de cette ville, ils fondirent des mortiers et des canons, mais d'une manière grossière et qui rappelait ce qui se faisait dans le treizième siècle.

Les métiers à toile leur étaient connus; ils en avaient même pour broder le tapis de la Mecque. Ce tapis est somptueux et fait avec art. A un dîner du général en chef chez le scheik El-Fayoum, on parlait du Koran : « Toutes les « connaissances humaines s'y trouvent, disaient les scheiks. — « Y voit-on l'art de fondre les canons et de faire la poudre ? demanda Napoléon. Oui, répondirent-ils, mais il faut savoir le lire: » distinction scholastique dont toutes les religions ont fait plus ou moins d'usage.

§ VII.

La navigation du Nil est très-active et très-facile ; on le descend avec le courant, on le remonte à l'aide de la voile et du vent du nord qui est constant pendant une saison. Quand celui du sud règne, il faut quelquefois attendre long-temps. Les bâtiments dont on se sert sont appelés djermes. Ils sont plus haut mâtés et voilés que les bâtiments ordinaires, à peu près un tiers de plus, ce qui tient à la nécessité de recevoir les vents par dessus les monticules qui bordent la vallée.

Le Nil était constamment couvert de ces djermes; les unes servaient au transport des marchandises, les autres à celui des voyageurs. Il y en a de grandeurs différentes. Les unes naviguent dans les grands canaux du Nil, les autres sont construites pour aller dans les petits. Le fleuve, auprès du Caire, est toujours couvert d'une grande quantité de voiles qui montent ou descendent. Les officiers d'état-major, qui se servaient de djermes pour aller porter des ordres, éprouvaient souvent des accidents. Les tribus arabes, en guerre avec nous, venaient les attendre aux sinuosités du fleuve où le vent leur manquait. Quelquefois aussi en descendant ces

bâtiments s'engravaient, et les officiers qu'ils portaient étaient massacrés. Les caïques sont de petites chaloupes ou péniches légères et étroites qui servent pour passer le Nil et pour naviguer non-seulement sur les canaux, mais aussi sur tout le pays, quand il est inondé. Le nombre de bâtiments légers qui couvrent le Nil est plus considérable que sur aucun fleuve du monde, attendu que, pendant plusieurs mois de l'année, on est obligé de se servir de ces embarcations pour communiquer d'un village à l'autre.

§ VIII.

Il n'y a en Égypte ni voiture ni charrette. Les transports par eau y sont si multipliés et si faciles, que peut-être les voitures sont moins nécessaires là que partout ailleurs. On citait comme une chose fort remarquable un carrosse qu'Ibrahim-Bey avait reçu de France (1).

On se sert de chevaux pour parcourir la ville, excepté les hommes de loi et les femmes, qui vont sur des mulets ou sur des ânes. Les uns

(1) César, cocher de Napoléon, étonnait fort les Égyptiens par son adresse à conduire sa voiture, attelée de six beaux chevaux, dans les rues étroites du Caire et de Boulac. Cette voiture a traversé tout le désert de Syrie jusqu'à Saint-Jean-d'Acre; c'était une des curiosités du pays.

et les autres sont environnés d'un grand nombre d'officiers et de domestiques en uniforme et tenant en main de grands bâtons.

On emploie spécialement les chameaux pour les transports; ils servent aussi de monture. Les plus légers, qui n'ont qu'une bosse, s'appellent dromadaires. Lorsqu'on le veut monter, l'animal est dressé à se grouper sur ses genoux. Le cavalier se place sur une espèce de bât, les jambes croisées, et conduit le dromadaire par un bridon attaché à un anneau passé dans ses narines. Cette partie du chameau étant très sensible, l'anneau produit sur lui le même effet que le mors sur le cheval. Il a le pas très allongé; son allure ordinaire est un grand trot, qui fait sur le cavalier la même impression que le roulis. Il peut faire ainsi facilement une vingtaine de lieues dans un jour.

On met ordinairement de chaque côté des chameaux deux paniers dans lesquels deux personnes se placent, et qui reçoivent aussi des fardeaux. Telle est la manière de voyager des femmes. Il n'est aucune caravane de pélerins où il n'y ait un grand nombre de chameaux équipés pour elles de cette manière. Ces animaux portent jusqu'à mille livres, mais communément six cents. Leur lait et leur chair sont bons à manger.

Comme le chameau, le dromadaire boit peu, et peut même supporter la soif plusieurs jours. Il trouve, jusque dans les lieux les plus arides, quelque chose pour se nourrir. C'est l'animal du désert.

Il y a en Égypte une quantité immense d'ânes; ils sont grands et d'une belle race; au Caire ils tiennent en quelque sorte lieu de fiacres : les soldats, moyennant un petit nombre de paras, en avaient un à leur disposition pour toute une journée. Lors de l'expédition de Syrie, on en comptait dans l'armée plus de 8,000. Ils rendirent les plus grands services.

Les chevaux des déserts qui touchent à l'Égypte sont les plus beaux du monde. Les étalons de cette race ont servi à améliorer toutes celles d'Europe. Les Arabes portent un grand soin à maintenir la race pure. Ils ont la généalogie de leurs juments et étalons.

Ce qui distingue le cheval arabe, c'est la vitesse et surtout le moelleux et la douceur de ses allures. Il ne boit qu'une fois par jour, trotte rarement, et va presque toujours au pas ou au galop. Il peut s'arrêter brusquement sur ses jambes de derrière, ce qu'il serait impossible d'obtenir de nos chevaux.

§ IX.

L'institut d'Égypte fut composé de membres de l'institut de France, et des savants et artistes de la commission étrangers à ce corps. Ils se réunirent et s'adjoignirent plusieurs officiers d'artillerie, d'état-major et autres qui avaient cultivé les sciences ou les lettres.

L'institut fut placé dans un des palais des beys. La grande salle du harem, au moyen de quelques changements qu'on y fit, devint le lieu des séances, et le reste du palais servit d'habitation aux savants. Devant ce bâtiment était un vaste jardin qui donnait dans la campagne, et près duquel on éleva sur un monticule le fort dit de l'Institut.

On avait apporté de France un grand nombre de machines et instruments de physique, d'astronomie et de chimie. Ils furent distribués dans les diverses salles, qui se remplirent aussi successivement de toutes les curiosités du pays, soit du règne animal, soit du règne végétal, soit du règne minéral.

Le jardin devint un jardin de botanique.

Un laboratoire de chimie fut placé au quartier-général; plusieurs fois par semaine Berthollet y faisait des expériences auxquelles

assistaient Napoléon et un grand nombre d'officiers.

L'établissement de l'institut excita vivement la curiosité des habitants du Caire. Instruits que ces assemblées n'avaient pour objet aucune affaire religieuse, ils se persuadèrent que c'étaient des réunions d'alchimistes, où l'on cherchait le moyen de faire de l'or.

Les mœurs simples des savants, leurs constantes occupations, les égards que leur témoignait l'armée, leur utilité pour la fabrication des objets d'art et de manufacture pour lesquels ils se trouvaient en relation avec les artistes du pays, leur acquirent bientôt la considération et le respect de toute la population.

§ X.

Les membres de l'institut furent aussi employés dans l'administration civile. Monge et Berthollet furent nommés commissaires près du grand-divan, le mathématicien Fourrier près du divan du Caire. Costaz fut mis à la tête de la rédaction d'un journal; les astronomes Nourris et Noël parcoururent les points principaux de l'Égypte pour en fixer la position géographique et surtout celle des anciens monuments. On voulait par-là réaccorder la géographie ancienne avec la nouvelle.

L'ingénieur des ponts et chaussées Lepeyre fut chargé de niveler et de faire le projet du canal de Suèz, et l'ingénieur Girard d'étudier le système de navigation du Nil.

Un des membres de l'institut eut la direction de la monnaie du Caire. Il fit fabriquer une grande quantité de paras, petite monnaie de cuivre. C'était une opération avantageuse, le trésor y gagnait plus de soixante pour cent. Les paras se répandaient, non-seulement en Égypte, mais encore en Afrique et dans les déserts d'Arabie; et au lieu de gêner la circulation et de nuire au change, inconvénient des monnaies de cuivre, elles les favorisaient. Conté établit plusieurs manufactures et usines.

Les fours pour faire éclore les poulets, que l'Égypte possède de toute antiquité, excitèrent vivement l'attention de l'institut. Dans plusieurs autres pratiques que ce pays tenait de tradition, on reconnut des traces qui furent précieusement recueillies comme utiles à l'histoire des arts, et pouvant faire retrouver d'anciens procédés perdus.

Le général Andréossy reçut la mission scientifique et militaire de reconnaître les lacs Menzaleh, Bourlos et Natron. Geoffroy s'occupa de l'histoire naturelle. Les dessinateurs Dutertre et Rigolo dessinaient tout ce qui pouvait don-

ner une idée des coutumes et des monuments de l'antiquité. Ils firent les portraits de tous les hommes du pays qui s'étaient dévoués au général en chef; cette distinction les flattait beaucoup.

Le général Cafarelli, le colonel Sukowski, lurent souvent à l'institut des mémoires curieux qui ont été recueillis parmi ceux de cette société.

Lorsque la haute Égypte fut conquise, ce qui n'eut lieu que dans la seconde année, toute la commission des savants s'y rendit pour s'occuper de la recherche des antiquités.

Ces divers travaux ont donné lieu au magnifique ouvrage sur l'Égypte, rédigé et gravé dans les quinze premières années de ce siècle, et qui a coûté plusieurs millions.

§ XI.

Le climat est sain dans toute l'Égypte; néanmoins une des premières sollicitudes de l'administration fut la formation des hôpitaux. Tout était à faire sous ce rapport. La maison d'Ibrahim-Bey, située au bord du canal de Rodah, à un quart de lieue du Caire, fut destinée au grand hôpital. On la rendit capable de recevoir cinq cents malades. Au lieu de bois de lit, on se servit de grands paniers d'osier, sur lesquels on

plaçait des matelas de coton ou de laine, et des paillasses que l'on fit avec de la paille de blé et celle de maïs, qui ne manquaient pas. En peu de temps cet hospice fut abondamment fourni de tout. On en établit de semblables à Alexandrie, ainsi qu'à Rosette et à Damiette, et l'on donna une grande étendue aux hôpitaux régimentaires.

Les maux d'yeux ont fort incommodé l'armée française en Égypte; plus de la moitié des soldats en ont été atteints. Cette maladie provient, dit-on, de deux causes; des sels qui se trouvent dans le sable et la poussière, et affectent nécessairement la vue, et de l'irritation que produit le défaut de transpiration pendant des nuits très-fraîches qui succèdent à des jours brûlants. Quoi qu'il en soit de cette explication, ces ophthalmies résultent évidemment du climat. Saint Louis, de retour de son expédition du Levant, ramena une foule d'aveugles, et c'est ce qui donna lieu à l'établissement de l'hospice des Quinze-Vingts à Paris.

§ XII.

La peste arrive toujours des côtes et jamais de la haute Égypte. On plaça des lazarets à Alexandrie, à Rosette et à Damiette; on en construisit aussi un très beau dans l'île de Rodah; et lors-

que la peste parut, on mit en vigueur tout le système des lois sanitaires de Marseille. Ces précautions nous furent très utiles. Elles étaient tout-à-fait inconnues aux habitants, qui s'y soumirent d'abord avec répugnance, mais qui finirent par en sentir l'utilité. C'est pendant l'hiver que la peste a lieu; en juin elle disparaît entièrement. On a fort souvent agité la question de savoir si cette maladie est endémique à l'Égypte. Ceux qui sont pour l'affirmative croient avoir remarqué qu'elle se déclare à Alexandrie ou sur les côtes de Damiette, pendant les années où, par exception, il pleut dans ces pays. Aussi est-il sans exemple qu'elle ait commencé au Caire et dans la haute Égypte où il ne pleut jamais. Les personnes qui pensent qu'elle vient de Constantinople ou des autres points de l'Asie, se fondent également sur ce que les premiers symptômes se manifestent toujours le long des côtes.

§ XIII.

On fit à la maison d'Elfy-Bey, qu'occupait le général en chef, sur la place d'Esbekié, divers travaux qui avaient pour objet de l'accommoder à notre usage. On commença par la construction du grand escalier qui conduisait au premier étage, le rez-de-chaussée ayant été laissé pour les bureaux de l'état-major. Le jardin subit

aussi des changements. Il ne s'y trouvait aucune allée; on en pratiqua un grand nombre, ainsi que des bassins de marbre et des jets d'eau. Les Orientaux aiment peu la promenade; marcher quand on peut être assis leur paraît un contre-sens qu'ils n'expliquaient que par la pétulance du caractère français.

Des entrepreneurs établirent, dans le jardin du Caire, une espèce de Tivoli où l'on trouvait, comme à celui de Paris, des illuminations, des feux d'artifice et des promenades. Le soir c'était le rendez-vous de l'armée et des gens du pays.

On construisit, du Caire à Boulac, une chaussée de communication qui pouvait servir en tout temps, même pendant l'inondation. On éleva un théâtre, et un grand nombre de maisons furent arrangées, adaptées à nos usages comme celle du général en chef. Une manutention fut établie [1]. On bâtit, à la pointe de l'île de Rodah, plusieurs moulins à vent pour faire de la farine; et l'on commençait à en employer pour faire monter les eaux et pour servir à l'arrosement des terres. On avait fondé plusieurs écluses et préparé tout ce qui était nécessaire pour

(1) Les Égyptiens chauffent leurs fours, partie avec des roseaux, partie avec de la fiente de chameau ou de cheval, séchée au soleil, et qui sert alors de combustible.

commencer les travaux du canal du Suèz; mais les fortifications et les bâtiments militaires occupèrent, dans cette première année, tous les bras et toute l'activité de l'armée.

§ XIV.

Napoléon donnait souvent à dîner aux scheiks. Quoique nos usages fussent fort différents des leurs, ils trouvaient très commodes la chaise, la fourchette, les couteaux. A la fin d'un de ces dîners, il demanda un jour au scheik El-Modi : « Depuis six mois que je suis avec vous, que vous ai-je appris qui vous paraisse le plus utile? Ce que vous m'avez appris de plus utile, répondit le scheik, moitié sérieux, moitié riant, c'est de boire en mangeant. » L'usage des Arabes est de ne boire qu'à la fin du repas.

NOTE SUR LA SYRIE.

L'Arabie a la figure d'un trapèze. Un de ses côtés, borné par la mer Rouge et l'isthme de Suèz, a cinq cents lieues. Celui qui s'étend depuis le détroit de Babel-Mandel jusqu'au cap de Razelgate en a quatre cent cinquante. Le troi-

sième, qui, de Razelgate, traverse le golfe Persique et l'Euphrate, et s'étend jusqu'aux montagnes qui avoisinent Alep et bornent la Syrie, a six cents lieues; c'est le plus grand. Le quatrième, qui est le moins considérable, a cent cinquante lieues depuis Raffa, limite de l'Égypte, jusqu'au-delà d'Alexandrie et des monts Rosas; il sépare l'Arabie de la Syrie. Cette dernière contrée a, dans toute la longueur dont nous parlons, ses terres cultivées sur trente lieues de largeur; et le désert qui en fait partie, s'étend l'espace de trente lieues jusqu'à Palmyre. La Syrie est bornée au nord par l'Asie mineure, à l'occident par la Méditerranée, au midi par l'Égypte, et à l'orient par l'Arabie; ainsi elle est le complément de ce pays, et forme avec lui une grande île, comprise entre la Méditerranée, la mer Rouge, l'Océan, le golfe Persique et l'Euphrate. La Syrie diffère totalement de l'Égypte par sa population, son climat et son sol. Celle-ci est une seule plaine formée par la vallée d'un des plus grands fleuves du monde; l'autre est la réunion d'un grand nombre de vallées. Les cinq sixièmes du terrain sont des collines ou des montagnes, dont une chaîne traverse toute la Syrie, et suit parallèlement les côtes de la Méditerranée à la distance de dix lieues. A droite, elle verse ses eaux dans deux rivières qui cou-

lent dans la direction qu'elle suit elle-même, le Jourdain et l'Oronte. Ces fleuves prennent leur source au mont Liban, qui est le centre de la Syrie et le point le plus élevé de cette chaîne. De là, l'Oronte se dirige entre les montagnes et l'Arabie, du sud au nord, et, après un cours de soixante lieues, se jette dans la mer près du golfe d'Antioche. Comme cette rivière coule très près du pied des montagnes, elle ne reçoit qu'un petit nombre d'affluents. Le Jourdain, qui prend naissance à vingt lieues de l'Oronte, sur l'Anti-Liban, coule du nord au sud. Il reçoit une dizaine d'affluents de la chaîne de montagnes qui traversent la Syrie. Après soixante lieues de cours, il va se perdre dans la mer Morte.

Près des sources de l'Oronte, du côté de Balbeck, prennent naissance deux petites rivières. L'une, appelée la Baradée, arrose la plaine de Damas, et va mourir dans le lac de Bahar-el-Margi; l'autre, qui a trente lieues de cours, a également sa source sur les hauteurs de Balbeck, et se jette dans la Méditerranée près de Sour ou Tyr. Le pays d'Alep est baigné par plusieurs ruisseaux qui, partis de l'Asie mineure, viennent se réunir à l'Oronte. Le Koik, qui passe à Alep, vient mourir dans un lac près de cette ville.

Il pleut en Syrie à peu près autant qu'en Europe. Ce pays est très sain, et offre les sites les plus agréables. Comme il est composé de vallées et de petites montagnes, très favorables au pâturage, on y élève une grande quantité de bestiaux. On y voit aussi des arbres de toute espèce, et surtout une grande quantité d'oliviers. La Syrie serait très propre à la culture de la vigne, tous les villages chrétiens y font d'excellent vin.

Cette province est partagée en cinq pachalics; celui de Jérusalem, qui comprend l'ancienne Terre-Sainte; et ceux d'Acre, de Tripoli, de Damas et d'Alep. Alep et Damas sont incomparablement les deux plus grandes villes. Sur les cent cinquante lieues de côtes que présente la Syrie, on trouve la ville de Gaza (située à une lieue de la mer, sans trace de rade ni de port); un très beau plateau de deux lieues de tour désigne l'emplacement qu'avait cette ville dans sa prospérité. Aujourd'hui elle n'a que peu d'importance. Jaffa ou Joppé est le port le plus voisin de Jésusalem, dont il est à quinze lieues. Outre le port pour les bâtiments, il s'y trouve une rade foraine. Césarée n'offre plus que des ruines. Acre a une rade foraine; mais la ville est peu de chose, on y compte dix ou douze mille habitants. Sour ou Tyr n'est plus qu'un village

Said, Bairout, Tripoli, sont de petites villes. Le point le plus important de toute cette côte est le golfe d'Alexandrette situé à vingt lieues d'Alep, à trente de l'Euphrate et à trois cents d'Alexandrie. Il s'y trouve un mouillage pour les plus grandes escadres. Tyr, que le commerce a porté autrefois à un si haut degré de splendeur, et qui a été la métropole de Carthage, paraît avoir dû, en partie, sa prospérité au commerce des Indes qui se faisait, en remontant le golfe Persique et l'Euphrate, en passant par Palmyre, Émesse, et en se dirigeant, selon les différentes époques, sur Tyr ou sur Antioche.

Le point le plus élevé de toute la Syrie est le mont Liban, qui n'est qu'une montagne du troisième ordre, couverte d'énormes pins; dans la Palestine, c'est le mont Thabor. L'Oronte et le Jourdain, qui sont les plus grands fleuves de ces deux contrées, sont l'un et l'autre de petites rivières.

La Syrie a été le berceau de la religion de Moïse et de celle de Jésus; l'islamisme est né en Arabie. Ainsi le même coin de terre a produit les trois cultes qui ont détruit le polythéisme, et porté sur tous les points du globe la connaissance d'un seul Dieu créateur.

Presque toutes les guerres des croisés, des XI^{e}, XII^{e} et XIII^{e} siècles, ont eu lieu en Syrie;

et Saint-Jean-d'Acre, Ptolémaïs, Joppé et Damas en ont été principalement le théâtre. L'influence de leurs armes, et leur séjour, qui s'y est prolongé pendant plusieurs siècles, y a laissé dans la population des traces qui s'aperçoivent encore.

Il y a en Syrie beaucoup de juifs, qui accourent de toutes les parties du monde pour mourir en la terre sainte de Japhet. Il s'y trouve aussi beaucoup de chrétiens, dont les uns descendent des croisés, et les autres sont des indigènes qui n'embrassèrent point le mahométisme, lors de la conquête des Arabes. Ils sont confondus ensemble, et il n'est plus possible de les distinguer. Chefamer, Nazareth, Bethléem, et une partie de Jérusalem, ne sont peuplés que de chrétiens. Dans les pachalics d'Acre et de Jérusalem ils sont, avec les juifs, supérieurs en nombre aux musulmans. Sur le revers du mont Liban, sont les Druses, nation dont la religion se rapproche beaucoup de celle des chrétiens. A Damas et à Alep, les mahométans sont en grande majorité; il y existe cependant un grand nombre de chrétiens syriaques. Les Mutualis, mahométans de la secte d'Ali, qui habitent les bords de la rivière qui, du Liban, coule vers Tyr, étaient autrefois nombreux et puissants; mais, lors de l'expédition des Français en Syrie,

ils étaient fort déchus. Les cruautés et vexations de Djezzar pacha en avaient détruit un grand nombre. Cependant ceux qui restaient nous rendirent de grands services et se distinguèrent par une rare intrépidité. Toutes les traditions que nous avons sur l'ancienne Égypte, portent sa population très haut. Mais la Syrie ne peut, sous ce rapport, avoir dépassé les proportions connues en Europe; car là, comme dans les pays que nous habitons, il y a des rochers et des terres incultes.

Au reste, la Syrie, comme tout l'empire turc, n'offre presque partout que des ruines.

NOTE

SUR LES MOTIFS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE.

Le principal but de l'expédition des Français en Orient était d'abaisser la puissance anglaise. C'est du Nil que devait partir l'armée qui allait donner de nouvelles destinées aux Indes. L'Égypte devait remplacer Saint-Domingue et les Antilles, et concilier la liberté des noirs avec les intérêts de nos manufactures; la conquête de cette province entraînait la perte de tous les établissemens anglais en Amérique et dans la

presqu'île du Gange. Les Français une fois maîtres des ports d'Italie, de Corfou, de Malte et d'Alexandrie, la Méditerranée devenait un lac français.

La révolution des Indes devait être plus ou moins prochaine, selon les chances plus ou moins heureuses de la guerre, et les dispositions des habitants de l'Arabie et de l'Égypte plus ou moins favorables, suivant la politique qu'aurait adoptée la Porte dans ces nouvelles circonstances. Le seul objet dont on dût s'occuper immédiatement était de conquérir l'Égypte et d'y former un établissement solide ; aussi les moyens pour y réussir étaient-ils les seuls prévus. Tout le reste était considéré comme une conséquence nécessaire, on n'en avait que pressenti l'exécution. L'escadre française, réarmée dans les ports d'Alexandrie, approvisionnée et montée par des équipages exercés, suffisait pour imposer à Constantinople. Elle pouvait, si on le jugeait nécessaire, débarquer un corps de troupes à Alexandrette ; et l'on se serait trouvé, dans la même année, maître de l'Égypte, de la Syrie, du Nil et de l'Euphrate. L'heureuse issue de la bataille des Pyramides, la conquête de l'Égypte sans essuyer aucune perte sensible, les bonnes dispositions des habitants, le dévouement des chefs de la loi, semblaient d'abord assu-

rer la prompte exécution de ces grands projets. Mais bientôt la destruction de l'escadre française à Aboukir, le contre-ordre donné par le directoire à l'expédition d'Irlande, et l'influence des ennemis de la France sur la Porte, rendirent tout plus difficile.

Cependant deux armées turques se réunissaient, l'une à Rhodes et l'autre en Syrie, pour attaquer les Français en Égypte. Il paraît qu'elles devaient agir simultanément dans le courant de mai, la première en débarquant à Aboukir et la seconde en traversant le désert qui sépare la Syrie de l'Égypte. On apprit dans les premiers jours de janvier que Djezzar pacha venait d'être nommé serasquier de l'armée de Syrie; que son avant-garde, sous les ordres d'Abdalla, était déjà arrivée à El-Arisch, s'en était emparée, et s'occupait à réparer ce fort qui peut être considéré comme la clef de l'Égypte du côté de la Syrie. Un train d'artillerie de quarante bouches à feu, servi par 1,200 canonniers, les seuls de l'empire qui fussent exercés à l'européenne, venait de débarquer à Jaffa; des magasins considérables se formaient en cette ville, et un grand nombre de bâtiments de transport, dont une partie arrivait de Constantinople, étaient employés à cet effet. A Gaza, on avait emmagasiné des outres; la renommée voulait qu'il y en eût assez pour

mettre une armée de 60,000 hommes à même de traverser le désert.

Si les Français restaient tranquilles en Égypte, ils allaient être attaqués à la fois par les deux armées; de plus il était à craindre qu'un corps de troupes européennes ne se joignît à elles, et que le moment de l'agression ne coïncidât avec des troubles intérieurs. Dans ce cas, lors même que les Français auraient été vainqueurs, il ne leur était pas possible de profiter de la victoire. Par mer, ils n'avaient point de flotte; par terre, le désert de soixante-quinze lieues qui sépare la Syrie de l'Égypte n'était point praticable pour une armée dans la saison des grandes chaleurs.

Les règles de la guerre prescrivaient donc au général français de prévenir ses ennemis, de traverser le grand désert pendant l'hiver, de s'emparer de tous les magasins que l'ennemi avait formés sur les côtes de la Syrie, d'attaquer et de détruire les troupes au fur et à mesure qu'elles se rassemblaient.

D'après ce plan, les divisions de l'armée de Rhodes étaient obligées d'accourir au secours de la Syrie; et l'Égypte restait tranquille, ce qui nous permettait d'appeler successivement la plus grande partie de nos forces en Syrie. Les Mamelucks de Mourad-Bey et d'Ibrahim-Bey, les

Arabes du désert de l'Égypte, les Druses du mont Liban, les Mutualis, les Chrétiens de Syrie, tout le parti du scheick d'Ayer en Syrie, pouvaient se réunir à l'armée maîtresse de cette contrée, et la commotion se communiquait à toute l'Arabie. Les provinces de l'empire ottoman qui parlent arabe, appelaient de leurs vœux un grand changement, et attendaient un homme. Avec des chances heureuses on pouvait se trouver sur l'Euphrate, au milieu de l'été, avec cent mille auxiliaires, qui auraient eu pour réserve 25,000 vétérans français des meilleures troupes du monde, et des équipages d'artillerie nombreux. Constantinople alors se trouvait menacée; et si l'on parvenait à rétablir des relations amicales avec la Porte, on pouvait traverser le désert et marcher sur l'Indus à la fin de l'automne.

NOTE SUR JAFFA.

Jaffa, ville de 7 à 8,000 habitants, qui était l'apanage de la sultane Validé, est située à seize lieues de Gaza, et à une lieue de la petite rivière de Maar, qui, à son embouchure, n'est pas guéable. L'enceinte, du côté de la terre, est formée par un demi-hexagone; un des côtés re-

garde Gaza, l'autre le Jourdain, le troisième Acre, et un quatrième longe la mer en forme de demi-cercle concave. Il y a un port en mauvais état pour les petits bâtiments, et une rade foraine passable. Sur le Koich, est le couvent des Pères de la Terre-Sainte (récollets chaussés), chargés du Nazareth et propriétaires de plusieurs autres communautés en Palestine. L'enceinte de Jaffa consiste en de grandes murailles flanquées de tours, sans fossés, ni contrescarpes. Ces tours étaient armées d'artillerie, mais leur aménagement était mal entendu, les canons maladroitement placés. Les environs de Jaffa sont un vallon couvert de jardins et de vergers; il s'y trouve beaucoup d'accidents de terrain qui permettent d'approcher à une demi-portée de pistolet des remparts sans être aperçu. A une grande portée de canon de Jaffa, est le rideau qui domine la campagne; on y traça la ligne de contrevallation. C'était la position où devait naturellement camper l'armée ; mais comme elle était éloignée de l'eau et exposée aux ardeurs du soleil, le rideau étant nu, on aima mieux se placer dans des bosquets d'orangers en faisant garder la position militaire par des postes.

Le mont Carmel est situé au promontoire de ce nom, à trois lieues d'Acre, dont il forme l'ex-

trême gauche de la baie. Il est escarpé de tous côtés; à son sommet, il y a un couvent, et des fontaines; et sur un rocher qui s'y trouve, on voit la trace d'un pied d'homme que la tradition attribue à Élie, lorsqu'il monta au ciel. Ce mont domine toute la côte, et les navires viennent le reconnaître lorsqu'ils abordent en Syrie. A ses pieds, coule la rivière du Caisrum, dont l'embouchure est à sept ou huit cents toises de Caiffa. Cette petite ville, située au bord de la mer, renferme 3,000 habitants; elle a un petit port, une enceinte à l'antique avec des tours, et est dominée de très près par les mamelons du Carmel. De l'embouchure du Caisrum pour arriver à Acre, on longe les sables au bord de la mer. On les suit pendant une lieue et demie, et l'on rencontre l'embouchure du Bélus, petite rivière qui prend sa source sur les mamelons de Chefamer, et dont les eaux coulent à peine. Elle est marécageuse à son embouchure, et se jette dans la mer à quinze cents toises d'Acre. Elle passe à une portée de fusil de la hauteur de Richard-Cœur-de-Lion, située sur sa rive droite, à six cents toises de Saint-Jean-d'Acre.

NOTES

SUR LE SIÉGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre peut se diviser en trois époques.

Première époque. Elle commence au 20 mars, jour où l'on ouvrit la tranchée, et finit au premier avril. Dans cette période, nous avions, pour toute artillerie de siége, une caronade de 32, que le chef d'escadron Lambert avait prise à Caiffa, en s'emparant de vive force du canot du Tigre; mais il n'était pas possible de s'en servir avec l'affût du canot, et nous manquions de boulets. Ces inconvénients disparurent bientôt; en vingt-quatre heures, le parc d'artillerie construisit un affût. Quant aux boulets, Sidney-Smith se chargea de nous en procurer. On faisait de temps en temps paraître quelques cavaliers ou quelques charrettes; alors ce commodore s'approchait en faisant un feu roulant de toutes ses batteries; et les soldats, à qui le directeur du parc d'artillerie donnait cinq sous par boulets, couraient les ramasser. Ils étaient si habitués à cette manœuvre, qu'ils allaient les chercher au milieu de la canonnade et des rires universels. Quelquefois aussi on faisait avancer une chaloupe, ou l'on faisait mine de construire une

batterie. C'est ainsi que l'on recueillit des boulets, de 12 et de 32. Du reste, on avait de la poudre; car le parc en avait apporté une certaine quantité du Caire; de plus, on en avait trouvé à Jaffa et à Gaza. En résumé, tous nos moyens en artillerie, y compris celle de campagne, consistaient en quatre pièces de 12, approvisionnées à deux cents coups chaque, huit obusiers, une caronade de 32, et une trentaine de pièces de quatre.

Le général du génie Samson, chargé de reconnaître la ville, revint en assurant qu'elle n'avait ni contrescarpe, ni fossé. Il disait être parvenu, de nuit, au pied du rempart, où il avait reçu un coup de fusil qui l'avait grièvement blessé. Son rapport était inexact; il avait effectivement touché un mur, mais non le rempart. On agit malheureusement d'après les renseignements qu'il avait donnés. On se flattait de l'espoir de prendre la ville en trois jours, car, disait-on, elle est moins forte que Jaffa; sa garnison n'est que de 2 ou 3,000 hommes, et Jaffa, avec une étendue beaucoup moindre, en avait 8,000 lorsqu'on la prit.

Le 25 mars, en quatre heures de temps, la caronade et les quatre pièces de 12 ouvrirent la tour, et on jugea la brèche praticable. Un jeune officier du génie, avec quinze sapeurs et

vingt-cinq grenadiers, fut chargé de monter à l'assaut pour en déblayer le pied, et l'adjudant-commandant Laugier, qui se tenait dans la place d'armes à cent toises de là, attendait que cette opération fût faite pour s'élancer sur la brèche. Les sapeurs sortis de derrière l'aqueduc eurent trente toises à faire, mais ils furent arrêtés court par une contrescarpe de quinze pieds, et un fossé qu'ils évaluèrent à plusieurs toises. Cinq à six d'entre eux furent blessés, et le reste, en butte à une épouvantable fusillade, rentra précipitamment dans la tranchée.

On plaça sur-le-champ un mineur pour faire sauter la contrescarpe. Au bout de trois jours, c'est-à-dire le 28, la mine fut prête; les mineurs annoncèrent que la contrescarpe sauterait. Cette opération difficile se faisait sous le feu de tous les remparts, et d'une grande quantité de mortiers, qui, dirigés par d'excellents pointeurs que les équipages anglais avaient fournis, lançaient des bombes de toutes parts. Tous nos mortiers de huit pouces, et nos belles pièces que les Anglais avaient prises, augmentèrent la défense de la place. La mine joua le 28 mars, mais elle fit mal son effet; elle n'avait pas été assez enfoncée, et ne renversa que la moitié de la contrescarpe. Il en restait encore huit pieds. Les sapeurs assurèrent néanmoins qu'il n'en restait plus. L'offi-

cier d'état-major Mailly fut en conséquence commandé avec un détachement de vingt-cinq grenadiers, pour soutenir un officier du génie qui, avec six sapeurs, se portait à la contrescarpe. Par précaution, on s'était muni de trois échelles, avec lesquelles on la descendit. Comme on était inquiété par la fusillade, on attacha l'échelle à la brèche, et les sapeurs et grenadiers aimèrent mieux monter à l'assaut que d'en déblayer le pied. Ils firent annoncer à Laugier, qui était prêt à les seconder avec deux bataillons, qu'ils étaient dans le fossé, que la brèche était praticable et qu'il était temps de les soutenir. Laugier accourut au pas de course; mais au moment où il arrivait sur la contrescarpe, il rencontra les grenadiers qui revenaient en disant que la brèche était trop haute de plusieurs pieds, et que Mailly et plusieurs des leurs étaient tués.

Lorsque les Turcs avaient vu ce jeune officier attachant l'échelle, la peur les avait pris, et ils s'étaient enfuis au port; Djezzar même s'était embarqué. Mais la mort de Mailly fit manquer toute l'opération; les deux bataillons s'éparpillèrent pour riposter à la fusillade. Laugier fut tué, et l'on perdit du monde sans aucun résultat. Cet événement fut très funeste. C'est ce jour-là que la ville devait être prise; depuis cette

époque, il ne cessa d'y arriver tous les jours des renforts de troupes par mer.

Deuxième époque. — Du 1er avril au 27. — On ouvrit un nouveau puits de mine, destiné à faire sauter la contrescarpe entière, afin que le fossé ne présentât plus aucun obstacle. Ce qui avait été fait se trouva inutile; il était plus aisé de faire un nouveau cheminement. Il fallut aux mineurs huit jours. On fit sauter la contrescarpe, opération qui réussit parfaitement. Le 12, on continua la mine sous le fossé, afin de faire sauter toute la tour. Il n'y avait plus moyen d'espérer de s'y introduire par la brèche; l'ennemi l'avait remplie de toute espèce d'artifices. On chemina encore pendant six jours. Les assiégés s'en aperçurent et firent une sortie en trois colonnes. Celle du centre avait en tête 200 Anglais; ils furent repoussés, et un capitaine de marins fut tué sur le puits de la mine.

C'est dans cette période que furent livrés les combats de Canaam, de Nazareth, de Saffet et du mont Thabor. Le premier eut lieu le 9, le deuxième le 11, et les autres le 13 et le 16. Ce fut ce même jour, 16 avril, que les mineurs estimèrent qu'ils étaient sous l'axe de la tour. A cette époque, le contre-amiral Perrée était arrivé avec trois frégates d'Alexandrie à Jaffa;

il avait débarqué deux mortiers et six pièces de 18 à Tintira. On en plaça deux pour combattre la petite île qui flanquait la brèche, et les quatre autres furent dirigées contre les remparts et les courtines à côté de la tour ; on voulait, par le bouleversement de cette tour, agrandir la brèche qu'on supposait devoir être faite par la mine, car on craignait que l'ennemi n'eût fait un retranchement intérieur et n'eût isolé la tour qui était saillante.

Le 25, on mit le feu à la mine ; mais un souterrain qui était sous la tour trompa les calculs, et il n'en sauta que la partie qui était de notre côté. L'effet fut d'enterrer 2 ou 300 Turcs et quelques pièces de canon, car ils en avaient crénelé tous les étages, et les occupaient. On résolut de profiter du premier moment de surprise, et trente hommes essayèrent de se loger dans la tour. Ne pouvant aller outre, ils se maintinrent dans les étages inférieurs, tandis que l'ennemi occupait les étages supérieurs, jusqu'au 26, où le général Devaux fut blessé. On se décida alors à évacuer, afin de faire usage de nos batteries contre cette tour ébranlée, et de la détruire tout-à-fait ; le 27, Cafarelli mourut.

Troisième époque. — Du 27 avril au 20 mai. — L'ennemi sentit pendant cette période qu'il était

perdu s'il restait sur la défensive. Les contre-mines qu'il avait établies ne le rassuraient pas suffisamment. Tous les créneaux de la muraille étaient détruits, et les pièces démontées par nos batteries. Trois mille hommes de renfort, qui étaient entrés dans la place, avaient, il est vrai, réparé toutes les pertes.

Mais l'imagination des Turcs était frappée de terreur, et l'on ne pouvait plus obtenir d'eux qu'ils restassent sur la muraille et dans la tour. Ils croyaient tout miné. Phellipeaux (1) traça des lignes de contre-attaque; elles partirent du palais de Djezzar, et de la droite du front d'attaque. Il mena en outre deux tranchées, comme deux côtés de triangle, qui prenaient en flanc tous nos ouvrages. La supériorité numérique des ennemis, la grande quantité de travailleurs de la ville, et celle des ballots de coton dont ils formaient des épaulements, hâtaient excessivement les travaux. En peu de jours, ils flanquèrent de droite et de gauche toute la tour, après quoi ils élevèrent des cavaliers, et y placèrent de l'artillerie de 24: on enleva et culbuta plusieurs fois leur contre-attaque et leurs batteries, et l'on encloua leurs pièces; mais jamais il ne fut possible de se maintenir dans ces ou-

(1) Émigré français, officier du génie.

vrages ; ils étaient trop dominés par les tours et la muraille. On ordonna alors de saper contre eux, de sorte que leurs travailleurs et les nôtres n'étaient séparés que par deux ou trois toises de terrain, et marchaient les uns contre les autres. On établit aussi des fougasses qui donnaient le moyen d'entrer dans le boyau ennemi, et d'y détruire tout ce qui n'était pas sur ses gardes.

C'est ainsi que le 1^er^ mai, deux heures avant le jour, on s'empara, sans perte, de la partie la plus saillante de la contre-attaque ; vingt hommes de bonne volonté essayèrent, à la petite pointe du jour, de se loger dans la tour, dont nos batteries avaient tout-à-fait rasé les défenses ; mais en ce moment l'ennemi sortit en force par sa droite, et ses balles arrivant derrière le détachement, qui cherchait à se loger sous les débris, l'obligèrent à se replier. La sortie fut vivement repoussée : 5 à 600 assiégés furent tués, et un grand nombre jetés dans la mer. Comme il ne restait plus rien de la tour, on résolut d'attaquer une portion du rempart par la mine, afin d'éviter le retranchement que l'ennemi avait construit. On fit sauter la contrescarpe. La mine traversait déjà le fossé, et commençait à s'étendre sous l'escarpe, lorsque le 6 l'ennemi déboucha par une sape que couvrait le fossé, surprit

le masque de la mine, et en combla le puits.

Le 7, 12,000 hommes de nouvelles troupes arrivèrent à l'ennemi. Aussitôt qu'ils furent signalés, on calcula, d'après le vent, qu'ils ne seraient pas débarqués de six heures : en conséquence, on fit jouer une pièce de 24 qu'avait envoyée le contre-amiral Perrée; elle renversa un pan de muraille à la droite de la tour qui était à notre gauche. A la nuit, on se jette sur tous les travaux de l'ennemi, on les comble, on égorge tout, on encloue les pièces, on monte à l'assaut, on se loge sur la tour, on entre dans la place; enfin l'on était maître de la ville, lorsque les troupes débarquées se présentent, dans un nombre effrayant, pour rétablir le combat. Rambaut est tué; 150 hommes périssent avec lui, ou sont pris; Lannes est blessé. Les assiégés sortent par toutes les portes, et prennent la brèche à revers; mais là finit leur succès : on marcha sur eux, et après les avoir rejetés dans la ville, et en avoir coupé plusieurs colonnes, on se rétablit sur la brèche. On fit dans cette affaire 7 à 800 prisonniers, armés de baïonnettes européennes; ils venaient de Constantinople. La perte de l'ennemi fut énorme, toutes nos batteries tirèrent à mitraille sur lui; et nos succès parurent si grands, que le 10, à deux heures du matin, Napoléon commanda

un nouvel assaut. Le général Bon fut blessé à mort dans cette dernière action. Il y avait 20,000 hommes dans la place, et la maison de Djezzar et toutes les autres étaient tellement remplies de monde, que nous ne pûmes pas dé passer la brèche.

Dans de telles circonstances, quel parti devait prendre le général en chef? D'un côté, le contre-amiral Perrée qui revenait de croisière, avait, pour la troisième fois, débarqué de l'artillerie, à Tintira. Nous commencions à avoir assez de pièces pour espérer de réduire la ville; mais, d'un autre côté, les prisonniers annonçaient que de nouveaux secours partaient de Rhodes, quand ils s'étaient embarqués. Les renforts reçus ou à recevoir par l'ennemi, pouvaient rendre le succès du siége problématique; éloignés comme nous l'étions de France et d'Égypte, nous ne pouvions plus faire de nouvelles pertes : nous avions à Jaffa et au camp 1,200 blessés; la peste était à notre ambulance. Le 20 on leva le siége.

ÉGYPTE; MARS, AVRIL ET MAI 1799.

BATAILLE D'ABOUKIR.

Tentatives d'insurrection contre les Français. — Mourad-Bey sort du désert de Nubie, et se porte dans la basse Égypte. — Mustapha pacha débarque à Aboukir et prend le fort. — Mouvement de l'armée française; Napoléon se porte sur Alexandrie — Réunion de l'armée à Birketh; Napoléon marche contre l'armée turque. — Bataille d'Aboukir, le 25 juillet 1799.

§ 1er.

Les habitants d'Égypte, pendant l'expédition de Syrie, se comportèrent comme auraient pu le faire ceux d'une province française. Desaix, dans la haute Égypte, continua à repousser les attaques des Arabes et à garantir le pays des tentatives de Mourad-Bey qui, du fond du désert de la Nubie, venait faire des incursions sur différents points de la vallée. Sidney-Smith, oubliant ce qu'il devait au caractère des officiers français, avait fait imprimer un grand nombre

de circulaires et de libelles; et il les envoya aux différents généraux et commandants restés en Égypte, leur proposant de retourner en France, et assurant le passage, s'ils voulaient en profiter, pendant que *le général en chef serait en Syrie*. Ces propositions parurent tellement extravagantes, que l'opinion s'accrédita dans l'armée que ce commodore était fou. Le général Dugua, commandant la basse Égypte, défendit toute communication avec lui et repoussa ses insinuations avec indignation.

Les forces françaises qui étaient dans la basse Égypte, s'augmentaient tous les jours des hommes qui sortaient des hôpitaux et qui renforçaient les troisièmes bataillons des corps. Les fortifications d'Alexandrie, Rosette, Rhamanieh, Damiette, Salahieh, Belbeis et des différents points du Nil, qu'on avait jugé à propos d'occuper par des tours, se perfectionnèrent constamment pendant ces trois mois. Le général Dugua n'eut à réprimer que des incursions d'Arabes et quelques révoltes partielles; la masse des habitants, influencée par les scheiks et les ulémas, resta soumise et fidèle. Le premier événement qui attira l'attention de ce général fut la révolte de l'émir Hadji [1]. Les priviléges et les biens atta-

(1) Prince de la caravane de la Mecque.

chés à cette place étaient très considérables. Le général en chef avait autorisé l'émir Hadji à s'établir dans le Charkieh pour compléter l'organisation de sa maison. Il avait déjà 300 hommes armés; il lui en fallait 8 à 900 pour suffire à l'escorte de la caravane des pélerins de la Mecque. Il fut fidèle au *sultan Kébir* jusqu'à la bataille du mont Thabor; mais Djezzar, étant parvenu à communiquer avec lui par la côte, et à lui faire savoir que les armées de Damas et des Naplousains cernaient les Français au camp d'Acre; que ceux-ci, affaiblis par le siége, étaient perdus sans ressource, il désespéra de la cause française, prêta l'oreille aux propositions de Djezzar, et chercha à faire sa paix en rendant quelques services. Le 15 avril, ayant reçu encore de fausses nouvelles par un émissaire de Djezzar, il déclara sa révolte par une proclamation dans tout le Charkieh. Il annonçait que le sultan Kébir avait été tué devant Acre, et l'armée française prise tout entière. La masse de la province resta sourde à ces insinuations. Cinq ou six villages seulement arborèrent le drapeau de la révolte, et ses forces n'augmentèrent que de 400 cavaliers d'une tribu d'Arabes.

Le général Lanusse, avec sa colonne mobile, partit du Delta, passa le Nil, et marcha contre l'émir Hadji; après diverses petites affaires et

différents mouvements, il réussit à le cerner, l'attaqua vivement, mit à mort tout ce qui voulait se défendre, dispersa les Arabes, et brûla, pour faire un exemple, le village qui était le plus coupable. L'émir Hadji se sauva, lui quinzième, par le désert, et parvint à gagner Jérusalem.

Pendant que ces événements se passaient dans le Charkieh, d'autres plus importants avaient lieu dans le Bahireh. Un homme du désert de Derne, jouissant d'une grande réputation de sainteté parmi les Arabes de sa tribu, s'imagina ou voulut faire croire qu'il était l'ange Elmody, que le prophète promet, dans le Koran, d'envoyer au secours des fidèles dans les circonstances les plus critiques. Cette opinion s'accrédita dans la tribu; cet homme avait toutes les qualités propres à exciter le fanatisme de la populace. Il était parvenu à faire accroire qu'il vivait de sa substance et par la grace spéciale du prophète. Tous les jours à l'heure de la prière, et devant tous les fidèles, on lui portait une jatte de lait; il y trempait ses doigts et les passait sur ses lèvres: c'était, disait-il, la seule nourriture qu'il prenait. Il se forma une garde de 120 hommes de sa tribu, bien armés et très fanatisés. Il se rendit à la grande oasis, où il trouva une caravane de pélerins, de 400 Maugrebins de Fèz;

il s'annonça comme l'ange Elmody, ils le crurent et le suivirent. Ces 400 hommes étaient bien armés, et avaient un bon nombre de chameaux; il se trouva ainsi à la tête de 5 à 600 hommes, et se dirigea sur Damanhour, où il surprit 60 hommes de la légion nautique, les égorgea, s'empara de leurs fusils et d'une pièce de 4. Ce succès accrut le nombre de ses partisans; il parcourut alors les mosquées de Damanhour et des villages circonvoisins, et du haut de la chaire, qui sert aux lecteurs du Koran, il annonça sa mission divine. Il se disait incombustible et à l'abri des balles, il assurait que tous ceux qui marcheraient avec lui n'auraient rien à craindre des fusils, des baïonnettes et canons des Français. Il était l'ange Elmody! il persuada et recruta, dans le Bahïreh, 3 ou 4,000 hommes, parmi lesquels il s'en trouva 4 ou 500 bien armés. Il arma les autres de grandes piques et de pelles, et les exerça à jeter de la poussière contre l'ennemi, en déclarant que cette poussière bénite rendrait vains tous les efforts des Français contre eux.

Le colonel Lefebvre, qui commandait à Rhamanieh, laissa 50 hommes dans le fort, et partit avec 200 hommes pour reprendre Damanhour. L'ange Elmody marcha à sa rencontre; le colonel Lefebvre fut cerné par les forces su-

périeures de l'ange. L'affaire s'engagea, et au moment où le feu était le plus vif entre les Français et les hommes armés de l'ange, des colonnes de fellahs débordèrent ses flancs et se jetèrent sur ses derrières, en formant des nuées de poussière. Le colonel Lefebvre ne put rien faire; il perdit quelques hommes, en tua un plus grand nombre, et reprit sa position de Rhamanieh. Les blessés et les parents des morts murmurèrent et firent de vifs reproches à l'ange Elmody. Il leur avait dit que les balles des Français n'atteindraient aucun de ses sectaires, et cependant un grand nombre avaient été tués et blessés! Il fit taire ces murmures en s'appuyant du Koran et de plusieurs prédictions; il soutint qu'aucun de ceux qui avaient été en avant, pleins de confiance en ses promesses, n'avait été tué ni blessé; mais que ceux qui avaient reculé, parce que la foi n'était pas entière dans leur cœur avaient été punis par le prophète; cet événement qui devait ouvrir les yeux sur son imposture, consolida son pouvoir; il régna alors à Damanhour. Il était à craindre que tout le Bahïreh, et insensiblement les provinces voisines ne se soulevassent; mais une proclamation des scheiks du Caire arriva à temps, et empêcha une révolte générale.

Le général Lanusse traversa promptement

le Delta; et de la province de Charkieh se porta dans le Bahireh, où il arriva le 8 mai. Il marcha sur Damanhour, et battit les troupes de l'ange Elmody. Tout ce qui n'était pas armé se dissipa et regagna ses villages. Il fit main basse sur les fanatiques, en passa 1500 par les armes, et dans ce nombre se trouva l'ange Elmody lui-même. Il prit Damanhour et la tranquillité du Bahireh fut rétablie.

A la nouvelle que l'armée française avait repassé le désert et retournait en Égypte, la consternation fut générale dans tout l'Orient. Les Druses, les Mutualis, les chrétiens de Syrie, les partisans d'Ayer, n'obtinrent la paix de Djezzar qu'en faisant de grands sacrifices d'argent. Djezzar cependant fut moins cruel que par le passé; presque toute sa maison militaire avait été tuée dans Saint-Jean-d'Acre, et ce vieillard survivait à tous ceux qu'il avait élevés. La peste qui faisait de grands ravages dans cette ville, augmentait encore ses malheurs et portait le dernier coup à sa puissance. Il ne sortit point de son pachalic.

Le pacha de Jérusalem reprit possession de Jaffa. Ibrahim-Bey avec 400 Mamelucks qui lui restaient vint prendre position à Gaza; il y eut quelques pourparlers et quelques coups de sabre, avec la garnison d'El-Arisch.

§ II.

Elfy-Bey et Osman-Bey avec 300 Mamelucks, un millier d'Arabes, et un millier de chameaux portant leurs femmes et leurs richesses, descendirent par le désert entre la rive droite du Nil et la mer Rouge, et arrivèrent dans les premiers jours de juillet à l'oasis de Sebabiar; ils attendaient Ibrahim-Bey qui devait venir les joindre de Gaza, et ainsi réunis ils voulaient soulever tout le Charkieh, pénétrer dans le Delta, et se porter sur Aboukir.

Le général de brigade Lagrange partit du Caire, avec une brigade et la moitié du régiment des dromadaires; il arriva en présence de l'ennemi dans la nuit du 9 au 10 juillet, manœuvra avec tant d'habileté, qu'il cerna le camp d'Osman-Bey et d'Elfy-Bey, prit leurs mille chameaux et leurs familles, tua Osman-Bey, cinq ou six katchefs et une centaine de Mamelucks. Le reste s'éparpilla dans le désert, et Elfy-Bey regagna la Nubie. Ibrahim-Bey prévenu de cet événement ne quitta point Gaza.

Mourad-Bey avec le reste des Mamelucks, montant à 4 ou 500 hommes, arriva dans le Fayoum, et de là se porta par le désert sur le lac Natron, où il devait être joint par 2 à 3,000

Arabes du Bahireh et du désert de Derne, et marcher sur Aboukir, lieu désigné pour le débarquement d'un grande armée turque. Il devait conduire à cette armée des chameaux, des chevaux, et la servir de son influence.

Le général Murat partit du Caire, arriva au lac Natron, attaqua Mourad-Bey, et lui prit un katchef et une cinquantaine de Mamelucks. Mourad-Bey vivement poursuivi, et n'ayant, d'ailleurs aucune nouvelle de l'armée qui devait débarquer à Aboukir, et que les vents avaient retardée, retourna sur ses pas, cherchant son salut dans le désert. Dans la journée du 13, il arriva aux Pyramides; on dit qu'il monta sur la plus haute, et qu'il y resta une partie de la journée à considérer avec sa lunette toutes les maisons du Caire et sa belle campagne de Gizeh. De toute la puissance des Mamelucks, il ne lui restait plus que quelques centaines d'hommes découragés, fugitifs et délabrés !

Aussitôt que le général en chef fut instruit de sa présence sur ce point, il partit à l'heure même, arriva aux Pyramides ; mais Mourad-Bey s'enfonça dans le désert, se dirigeant sur la grande oasis. On lui prit quelques chameaux et quelques hommes.

§ III.

Le 14 juillet, le général en chef apprit que Sidney-Smith, avec deux vaisseaux de ligne anglais, plusieurs frégates, plusieurs vaisseaux de guerre turcs et cent vingt ou cent cinquante bâtiments de transport, avait mouillé le 12 juillet au soir dans la rade d'Aboukir. Le fort d'Aboukir était armé, approvisionné et en bon état; il y avait 400 hommes de garnison et un chef de confiance. Le général de brigade Marmont, qui commandait à Alexandrie et dans toute la province, répondait de la défense du fort, pendant le temps qui serait nécessaire à l'armée pour arriver. Mais ce général avait commis une grande faute : au lieu de raser le village d'Aboukir, comme le général en chef le lui avait ordonné, et d'augmenter les fortifications du fort en y construisant un glacis, un chemin couvert et une bonne demi-lune en maçonnerie, il avait pris sur lui de conserver ce village, qui avait de bonnes maisons et qui lui parut nécessaire pour servir de cantonnement aux troupes ; et il avait fait établir, par le colonel Cretin, une redoute de cinquante toises de côté, en avant du village, à peu près à quatre cents toises du fort. Cette

redoute lui parut protéger suffisamment le fort et le village. Le peu de largeur de l'isthme, qui dans ce point n'avait pas plus de quatre cents toises, lui faisait croire qu'il était impossible de passer et d'entrer dans le village sans s'emparer de la redoute. Ces dispositions étaient vicieuses, puisque c'était faire dépendre la sûreté du fort important d'Aboukir, qui avait une escarpe et une contrescarpe de fortification permanente, d'un ouvrage de campagne qui n'était pas flanqué et n'était pas même palissadé.

Mustapha-Pacha envoya ses embarcations dans le lac Madieh, s'empara de la traille qui servait à la communication d'Alexandrie à Rosette, et opéra son débarquement sur le bord de ce lac. Le 14, les chaloupes canonnières anglaises et turques entrèrent dans le lac Madieh et canonnèrent la redoute. Plusieurs pièces de campagne que débarquèrent les Turcs furent disposées pour contre-battre les quatre pièces qui défendaient cet ouvrage; et lorsqu'il fut jugé suffisamment battu, les Turcs le cernèrent; le kandjiar au poing, ils montèrent à l'assaut, s'en emparèrent et firent prisonniers ou tuèrent les 300 Français que le commandant d'Aboukir y avait placés; lui-même y fut tué. Ils prirent possession alors du village; il ne restait plus dans le fort que 100 hommes et un mauvais officier,

qui, intimidé par les immenses forces qui l'environnaient et la prise de la redoute, eut la lâcheté de rendre le fort, événement malheureux qui déconcerta tous les calculs (1).

§ IV.

Cependant aussitôt que Napoléon fut instruit du débarquement des Turcs, il se porta à Gizeh, et expédia des ordres dans toute l'Égypte. Il coucha le 15 à Wardam, le 17 à Alkam, le 18 à Chabour, le 19 à Rhamanieh, faisant ainsi quarante lieues en quatre jours. Le convoi qui avait été signalé à Aboukir était considérable; et tout faisait penser qu'il y avait, indépendamment d'une armée turque, une armée anglaise; dans l'incertitude, le général en chef raisonna comme s'il en était ainsi.

Les divisions Murat, Lannes, Bon, partirent

(1) Le village d'Aboukir environne le fort, il est à l'extrémité de la presqu'île. A quatre cents toises du fort s'élève un petit mamelon qui le domine. La presqu'île n'a, en cet endroit, au plus que quatre cents toises de large. C'est là que Marmont avait fait construire une redoute. Le village est assez considérable, les maisons sont en pierre. Le fort d'Aboukir était fermé par un rempart avec fossé taillé dans le roc; dans l'intérieur, il y avait de grosses tours et des magasins voûtés, reste de très anciennes constructions. Il est environné de tous côtés de rochers qui se prolongent dans la mer, et le rendent directement inabordable par la haute mer. A quelques centaines de toises se trouve une petite île, où l'on pourrait établir un fort qui protégerait quelques vaisseaux de guerre.

du Caire, en laissant une bonne garnison dans la citadelle et dans les différents forts; la division Kléber partit de Damiette. Le général Reynier, qui était dans le Charkieh, eut ordre d'y laisser une colonne de 600 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, y compris les garnisons de Belbeis, Salahieh, Cathieh et El-Arisch, et de se diriger sur Rhamanieh. Les différents généraux qui commandaient les provinces se portèrent avec leurs colonnes et ce qu'ils avaient de disponible, sur ce point. Le général Desaix eut ordre d'évacuer la haute Égypte, d'en laisser la garde aux habitants, et d'arriver en toute diligence sur le Caire; de sorte que, s'il était nécessaire, toute l'armée, qui comptait 25,000 hommes, dont plus de 3,000 hommes d'excellente cavalerie, et soixante pièces de campagne bien attelées, était en mouvement pour se réunir devant Aboukir. Le nombre des troupes qui furent laissées au Caire, les malingres et dépôts compris, n'était pas de plus de 8 à 900 hommes.

Le général en chef avait l'espoir de détruire l'armée qui débarquait à Aboukir, avant que celle de Syrie, s'il s'en était formé une nouvelle depuis deux mois qu'il avait quitté cette contrée, pût arriver devant le Caire. On savait par notre avant-garde, qui était à El-Arisch, que

rien de ce qui devait former cette armée n'était encore arrivé à Gaza; il était toutefois nécessaire d'agir comme si l'ennemi, pendant qu'il débarquait à Alexandrie, avait une armée en marche sur El-Arisch; il était important que le général Desaix eût évacué la haute Égypte et fût arrivé au Caire, avant que l'armée de Syrie, si toutefois il y en avait une et qu'elle se hasardât à passer le désert, pût y arriver elle-même.

Dans cette circonstance, les scheiks de Gemil-Azar firent des proclamations pour éclairer le peuple sur les mouvements qui s'opéraient, et empêcher qu'on ne crût que les Français évacuaient l'Égypte; ils firent connaître qu'au contraire le sultan Kébir était constant dans ses sollicitudes pour elle. C'est ce qui l'avait porté à passer le désert pour aller détruire l'armée turque qui venait la ravager; aujourd'hui qu'une autre armée était arrivée, sur des vaisseaux, à Aboukir, il marchait avec son activité ordinaire pour s'opposer au débarquement et éviter à l'Égypte les calamités qui pèsent toujours sur un pays qui est le théâtre de la guerre.

§ V.

Arrivé à Rhamanieh, Napoléon reçut, le 20

juillet, des nouvelles d'Alexandrie, qui donnaient le détail du débarquement de l'ennemi, de l'attaque et de la prise de la redoute, et de la capitulation du fort. On annonçait que l'ennemi n'avait pas encore avancé, et qu'il travaillait à des retranchements, consistant en deux lignes, l'une qui réunissait la redoute à la mer par des retranchements; l'autre à trois quarts de lieue en avant, avait la droite et la gauche soutenues par deux monticules de sable, l'un dominant le lac Madieh, et l'autre appuyé à la Méditerranée; que l'inactivité de l'ennemi, depuis cinq jours qu'il avait pris la redoute, était fondée, suivant les uns, sur ce qu'il attendait l'arrivée d'une armée anglaise venant de Mahon; suivant les autres, sur ce que Mustapha avait refusé de marcher sur Alexandrie, sans artillerie et sans cavalerie, sachant que cette place était fortifiée et armée d'une immense artillerie; qu'il attendait Mourad-Bey, qui devait lui amener plusieurs milliers d'hommes de cavalerie et plusieurs milliers de chameaux; que l'armée turque était évaluée à 20 ou 25,000 hommes; que l'on voyait sur la plage une trentaine de bouches à feu, modèle français, pareilles à celles prises à Jaffa; qu'il n'y avait aucun attelage; et que toute la cavalerie consistait en deux ou trois cents chevaux, appartenant aux

officiers que l'on avait formés en pelotons pour fournir des gardes aux postes avancés.

Les événements survenus à Mourad-Bey déconcertaient tous les projets de l'ennemi; les Arabes du Bahîreh, parmi lesquels nous avions beaucoup de partisans, craignirent de s'exposer à la vengeance de l'armée française; ils ne témoignaient pas une grande confiance dans les succès des Turcs, que d'ailleurs ils voyaient dépourvus d'attelages et de cavalerie.

Les fortifications que l'armée turque faisait sur la presqu'île d'Aboukir, portaient à penser qu'elle voulait prendre ce point pour centre de ses opérations; elle pouvait de là se diriger sur Alexandrie et Rosette.

Le général en chef jugea devoir prendre le point de Birketh pour centre de ses mouvements. Il y envoya le général Murat avec son avant-garde pour y prendre position; le village de Birketh est à la tête du lac Madieh. De là on pouvait fondre sur le flanc droit de l'armée ennemie, si elle se dirigeait sur Rosette, et l'attaquer entre le lac Madieh et le Nil, ou tomber sur son flanc gauche, si elle marchait sur Alexandrie.

Pendant que toutes les colonnes se réunissaient à Rhamanieh, le général en chef se rendit à Alexandrie; il fut satisfait de la bonne si-

tuation où se trouvait cette place importante, qui renfermait tant de munitions et des magasins si considérables, et il rendit une justice publique aux talents, à l'activité du colonel du génie Cretin.

La contenance de l'ennemi faisait ajouter foi aux bruits que ses partisans répandaient qu'il attendait l'armée anglaise; il était donc important de l'attaquer et de le battre avant son arrivée. Mais la marche du général en chef avait été si rapide, les distances étaient si grandes, qu'il n'y avait encore de réunis que 5 à 6,000 hommes. Il fallait douze à quinze jours de plus pour pouvoir rassembler toute l'armée, excepté la division Desaix à laquelle il fallait vingt jours.

Le général en chef résolut de se porter en avant avec ce qu'il avait de troupes et d'aller reconnaître l'ennemi : celui-ci n'ayant ni cavalerie, ni artillerie mobile, ne pouvait point l'engager dans une affaire sérieuse; son projet était, si l'ennemi était nombreux et bien établi, de prendre une position parallèle, appuyant la droite au lac Madieh, la gauche à la mer, et de s'y fortifier par des redoutes. Par ce moyen, il tiendrait l'ennemi bloqué sur la presqu'île, l'empêcherait d'avoir aucune communication avec l'Égypte, et serait à même d'attaquer l'armée

turque lorsque la plus grande partie de l'armée française serait arrivée.

Napoléon partit le 24 d'Alexandrie, et vint camper au Puits, moitié chemin de l'isthme où il fut rejoint par toutes les troupes qui étaient à Birketh.

Les Turcs, qui n'avaient point de cavalerie, ne pouvaient s'éclairer; ils étaient contenus par les grandes gardes de hussards et de chasseurs, que la garnison d'Alexandrie avait placées dès les premiers jours du débarquement. On nourrissait donc quelque espérance de surprendre l'armée ennemie. Mais une compagnie de sapeurs, escortant un convoi d'outils et partie d'Alexandrie fort tard le 24, dépassa les feux de l'armée française, et tomba dans ceux de l'armée turque, à dix heures du soir. Aussitôt que les sapeurs s'en aperçurent, ils se sauvèrent pour la plupart, mais dix furent pris; et par eux, les Turcs apprirent que le général en chef et l'armée étaient vis-à-vis d'eux. Ils passèrent toute la nuit à faire leurs dernières dispositions, et nous les trouvâmes, le 25, préparés à nous recevoir.

Le général en chef changea alors ses premiers projets, et résolut d'attaquer à l'heure même, sinon pour s'emparer de toute la presqu'île, du moins pour obliger l'ennemi à replier sa pre-

mière ligne derrière la seconde, ce qui permettrait aux Français d'occuper la position de cette première ligne et de s'y retrancher. L'armée turque ainsi resserrée, il devenait facile de l'écraser de bombes, d'obus et de boulets ; nous avions dans Alexandrie des moyens d'artillerie immenses.

Le général Lannes avec 1,800 hommes, fit ses dispositions pour attaquer la gauche de l'ennemi ; Destaing avec un pareil nombre de troupes se disposa à attaquer la droite ; Murat avec toute la cavalerie et une batterie légère se partagea en trois corps, la gauche, la droite et la réserve. Les tirailleurs de Lannes et de Destaing s'engagèrent bientôt avec les tirailleurs ennemis. Les Turcs maintinrent le combat avec succès, jusqu'au moment où le général Murat, ayant pénétré par leur centre, dirigea sa gauche sur les derrières de leur droite, et sa droite sur les derrières de leur gauche, coupant ainsi la communication de la première ligne avec la deuxième. Les troupes turques perdirent alors contenance, et se portèrent en tumulte sur leur deuxième ligne. Ce corps était de 9 à 10,000 hommes. L'infanterie turque est brave, mais elle ne garde aucun ordre, et ses fusils n'ont point de baïonnette ; elle a d'ailleurs le sentiment profond de son infériorité en plaine

contre la cavalerie. Cette infanterie, rencontrée au milieu de la plaine par notre cavalerie, ne put rejoindre la deuxième ligne, et fut jetée, la droite dans la mer, et la gauche dans le lac Madieh. Les colonnes de Lannes et de Destaing, qui s'étaient portées sur les hauteurs que venait de quitter l'ennemi, en descendirent au pas de charge, et les poursuivirent l'épée dans les reins. On vit alors un spectacle unique. Ces 10,000 hommes, pour échapper à notre cavalerie et à notre infanterie, se précipitèrent dans l'eau ; mitraillés par notre artillerie, ils s'y noyèrent presque tous ! On dit qu'une vingtaine d'hommes seulement parvinrent à se sauver à bord des chaloupes. Un si grand succès, qui nous avait coûté si peu, donna l'espérance de forcer la deuxième ligne. Le général en chef se porta en avant pour la reconnaître avec le colonel Cretin. La gauche était la partie la plus faible.

Le général Lannes eut l'ordre de former ses troupes en colonnes, de couvrir de tirailleurs les retranchements de la gauche de l'ennemi, et, sous la protection de toute son artillerie, de longer le lac, tourner les retranchements, et se jeter dans le village. Murat avec toute sa cavalerie se plaça en colonne serrée derrière Lannes, devant répéter la même manœuvre que pour la première ligne, et, aussitôt que Lannes aurait

forcé les retranchements, se porter sur les derrières de la redoute de la droite des Turcs. Le colonel Cretin, qui connaissait parfaitement les localités, lui fut donné pour diriger sa marche. Le général Destaing fut destiné à faire de fausses attaques pour attirer l'attention de la droite de l'ennemi.

Toutes ces dispositions furent couronnées par les plus heureux succès. Lannes força les retranchements au point où ils joignaient le lac, et se logea dans les premières maisons du village ; la redoute et toute la droite de l'ennemi couvertes de tirailleurs.

Mustapha-Pacha était dans la redoute : aussitôt qu'il s'aperçut que le général Lannes était sur le point d'arriver au retranchement et de tourner sa gauche, il fit une sortie, déboucha avec 4 ou 5,000 hommes, et par là sépara notre droite de notre gauche, qu'il prenait en flanc en même temps qu'il se trouvait sur les derrières de notre droite. Ce mouvement aurait arrêté court Lannes ; mais le général en chef, qui se trouvait au centre, marcha avec la 69^{e}, contint l'attaque de Mustapha, lui fit perdre du terrain, et par là rassura entièrement les troupes du général Lannes, qui continuèrent leur mouvement ; la cavalerie, ayant alors débouché, se trouva sur les derrières de la re-

doute. L'ennemi, se voyant coupé, se mit aussitôt dans le plus affreux désordre. Le général Destaing marcha au pas de charge sur les retranchements de droite. Toutes les troupes de la deuxième ligne voulurent alors regagner le fort, mais elles se rencontrèrent avec notre cavalerie, et il ne se fût point sauvé un seul Turc sans l'existence du village : un assez grand nombre eurent le temps d'y arriver; trois ou quatre mille furent jetés dans la mer. Mustapha, tout son état-major et un gros de 12 à 1500 hommes, furent cernés et faits prisonniers. La 69e entra la première dans la redoute.

Il était quatre heures après midi : nous étions maîtres de la moitié du village, de tout le camp de l'ennemi, qui avait perdu 14 ou 15,000 hommes, il lui en restait 3 ou 4,000 qui occupaient le fort et se barricadaient dans une partie du village. La fusillade continua toute la journée. Il ne fut pas jugé possible, sans s'exposer à une perte énorme, de forcer l'ennemi dans les maisons qu'il occupait, protégé par le fort. On prit position; le génie et l'artillerie reconnurent les endroits les plus avantageux pour placer des pièces de gros calibre, afin de raser les défenses de l'ennemi, sans s'exposer à une plus grande perte. Mustapha-Pacha ne s'était rendu prisonnier qu'après s'être vaillamment défendu.

Il avait été blessé à la main. La cavalerie eut la plus grande part au succès de cette journée. Murat fut blessé d'un coup de tromblon à la tête; le brave Duvivier fut tué d'un coup de kandjiar. Cretin était tombé mort, percé d'une balle en conduisant la cavalerie. Guibert, aide-de-camp du général en chef, frappé d'un boulet à la poitrine, mourut peu après le combat. Notre perte se monta à environ 300 hommes. Sidney-Smith, qui faisait les fonctions de major-général du pacha, et qui avait choisi les positions qu'avait occupées l'armée turque, faillit être pris; il eut beaucoup de peine à rejoindre sa chaloupe.

La 69e s'était mal comportée dans un assaut à Saint-Jean-d'Acre. Le général en chef, mécontent, l'avait mise à l'ordre du jour, et avait ordonné qu'elle traverserait le désert la crosse en l'air et escortant les malades; par sa belle conduite à la bataille d'Aboukir, elle reconquit son ancienne réputation.

VENDÉE.

Exposé général. — Première époque. — Deuxième époque. — Troisième époque.

§ Ier.

La première Vendée était-elle anglaise? non. Elle a été dans le principe toute populaire; elle était le mouvement spontané d'une population nombreuse, composée d'hommes simples et ignorants, qui, séparés de toute civilisation et du reste de la France, par le défaut de grandes communications et surtout par les circonstances des localités impénétrables de leur pays, ne connaissaient d'autre loi que le respect à la religion, à la royauté, à la noblesse. Les avantages de la liberté, la suppression de la féodalité, ceux résultans des décrets de l'assemblée nationale, ne flattèrent point leurs passions; ils ne virent dans les lois nouvelles que des attaques à la religion

de leurs pères et à l'ancienne monarchie, à laquelle ils devaient leur affranchissement. Du moment où ils comprirent le danger de l'autel et du trône, ils se levèrent en masse. Cette insurrection fut spontanée, comme le mouvement qui porte à défendre son patrimoine.

La conspiration de la Rouarie est l'ouvrage des nobles du Poitou et de la Bretagne; elle avait pour but le rétablissement de l'autel, du trône et de la noblesse. La religion et les paysans seraient ses auxiliaires et ses instruments; son champ de bataille, les cinq provinces de l'ouest: la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou et le Poitou. Dès 1791, les prêtres non assermentés préparèrent les éléments de la Vendée. En 1792, les mandements des évêques émigrés réfugiés à Londres, ceux de leurs grands vicaires résidant dans les diocèses; les prédications des curés et des missionnaires se refusant au serment de fidélité à la constitution civile du clergé, mais bien plus encore, la haine générale contre les prêtres *intrus*, avaient exalté les imaginations populaires, particulièrement dans la Vendée et dans les Deux-Sèvres. A la mort de la Rouarie, des conjurés, effrayés de la possibilité de la découverte de leur complot, précipitèrent leurs opérations dans la Vendée: l'explosion fut terrible; elle eut des succès, parce qu'elle était imprévue. La noblesse

s'empara de l'élan des paysans, et ces malheureux devinrent les instruments de la féodalité, et de la politique anglaise. De là découlèrent tous les maux qui ont affligé cette belle partie du territoire français. La Vendée a constamment présenté deux aspects : ses villes, ses bourgs, en communications faciles depuis longues années avec les autres villes de l'intérieur, manifestèrent dès le principe des opinions favorables à la révolution ; les campagnes, au contraire, livrées aux croyances héréditaires, restèrent, à toutes les époques, dévouées aux idées monarchiques. Un rapport du député Gallois à la convention, relatif à des pièces enlevées par la garde nationale de Cholet, démontre à l'évidence que l'esprit des paysans vendéens avait été de longue main disposé à l'insurrection ; qu'il existait une scission complète entre les campagnes et les villes, et que, dans celles-ci même, la scission était manifeste entre les propriétaires de biens-fonds, les marchands et les ouvriers.

Cet état de choses changea, mais insensiblement et par le seul effet du contact de ces masses ignorantes avec la civilisation nouvelle. Le consulat pacifia la Vendée, parce qu'il était un premier pas vers une réorganisation monarchique, et que le premier consul, protecteur des prêtres réfractaires lorsqu'il n'était encore que

le vainqueur d'Italie, donnait à cette population fanatique l'espérance de lui devoir le rétablissement du culte. Le concordat réalisa cet espoir. L'empire éteignit les derniers restes de la Vendée; et l'on vit, en 1814, six mille paysans de ces contrées, entourés à la Fère-Champenoise par des forces décuples, se battre en héros pour la cause de Napoléon, et préférer la mort à rendre leurs armes aux alliés de ces mêmes princes pour lesquels ils avaient pendant six ans résisté à tous les efforts de la république. L'héroïsme de ces braves prouve que la grande réconciliation des Français avait été opérée par Napoléon, et que la France de 1814 n'était plus la France de 1793.

Si l'ouverture des routes dans les campagnes est un grand bienfait de toute administration, indispensable au développement de l'agriculture et du commerce, elle n'est pas d'une moindre importance pour les progrès de la civilisation, de ces connaissances salutaires, de cette communauté d'intérêts qui donnent à une nation l'aspect et l'esprit de famille. Elle est également nécessaire à l'ordre et à la sûreté publique. Aucune révolte, quelle qu'en soit la cause ou les ramifications, ne peut résister à la répression du gouvernement, quand les communications sont faciles avec et entre les points de l'insurrection.

La guerre de la Vendée, celle de la chouanerie, n'auraient jamais été sérieuses, si les départements de l'ouest avaient été percés de routes, comme le sont les provinces de l'est de la France. Les Vendéens, éclairés comme les peuples de la Bourgogne, seraient accourus au-devant de la commotion qui anéantissait les débris de la servitude féodale, et assurait l'indépendance et les droits politiques des Français. Une bonne administration eût prévenu tant de malheurs. La guerre civile, le plus grand fléau des peuples, n'aurait pas souillé pendant six années le sol du Poitou, de l'Anjou, de la Bretagne, et fait couler sous des armes françaises des flots de sang français. Sans la Vendée, sans ces masses soulevées et armées au nom de Dieu et du roi pour combattre la liberté, la convention n'aurait pas eu de prétexte pour ordonner ou sanctionner tant de crimes ; et l'on pourrait soutenir, avec force, que les moteurs de l'insurrection vendéenne sont coupables d'attentat contre les prêtres et les nobles des autres provinces françaises, en attirant chaque jour sur ces deux classes non la rage, mais la vengeance révolutionnaire. La Vendée n'a point combattu sous l'étendard royal; son armée s'est proclamée *Armée catholique ;* elle s'est levée sous l'étendard de la foi.

La guerre de la Vendée se divise en trois épo-

ques; elle a été soutenue par deux armées distinctes : l'une, l'armée catholique; l'autre, l'armée des chouans.

Le grand-vicaire de Luçon ordonna à ses curés de s'opposer à l'admission des *intrus*, de conserver ou de tenir des registres doubles des actes de l'état-civil, de frapper d'excommunication comme concubines les femmes mariées par les *intrus*, de repousser, comme bâtards, les enfants nés de ces mariages, et de refuser à ces impies les derniers sacrements.

Le fanatisme du paysan de la Vendée, ignorant et superstitieux, était mûr pour une guerre civile. Six semaines après la mort de Louis XVI, et quinze jours seulement après le décret de la Convention, qui ordonnait une levée de trois cent mille hommes, l'insurrection éclata à Cholet; le tocsin sonna dans toute la Vendée.

Au milieu de leurs succès, les Vendéens organisèrent un gouvernement. L'évêque d'Agra, se disant vicaire apostolique, les vicaires-généraux de Luçon et d'Angers, quelques chefs des premières levées, composèrent ce qu'on appela le conseil suprême. Les premiers actes de ce gouvernement annoncèrent ce qu'il était et ce qu'il devait être par la suite : son but, le rétablissement de l'autel et du trône. « Nous n'avons « pris les armes que pour soutenir la religion

« de nos pères, que pour rendre à notre auguste
« souverain, Louis XVII, l'éclat et la solidité de
« son trône et de sa couronne.... — Le ciel se
« déclare pour la plus sainte et la plus juste des
« causes; le signe sacré de la croix de Jésus-
« Christ et l'étendard royal l'emportent de tou-
« tes parts sur les drapeaux sanglants de l'anar-
« chie..... — La France, succombant sous une
« affreuse anarchie, reconnaît enfin la vérité du
« principe: UNE FOI, UN ROI, UNE LOI. Nos biens,
« notre liberté, notre sûreté, reposent à l'abri
« de *l'unité sacrée de l'autel et du trône.* Toute
« division de pouvoirs est un principe de dé-
« solation: Saint-Paul l'a ainsi prononcé....—
« *L'unité monarchique* est représentée par un
« généralissime qui est un, par un conseil su-
« périeur, principe de l'unité tutélaire de la mo-
« narchie. »

Son action, elle devait être toute militaire: la dictature tombe dans la main des prêtres, ce sont eux qui appellent au combat, qui dirigent les colonnes; le premier chef, le premier généralisme de ces intrépides paysans est le plus pieux d'entre eux, Cathélineau; après lui, c'est le comte de Lescure, le comte de Bonchamps, non moins pieux, non moins braves, mais gentilshommes, qui sont appelés au commandement. Cependant le sacerdoce conserve son

influence; ce n'est que dans les revers que les généraux commencent à devenir indépendants. C'est à l'envie de se soustraire à la dictature ecclésiastique que l'on doit attribuer le passage de la Loire à Varades, la plus funeste des opérations militaires. C'est de cette époque que datent les dissensions entre les généraux vendéens.

Toutes les ordonnances du conseil supérieur de la Vendée ont pour premier objet les intérêts du clergé; l'évêque d'Agra intime aux prêtres l'ordre de revenir dans leurs paroisses, et de se mettre en relation directe avec lui. Les ventes des biens du clergé sont annulées dans tous les pays que la victoire soumet momentanément au pouvoir de l'armée catholique. La possession de ces biens est enlevée violemment aux acquéreurs. Les fermages doivent être payés aux fabriques des paroisses. Cependant le conseil supérieur n'ose pas prononcer le rétablissement de la dîme; il en réfère au régent; il se borne à ordonner aux curés d'en constater la valeur, et à inviter les fidèles à la payer en nature. La circulation des assignats occupe la sollicitude du conseil; ceux à l'effigie royale auront seuls cours sans visa ni signature de ses préposés. Les paroisses nourriront les veuves et les enfants des Vendéens tués pour la cause

sainte. Les justices seigneuriales reprendront leurs fonctions; les tribunaux républicains cesseront immédiatement les leurs. Les réglements de police imposent un serment de *fidélité au conseil supérieur*, ils condamnent à une double contribution tout individu qui ne prêterait pas serment dans un délai fixé, après lequel ils le bannissent et confisquent ses biens. Enfin, les propriétés, dans l'étendue de sa domination, de tout ce qui remplit en France une fonction publique, depuis le député, l'administrateur, le juge et le général, jusqu'au dernier soldat, lui répondent des actes hostiles à la cause de la Vendée et à ses défenseurs. Le *conseil supérieur* organise ainsi par ses décrets le pillage et la dévastation des propriétés de tous les Français qui ne servent pas dans les rangs de ses armées. Il ne s'en tient pas là: il méprise les lois de la guerre, et proclame à l'envi, de concert avec les cannibales de la terreur, cet affreux système de représailles qui a rendu cette guerre célèbre par ses cruautés.

Dans les six premiers mois de la Vendée, du 10 mars au 17 octobre, on n'y voit qu'une domination, celle du sacerdoce: la Vendée n'était point encore anglaise.

Cependant la Vendée a été soumise, dès les premiers moments, à une influence indirecte de

blissement de la royauté en France avait été présenté au cabinet de Madrid comme le motif de sa pacification avec la France. On avait été plus loin : « La régence ne pouvait être déférée qu'à « un Bourbon d'Espagne, l'Infant Don Antonio, « frère du roi. »

2° L'agence des comités royalistes de Paris : Lemaître, des Pommelles, l'abbé Brottier, Lavilleurnois, Duvernes de Presles. Elle correspondait avec le régent par l'entremise du comte d'Antraigues en Italie. Elle intriguait à Paris; elle déjouait, dans les provinces de l'ouest, les mesures de Puisaye et de l'agence anglaise ; elle opposait Charette à Stofflet, Cormatin à Puisaye. Si les Vendéens et les Chouans du Maine et de Fougères ne firent pas à temps leur mouvement, si l'expédition de Quiberon échoua par le défaut de la coopération de tous les chefs vendéens, c'est à cette agence qu'il faut l'imputer. Le comte d'Antraigues voyait avec douleur l'éloignement où l'Angleterre tenait le régent de la Vendée, et les refus continuels du cabinet de Saint-James de lui permettre de se mettre à la tête de ses fidèles sujets. Il pensait que cette politique, vainement déguisée sous le masque de la prudence, avait pour but d'écarter le régent des affaires. Il essaya d'établir des communications plus intimes entre le régent et Cha-

rette. Les comités royalistes de Paris ont rarement agi sans les ordres précis de d'Antraigues, ou ceux qui leur étaient transmis par le comte d'Avaray. — Lemaître a payé de sa tête, après le 13 vendémiaire, son opposition à la faction espagnole. Des documents curieux à cet égard ont figuré à son jugement et ont été soustraits depuis.

3° Enfin, l'agence anglaise : Puisaye, et ses correspondants à Paris et en Normandie. L'Angleterre fit des efforts à Quiberon ; tout ce que pouvait créer la puissance de l'argent fut employé par elle. Pitt était financier, administrateur, homme d'état, mais il n'était pas général. L'expédition de l'Ile-Dieu, entreprise à la fin de la saison, devait échouer.

La guerre de la Vendée se divise en trois époques. Elle a été soutenue par deux armées, agissant sous des directions différentes, l'une, l'armée catholique, l'autre la chouanerie ; toutes deux ont fait en réalité la guerre pour les intérêts de l'Angleterre.

§ II.

Enfermés dans leurs bois et dans leurs marais, les paysans de la Vendée n'avaient, comme on l'a déjà dit, d'autre religion que le roi, leurs nobles et leurs curés.

L'ignorance des gentilshommes et des prêtres, presque égale à celle de leurs vassaux, formait de chaque paroisse une seule famille, dont les nobles étaient les chefs et les prêtres les conseils. Aussitôt qu'ils apprirent le jugement du Roi, les massacres de la noblesse et du clergé, se voyant ainsi attaqués dans tous les objets de leur culte, ils s'indignèrent. Le décret du 25 février 1793, par lequel la convention ordonna une levée de 300,000 hommes, décida de leur révolte. Ils jurèrent tous de mourir plutôt que de servir la république.

Ces mouvements n'éclatèrent d'abord que dans les campagnes, à Bressuire et à Châtillon; les villes partagèrent l'impulsion du reste de la France. Des missionnaires républicains envoyés dans les campagnes furent écoutés du peuple, aussi long-temps qu'ils n'eurent d'autre but que de lui prouver les avantages qu'il retirerait de la révolution, qui abolissait les dîmes, les corvées, les droits féodaux, etc.; mais du moment où ils dirent que le Roi était un tyran, les nobles les ennemis de la patrie, les prêtres des imposteurs, la religion un mensonge, l'exaltation du peuple ne connut plus de bornes, et les prédicateurs de l'anarchie purent à peine se dérober à la fureur populaire. Le scandale fut plus grand encore lorsque le gouvernement voulut rem-

placer les curés par des prêtres assermentés, et que les prêtres insermentés, poursuivis, traqués, pour ainsi dire, dans toute la domination républicaine, se réfugièrent dans la Vendée. Ils y furent reçus comme des martyrs. La face de ces provinces devint encore plus théocratique; et la haine des paysans prit le caractère d'une haine sacrée, qui n'était que trop légitimée par les plus cruels excès. L'institution des gardes nationales servit la Vendée; elle donnait au peuple le droit de s'armer, de s'organiser militairement, et de nommer ses officiers. Les Vendéens les choisirent tous parmi leurs anciens seigneurs, auxquels ils étaient accoutumés d'obéir. Malgré les décades et l'abolition des fêtes, ils faisaient célébrer la messe, les fêtes et dimanches, et se rendaient en armes à l'église pour défendre, disaient-ils, la maison du Seigneur et leur bon curé.

Jusqu'alors les nobles n'ont fait que suivre et avec peu d'ardeur le mouvement populaire. Ils ne furent pas les premiers à prendre les armes. Un riche artisan nommé Delouche, maire de Bressuire, donna le signal de l'insurrection armée. Il avait eu l'imprudence de publier la loi martiale contre de chauds patriotes qui le voulaient contraindre à prendre des mesures de rigueur; obligé de fuir, il courut les cam-

pagnes, ameuta les paysans, et se trouva bientôt à la tête de quinze cents insurgés. La guerre civile commença. Au lieu de se porter aussitôt sur Bressuire, il marcha sur Châtillon, qui avait été évacué par les autorités. Le 24 août, il se présenta devant Bressuire, où étaient accourues les gardes nationales des villes environnantes. Le combat ne fut point un instant indécis, les insurgés, abandonnés de leurs chefs, se mirent en déroute. Le commandant des patriotes voulut haranguer les prisonniers; il leur dit : « Ce « n'est pas à vous qu'en veut la république, « c'est à vos officiers; ils vous ont trompés : « criez *vive la Nation!* et vous serez libres. « Non, monsieur, s'écrièrent-ils, on ne nous a « pas trompés, et c'est *vive le Roi!* que nous « voulons crier. » Ils périrent courageusement. Une longue guerre devait suivre de l'héroïsme de ces braves paysans.

Dans ce temps, la levée de 300,000 hommes fut proclamée. Les réquisitionnaires s'enfuirent dans les bois. Un perruquier, nommé Gaston, se mit à la tête de quelques-uns d'entre eux, tua de sa propre main un officier républicain, se décora de ses épaulettes, souleva plusieurs paroisses, et se porta sur l'île de Bouin pour se mettre en communication avec la flotte anglaise. Mais dans sa marche il fut arrêté par deux bataillons répu-

blicains; il les attaqua avec impétuosité, ne consultant que son courage, et il tomba criblé de balles; ses paysans prirent la fuite et se débandèrent. Cet événement, de peu d'importance sous le rapport militaire, est remarquable en ce qu'il prouve la part que, dès cette époque, les Anglais avaient dans les affaires de la Vendée. Gaston agissait certainement en vertu d'instructions et d'un plan au moins projeté. Son secret est mort avec lui : c'est une lumière importante qui échappe sur les commencements et surtout sur la cause de cette guerre. Cet homme était digne d'un meilleur sort : soit auteur du projet d'occuper l'île Bouin, soit instrument de la politique anglaise, il était homme de cœur. Ainsi jusqu'à présent ce sont deux artisans, Delouche, faiseur de poêles à Bressuire, et Gaston, perruquier, qui ont formé et commandé les premiers rassemblements. Delouche avait plusieurs gentilshommes sous ses ordres; c'était de la république royale.

La haute Vendée se souleva également contre la levée de 300,000 hommes. Le 10 mars (1793), le mécontentement se manifesta dans le Maine, la Normandie, l'Anjou, la Bretagne. Dix mille hommes se présentèrent en armes devant Nantes; mais, grace à l'imbécillité du chef royaliste et à la vigueur des généraux républicains, cette me-

nace fut sans effet, l'insurrection fut dissipée, et la levée eut lieu. Il n'en fut pas de même à Saint-Florent-le-Vieux, petite ville sur le bord de la Loire, à huit lieues d'Angers. Les jeunes gens appelés au tirage assaillirent les administrateurs; la garde courut aux armes et fit feu sur eux; plusieurs furent tués, mais la masse s'élança sur une pièce de canon et s'en empara; elle assomma les gendarmes à coups de bâton, brûla les papiers du district, et célébra par des orgies cette victoire. Après cet exploit, les vainqueurs disparurent. C'était assez pour exalter la jeunesse; aussi va-t-on voir commencer une véritable campagne, celle de 1793 : et c'est encore un paysan qui lève l'armée royale et la rallie sous le drapeau.

La commune du Plessis en Mauge avait eu ses représentants parmi les vainqueurs de Saint-Florent. Quatre jours après, un voiturier de ce village, nommé Jacques Cathélineau, comprit le parti qu'on pouvait tirer de cette victoire; il courut les campagnes, harangua les paysans, et les appela aux armes : bon nombre le suivirent. Il sentait le besoin d'un succès, et se porta dans leur première ivresse sur le château de Jallais, dont il se saisit. Il marcha ensuite sur Chemillé, chef-lieu de canton, où cinq cents républicains avaient pris position avec de l'artillerie. Il les

força, les mit en déroute, et forma dès lors le noyau de l'armée vendéenne avec les paysans dont il venait de couronner les premiers efforts, et les quatre pièces de canon qu'il avait enlevées à Jallais et à Chemillé.

Les homogènes s'attirent en révolution comme en physique. A la nouvelle de la victoire remportée par Cathélineau, Stofflet, garde-chasse, lui amena deux mille paysans de Maulévrier. Stofflet était un ancien soldat d'un régiment suisse. Un nommé Forêt, ancien domestique d'un émigré, qui s'était fait dans son village une réputation pour avoir tué un gendarme, lui amena également sept cents hommes. Tels furent les cadres de trois corps d'armée commandés, l'un par un garde-chasse de M. de Colbert Maulévrier, l'autre par un domestique, et le tout par un voiturier qui devint généralissime. Celui-ci avait reçu de la nature la première qualité d'un homme de guerre, l'inspiration de ne jamais laisser se reposer ni les vainqueurs ni les vaincus. L'affaire de Saint-Florent est du 4 mars; le 14, il quitta son village, réunit deux cents hommes, et prit Jallais et Chemillé; le 15, il marcha sur Cholet avec une armée.

Cholet est une ville de trois mille habitants, à douze lieues de Nantes et d'Angers. Elle est destinée par sa position à jouer dans cette guerre

un rôle malheureux; elle est la première ville du Bocage, où tant de combats vont avoir lieu. Elle était défendue par sept à huit cents hommes et une forte artillerie. L'attaque fut intrépide de la part des Vendéens; ce fut un vrai *houra*. Leur succès fut complet. Ils trouvèrent dans Cholet quatre pièces de campagne, six cents fusils et des munitions. Il est à remarquer qu'il n'y eut dans ce combat qu'un gentilhomme de tué, le marquis de Beauveau, qui était dans les rangs des patriotes. Le principal trophée de la prise de Cholet fut une superbe pièce de canon que Louis XIII avait donnée au cardinal de Richelieu. Les Vendéens la nommèrent *Marie-Jeanne*, et attachèrent depuis à sa possession une espérance et une confiance superstitieuses. Chaque peuple a sa *Marie-Jeanne*. Le Palladium des anciens, les boucliers de Numa, les reliques des modernes, les épées de la chevalerie, la Durandal, étaient autant de *Marie-Jeanne;* c'est le cachet du véritable fanatisme. La possession ou la défense de ces objets, devenus sacrés, rendaient les soldats invincibles. Les hommes simples, à qui il n'est point donné de concevoir la grandeur et la puissance de la Divinité, trouvent d'eux-mêmes des intermédiaires qui leur servent de repos entre le ciel et eux. L'idolâtrie n'eut pas d'autre origine, ainsi que les apothéoses et les

béatifications. Les Vendéens traitèrent le canon de Louis XIII comme un de leurs patrons; ils le couronnèrent de fleurs et le couvrirent de rubans.

Le 16 mars, Vihers, petite ville à huit lieues d'Angers, fut évacuée par les républicains et occupée par les royalistes. Là dut s'arrêter l'ardeur de Cathélineau, parce que la semaine de Pâques approchait. Toute l'armée se dispersa pour aller remplir les devoirs de cette grande solennité; et la réunion au drapeau fut arrêtée pour le lundi de la *Quasimodo*. Les républicains profitèrent de la dévotion de la Vendée pour traverser tout le pays insurgé, où personne ne se présenta pour les arrêter. Ils arrivèrent ainsi à Angers, où ils proclamèrent que tout était terminé. Cette présomption leur coûta cher; ils ne connaissaient pas encore leurs ennemis. Cette suspension d'armes générale pendant la quinzaine de Pâques, de la part d'ennemis aussi acharnés, offre pour l'avenir quelque chose de cruel et d'implacable.

Cependant la haute Vendée, qu'on avait crue pacifiée par la mort du perruquier Gaston, s'était rapidement recrutée, et plusieurs corps d'insurgés obéissaient à des gentilshommes. Le 10 avril, ces corps divers, sans avoir combiné leurs mouvements, se mirent en campagne. Il ne leur

manquait qu'un général en chef, un prince surtout, pour en faire une armée conquérante. A cette époque les forces républicaines, disséminées dans la Vendée, n'allaient pas au-delà de quinze mille hommes. Si les chefs royalistes n'avaient pas eu chacun la fièvre du commandement, et qu'ils eussent réuni leurs forces, il n'est pas douteux que tout l'ouest de la France se détachait de la république. Il aurait fallu alors que la convention retirât ses armées des pays conquis ou occupés, pour reconquérir plusieurs départemens; et il est difficile de prévoir ce qu'une pareille complication d'efforts eût pu amener de funeste pour la cause de la révolution. L'étranger aurait repris ses plans d'agression; il eût été secondé par les Vendéens. L'Angleterre, qui seule dominait alors les conseils de l'Europe, eût été de droit, par sa marine, mise en communication avec les côtes de France depuis Nantes jusqu'à Rochefort, et à la tête de cette grande lutte; et beaucoup de destinées françaises ne seraient pas sorties de l'urne où elles étaient encore enfermées.

Mais il en arriva autrement. Les généraux de la Vendée firent la guerre de partisans; ils n'eurent pas même l'idée de se faire un terrain pour y établir un gouvernement royal. Cependant, en se rendant maîtres du pays par la réunion et la

combinaison de leurs forces, et en y donnant le droit d'asile à tous les mécontents, à tous les malheureux, ils auraient acquis bientôt une position respectable qui eût fait trembler le comité de salut public.

La Roche Saint-André, à la tête de son corps d'armée, s'était présenté, le 10 mars, devant Machecoul, à six lieues de Nantes, et l'avait pris d'assaut. Ici commença l'affreuse guerre des représailles. Un homme de sang, nommé Joucher, y fut nommé président du comité royal; il était digne d'être un des proconsuls de la convention. Machecoul nagea dans le sang de ses habitants de tout sexe, de tout âge; on égorgea aussi les prisonniers : cette journée est connue sous le nom de massacre de Machecoul. Joucher disait que c'était pour venger ceux qui avaient été condamnés par les comités révolutionnaires. Ce caractère de férocité se présenta double dans cette guerre malheureuse; les patriotes et les royalistes y figuraient sous la même accusation.

Après la victoire de Machecoul, l'armée de La Roche Saint-André se porta sur Pornic, petite ville maritime, et s'en empara. Les Vendéens, confiants après de tels succès, s'abandonnèrent sans réserve à leur goût dominant. Ils s'enivrèrent au lieu de se garder; aussi furent-ils surpris par une colonne républicaine que commandait un

curé assermenté. Ils laissèrent sur la place une bonne partie des leurs; et leur général, rencontrant dans sa fuite un détachement de gendarmerie, pensa être pris; il ne dut son salut qu'à son courage; il tua deux gendarmes, se fit jour au travers des autres, et parvint à Machecoul, où l'attendait un plus grand péril. Le voyant revenir sans troupes, les habitants l'accusèrent de lâcheté, et voulaient le fusiller; il dut à la protection de quelques amis les moyens de se dérober à l'honneur d'un commandement aussi dangereux, et se sauva dans l'île Bouin : ainsi, des deux côtés, le fanatisme révolutionnaire produisait les mêmes effets, et on voulait tuer les généraux qui s'étaient laissé battre. Rien ne prouve mieux l'insurmontable aversion que se portaient les patriotes et les royalistes. Leurs chefs étaient obligés de vaincre pour ne pas passer pour des traîtres et des lâches. Cette doctrine menait naturellement à l'assassinat des prisonniers, à la destruction des populations contraires.

Les sanguinaires exécutions de Joucher continuaient à Machecoul, et la rage vendéenne s'accrut encore par la défaite de Pornic. Mais la fuite de La Roche Saint-André laissait l'armée de Machecoul sans général. Ce fut alors que les insurgés offrirent le commandement à un lieutenant de vaisseau, nommé Charette, qui habi-

tait à deux lieues de Machecoul. Il refusa d'abord; ses refus irritèrent ces hommes violents, qui le menacèrent de le tuer, s'il n'acceptait pas. « J'ac- « cepte, leur dit-il; mais je ferai fusiller ceux qui « ne m'obéiront pas. »

Il aurait dû commencer par le féroce Joucher, qui exerçait à Machecoul la dictature de la mort, et qui avait malheureusement beaucoup de partisans parmi les chefs de cette armée. Quoique Charette, qui était homme de cœur, désavouât les exécutions ordonnées par Joucher, tant sur les patriotes que sur les prisonniers, il n'osa jamais en faire justice; et c'est une tache dans sa vie. On a dû croire alors, et écrire ce qu'on a cru et dit tant de fois, que Charette était loin d'être étranger aux quatre massacres dont Machecoul a été le théâtre, puisqu'il commandait en chef tout le pays et l'armée. Il s'en est faiblement justifié, en alléguant que Joucher profitait de l'absence de son général pour se livrer à ses opérations sanguinaires; ainsi on dit, et avec raison, que le premier massacre, qui eut lieu sous le commandement de La Roche Saint-André, ne peut être reproché à Charette. Mais on n'est pas aussi bien fondé à beaucoup près, quand on avance qu'on ne peut lui reprocher le second massacre, qui eut lieu pendant qu'on attaquait Pornic; le troisième, pendant le temps qu'il alla

passer dans sa terre à deux lieues de Machecoul; et le quatrième, enfin, pendant qu'il marchait sur Challans. Il est au moins permis de croire qu'il profitait de cette barbarie, s'il ne l'ordonnait pas. Que penser d'un général qui se laisse dire par les insurgés qui avaient pris Machecoul la première fois : « C'est nous qui avons pris la ville, « elle est à nous; nous y sommes les maîtres: « pour vous, allez commander votre armée, et ne « vous mêlez pas de ce qui nous regarde? » Il fallait que Charette fût bien peu sûr de ses troupes pour supporter un pareil affront: il le souffrit; et c'est pour cela aussi qu'on est resté peu d'accord sur ses sentiments relativement à ces massacres. Et cependant il cherchait à s'y opposer, mais d'une manière singulière pour un chef qu'on était venu chercher chez lui, et qui, par cela seul, avait bien le droit de faire la loi, comme il l'avait dit lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il voulut empêcher qu'on égorgeât les prisonniers, que Joucher faisait exécuter la nuit, malgré la défense du général, et qu'il veilla lui-même deux nuits à la porte des prisons. En dépit de ses ordres, on tuait impunément ceux dont il avait spécialement garanti la vie; et il souffrait qu'un de ses aides-de-camp, nommé Legé, présidât à ces exécutions barbares. Un courrier de l'armée osa, un matin, entrer chez

Charette, qui était au lit, et, lui mettant un pistolet sur la gorge, lui demanda la liste des prisonniers qu'il fallait massacrer. Charette se contenta de lui dire que ce n'était pas lui qui commandait à Machecoul : et il était général en chef dans son quartier-général ! On fusillait derrière lui, à la queue de sa colonne, les malheureux à qui il avait fait grace. Il avait, comme Dumouriez, fait un capitaine d'un de ses gens. Celui-ci eut l'audace de venir enlever de force, dans le château de son ancien maître, devenu son général, et sous ses yeux, un citoyen respectable qu'il tenait caché chez lui. Il ne se commettait rien de pire à l'armée révolutionnaire. C'est que tous les partis se ressemblent : quand une fois les torches civiles sont allumées, les chefs militaires ne sont que des moyens de victoire ; c'est la foule qui gouverne. Le peuple vint enfin au secours de l'incertitude du général en chef, en retirant l'autorité au sanguinaire Joucher, et en la donnant absolue à Charette; mais au moment où ce général allait faire le procès à Joucher, le général républicain Beysser prit Machecoul, et un sapeur coupa la tête à ce misérable. Peu après, forcé à son tour dans cette position, Beysser dut l'évacuer.

Le général La Bourdonnaye commandait en chef les forces de la république dans ces pro-

vinces ; son quartier-général était à Angers. On lui avait fastueusement annoncé une armée de cinquante mille hommes, dont dix mille de cavalerie, avec une belle artillerie ; c'était bien plus qu'il ne fallait : au lieu de cela, il ne put réunir qu'environ dix mille hommes, avec lesquels il devait garder Nantes, mettre des garnisons dans les positions, et battre la campagne. Beysser ne put contenir Machecoul, parce qu'il avait à peine quatre mille hommes. Les petits corps détachés furent détruits successivement au pont Charron et à Jallais, où les généraux Marcé et Gauvilliers furent battus par des forces supérieures. Il n'y avait, pour garder toute la Vendée, que dix mille gardes nationaux, et seulement quelques milliers d'hommes de la ligne.

Charette, nommé généralissime des armées de la Vendée inférieure, vit tous ses égaux devenir ses lieutenants, et leurs troupes, dont ils étaient les premiers organisateurs, obéir à ses ordres. Il y avait des fortunes populaires, et les mêmes éléments de succès et de désastres dans les deux partis, mais avec cette différence, au détriment du parti royaliste, que dans les armées vendéennes la jalousie du commandement était entre les chefs, tandis que dans les armées républicaines, c'était la rivalité de la gloire. Le 24 mars, un corps de Vendéens, au nombre de

trois mille hommes, sous le commandement de Jolly, attaqua la ville des Sables; il fut repoussé. Il s'y représenta le 27 avec du canon; mais comme ce chef avait voulu se donner la gloire d'un emploi particulier, il fut réduit à ses seules forces. Le commandant républicain Boulard fit une sortie et le contraignit à la retraite. Les Vendéens ne surent pas tirer parti des avantages qu'ils pouvaient rendre décisifs à cette époque. L'inaction des corps de la Vendée inférieure, si préjudiciable au parti royaliste, fut l'œuvre de cette basse jalousie des chefs même qui avaient reconnu et proclamé Charette généralissime. Si les opérations de la basse Vendée eussent été, comme cela devait être, combinées avec celles de la haute Vendée où commandait Cathélineau, la république était infailliblement vaincue; mais il manqua toujours un prince à la tête de la cause vendéenne. Les royalistes le demandèrent sans cesse à l'Angleterre, qui le leur montra une seule fois et ne le leur donna pas; ce qui fut un raffinement nouveau en fait de cruauté politique.

Ainsi, il existait une indépendance d'opérations de la part des chefs de la même armée; et il n'y avait aucune intelligence entre les armées de la haute et de la basse Vendée : Cathélineau agissait de son côté, et Charette du sien.

Le 9 avril, l'armée d'Anjou se porta à Cholet, et dans sa route elle recruta d'Elbée et Bonchamps, qui étaient dans leurs châteaux. C'étaient d'anciens officiers. Le dernier avait fait la guerre dans l'Inde sous le fameux Bailli de Suffren. Ces deux gentilshommes, entraînés par le vœu populaire, se joignirent à l'armée avec quelques amis. Toutes les troupes sous Cathélineau ne s'élevaient alors qu'à six mille hommes. Le 10, cette armée marcha sur Chemillé, où elle écrasa une colonne républicaine; mais le défaut de munitions l'arrêta.

Le général Berruyer avait remplacé La Bourdonnaye; il avait vingt-cinq mille hommes dans la haute Vendée : ses troupes étaient divisées en quatre corps, et ce fut une grande faute. Quétineau commandait 3,000 hommes à Bressuire; Ligonnier, 4,000 à Vihers; Gauvilliers, 1,500 au pont de Cé; Dayat, environ 6,000 hommes à Niort. Berruyer, avec le reste des troupes, occupait Saint-Lambert et Angers, où était son quartier-général.

Cathélineau, après l'affaire de Chemillé, avait dû se replier d'abord sur Beaupréau, à quatre lieues au nord de Cholet, de là sur Tissange, petite ville du Poitou. Il se voyait à regret forcé à un système de défensive peu d'accord avec son caractère. Il en prévoyait les effets, et ne se dis-

simulait pas que le découragement se mettrait nécessairement dans ses troupes; ce qui rendrait impossible l'entreprise qu'il avait conçue. Cependant l'insurrection générale, qui éclata tout-à-coup dans le Bocage, donna à la cause royale des secours inattendus. Cette contrée, depuis le mouvement de 1792, était restée tranquille, par les conseils de sa noblesse et de son clergé; mais ses habitants n'en étaient pas moins entiers dans leur haine pour les principes républicains. Le comité de salut public, qui avait d'abord cru devoir sacrifier à la tranquillité de ce pays l'exécution d'une partie de ses décrets, se fit bientôt illusion sur le calme qui y régnait; il ordonna d'y mettre en vigueur la législation qui régissait le reste de la république. Ses agents commencèrent par l'arrestation de quelques nobles; ils firent des perquisitions, des réquisitions d'armes et de chevaux dans les châteaux. De ce nombre fut le château de Clisson, appartenant à M. de Lescure, qui l'habitait avec sa famille et une vingtaine de gentilshommes, parmi lesquels se trouvaient MM. Henri de Laroche-Jacquelein et de Marigny-Clisson. Ce château est à une lieue de Bressuire, chef-lieu du district. Les paroisses reçurent l'ordre d'y venir tirer à la milice pour compléter la levée des 300,000 hommes. Cette mesure atteignit

Henri de Laroche-Jacquelein. Les paroisses, endormies depuis un an, s'éveillèrent à cet ordre inattendu; elles se soulevèrent, et proposèrent à leur seigneur de se mettre à leur tête. Le lendemain, MM. de Lescure et Marigny furent arrêtés et conduits à Bressuire. Laroche-Jacquelein n'avait ni accepté ni refusé la proposition des paroisses; il s'était rendu dans son château de la Dorbelière; mais, à peine arrivé, cinq cents paysans vinrent le presser de se mettre à leur tête : un de ses amis le décida. Il fit sonner le tocsin; bientôt dix mille hommes, armés de fourches, de bâtons, d'une centaine de fusils de chasse, accoururent à sa voix. Ligonnier fit marcher contre lui le corps de Quétineau, qui se dirigea sur les Aubiers. Laroche-Jacquelein, au moment de se mettre en mouvement, dit à ses soldats : « Si je recule, tuez-moi; si j'avance, « suivez-moi; si je meurs, vengez-moi. » C'était parler en héros. Il se porta sur les Aubiers, où les patriotes ne se gardaient pas et furent surpris. Quétineau les rallia par un mouvement rétrograde. *Les voyez-vous qui fuient ?* s'écria Laroche-Jacquelein, et aussitôt il se précipita avec ses paysans sur les troupes de Quétineau, qui ne put empêcher la déroute, perdit une centaines d'hommes, et se sauva avec le reste sur Thouars, abandonnant deux pièces de canon

et deux barils de poudre, dont la Vendée était totalement dépourvue. Cathélineau était dans ce temps à Montrevault; Laroche-Jacquelein manœuvra pour se réunir à lui après la victoire des Aubiers. Les principaux chefs de l'armée d'Anjou aux ordres de Cathélineau étaient d'Elbée, Bonchamps, Stofflet. Ce généralissime partit, le 19 avril, avec toutes ses forces réunies, pour aller livrer bataille à l'armée républicaine, qui s'avançait dans le cœur de la Vendée, en partant de Challans, des Herbiers et de Vihers, pendant que le général Gauvilliers déboucherait d'Angers pour balayer la rive gauche de la Loire. Berruyer et Ligonnier furent défaits à Chemillé, et le 16 à Coron. L'ardeur des royalistes fut sans égale; leurs généraux leur donnaient l'exemple. Ils chargèrent à la tête de leurs troupes les corps républicains, qui, débordés de tous côtés et pris entre deux feux, furent enfin rompus. Huit cents prisonniers, un millier de fusils, et trois pièces avec leurs caissons, furent les trophées de d'Elbée.

Le 23 avril, un nouveau combat eut lieu, mais à forces égales, devant Beaupréau; cette affaire fut décisive: l'armée républicaine perdit son champ de bataille, fut mise dans une déroute complète, avec perte de trois mille hommes, de son artillerie, de la moitié de ses fusils, que les

soldats jetaient dans la fuite, et de tous ses caissons; elle se retira sur la Loire. Pendant trois mois la haute Vendée fut livrée à toute l'indépendance de la victoire. Les républicains n'avaient plus assez de forces pour y reprendre l'offensive.

Le 26 avril, Cathélineau ordonna une revue générale à Cholet : son armée était de 22,000 hommes d'infanterie, dont 13,000 armés de fusils de munition, et 750 hommes de cavalerie; l'artillerie était composée de six pièces attelées, parmi lesquelles la fameuse *Marie-Jeanne*. Le lendemain Laroche-Jacquelein fit sa jonction avec cinq mille hommes. Le 1^er^ mai, les Vendéens investirent Argenton-le-Château. Cette ville fut promptement enlevée, elle n'était défendue que par huit cents hommes de la garde nationale, qui, au lieu de parlementer, prirent la courageuse résolution de s'ouvrir un passage : ces braves y restèrent presque tous; ceux qui échappèrent se rendirent à Thouars qu'occupait Quétineau avec 5,000 hommes. Le découragement s'était mis parmi ses soldats. Un bataillon marseillais, qui avait été envoyé à cette armée pour y soutenir les fureurs révolutionnaires, fut le premier à déserter au moment du combat, et ne reparut point : il fit comme les lâches, il cria à la trahison au lieu de se battre. Quéti-

neau, ainsi abandonné des siens, fut contraint d'évacuer Bressuire dans le plus grand désordre. La terreur fut telle, que Lescure et Marigny furent oubliés dans leurs prisons. Le lendemain ils se joignirent à leurs amis, et ils prirent une place distinguée dans l'armée.

Le 3 mai, Bressuire fut occupée par la grande armée royale; quatre mille hommes sans armes y joignirent le corps de Lescure; c'était un vrai chevalier pour la Vendée, sa dévotion l'avait rendu vénérable aux paysans; quand il mourut, on le trouva revêtu d'un cilice. Marigny était chevalier de Saint-Louis et officier de marine. L'armée de Cathélineau se recruta de tous les nobles distingués et de tous les braves de la contrée, et marcha sur Thouars, ville très-forte, justement nommée la clef du Poitou; le général Quétineau s'y était renfermé avec six mille hommes.

L'attaque commença le 5 mai; elle fut dirigée sur plusieurs points par les généraux vendéens. La ville, fortifiée par la nature, n'était attaquable que sur deux points, dont l'un était le pont du Thoué: Lescure et Laroche-Jacquelein s'y portèrent avec dix mille hommes. La canonnade s'engagea à six heures du matin; à dix heures les Vendéens forcèrent ce défilé à la baïonnette, et enlevèrent le faubourg.

L'autre attaque n'obtenait aucun succès, quand le chef Bonchamps, qui commandait de ce côté, apprit qu'il existait un gué; il y fit aussitôt passer sa cavalerie, et se jeta sur le flanc de Quétineau. Cependant les républicains, quoique pressés entre cette attaque de front et celle de flanc faite par les ponts, se défendirent en héros, et se firent tailler en pièces sans abandonner leurs positions. Leur général fit de vains efforts pour rappeler la victoire de son côté : il dut céder au nombre et se renfermer dans les murs de Thouars. Les Vendéens en commencèrent immédiatement l'attaque; ils réussirent à faire brèche, Laroche-Jacquelein s'y élança le premier; ses colonnes se précipitèrent à sa suite, et bientôt la ville fut remplie de Vendéens; au milieu de ce carnage un juge de paix, avec un drapeau blanc, prit sur lui de sortir par une porte et de signer avec le chef d'Elbée, au nom du général Quétineau et de l'administration municipale, une capitulation par laquelle la garnison républicaine se rendait prisonnière. Quoique la ville eût réellement été prise d'assaut, cette capitulation fut observée. Ce qui est remarquable, c'est qu'aucune vengeance ne fut exercée. Les généraux vendéens engagèrent Quétineau, dont ils estimaient la conduite depuis le commencement de la guerre, à prendre rang parmi eux; mais

il s'y refusa, conserva sa cocarde en leur présence : il fut en cela bien plus digne encore de leur estime ; il n'y avait que l'échafaud révolutionnaire qui pût le punir de cette courageuse fidélité. La prise de Thouars donna aux Vendéens 5,000 prisonniers, autant de fusils, une forte artillerie et d'abondantes munitions : l'armée royale acquit ainsi une place assez forte ; c'était une grande conquête pour cette époque, aussi exalta-t-elle au plus haut degré le parti catholique. Une foule d'officiers, soit de la ville, soit des environs, accourut sous les drapeaux de la Vendée ; plusieurs se distinguèrent dans cette lutte si meurtrière pour la France. Les conquêtes faites sur les républicains furent partagées en sept divisions militaires, occupées chacune par un corps d'armée.

Cathélineau eut la division de Saint-Florent, Laroche-Jacquelein celle de Chatillon et des Aubiers, Lescure celle de Bressuire, Bonchamps celle des bords de la Loire, d'Elbée celle de Cholet et de Chemillé, Stofflet celle de Vihers et Maulévrier, Langrenière celle de Thouars et d'Argenton-le-Château. Ce ne fut qu'alors que les chefs de la haute Vendée songèrent à combiner leurs mouvements avec l'armée de la Vendée inférieure que commandait Charette. Cette armée était également composée de plusieurs divisions

dont les attaques isolées n'avaient pas eu de grands succès. Deux d'entre elles, celles de Royrand et de la Cathelinière, bloquaient cependant, du côté du pont Rousseau, la ville de Nantes, qui était en proie aux plus grandes alarmes; Charette s'était emparé de l'île de Noirmoutier.

Le même esprit de jalousie et d'ambition régnait dans cette armée : de graves mouvements d'insurrection excités par les chefs avaient compromis l'honneur et la vie de Charette; plusieurs expéditions avaient échoué par suite de cette mésintelligence; Charette s'était entendu nommer traître et lâche par les mécontents de son armée, et il s'était cru obligé de se justifier de cette accusation et particulièrement de l'entreprise sur Machecoul, qui avait manqué par la faute du chef Vrignaux dont les troupes n'avaient pas pris part au combat. De son côté Jolly, qui détestait les nobles, ne coopérait qu'avec répugnance aux projets du généralissime. Charette avait dû quitter Legé et sa position de Vieille-Vigne; il avait eu le chagrin d'apprendre que les habitants de Legé, livrés à leurs seules forces, avaient défendu vaillamment leurs foyers, après son départ, contre une colonne républicaine. Il s'était dirigé sur Mortagne, où se trouvait la division de Royrand; mais, averti qu'il y serait

mal reçu pour avoir quitté Legé et Vieille-Vigne sans combat, il avait rebroussé chemin avec cinq cents hommes seulement, et c'est avec ce faible corps qu'il osa attaquer et qu'il força le poste de Saint-Colombin, défendu par 1,200 hommes, qui furent tous tués ou faits prisonniers. Peu de jours après, une entrevue eut lieu entre Charette et le chef Royrand, pour combiner l'attaque du pont James; l'armée de Charette s'empara de ce poste important, après un combat acharné dans lequel les républicains perdirent beaucoup de monde.

Depuis l'occupation de Saumur par Cathélineau, les républicains n'occupaient plus que deux postes dans cette partie du territoire vendéen, Palluau et Machecoul. Charette fut chargé du soin de les en chasser; il dirigea lui-même l'attaque de Palluau, que défendait le général Boulard; mais ses ordres furent si mal exécutés, que ses colonnes se fusillèrent entre elles, et que Jolly ayant imprudemment coupé le pont qui assurait sa retraite, il fut un instant dans une position désastreuse. La déroute fut générale dans ses rangs, ses soldats se sauvaient de toutes parts, chacun rentra dans ses quartiers; de sa personne il retourna à Legé, où il fut très étonné d'apprendre le lendemain par une reconnaissance que le poste de Palluau avait été éva-

cué par les républicains; il ordonna aussitôt à Savin d'y établir sa division. Il ne restait donc plus que Machecoul aux patriotes; cette position était plus importante. Charette rassembla toutes ses forces pour l'attaquer; le 10 juin, il s'y porta; Machecoul était défendu par dix-neuf pièces de canon, des retranchements et 2,500 hommes sous les ordres du général Boisquillon; le château était également fortifié : l'affaire fut des plus chaudes. Les républicains se défendirent avec la plus grande valeur, mais la plupart des canonniers, selon la tactique des Vendéens, ayant été tués sur leurs pièces par les chasseurs tirailleurs, l'artillerie diminua son feu. Charette profita d'un moment d'incertitude causé par la mort d'un chef pour enlever ses troupes et se précipiter au milieu des républicains. Jolly et Savin réparèrent la faute qu'ils avaient commise à l'attaque de Palluau. Le château fut emporté et l'assaut donné à la ville, les royalistes y entrèrent avec les républicains, un combat à outrance s'engagea dans les rues et dans les maisons, on ne faisait point de prisonniers, c'était la guerre civile dans toute son horreur; après trois heures de carnage, la victoire enfin resta aux Vendéens, les débris républicains se retirèrent par la route de Challans; vivement poursuivis, ils périrent presque tous. La victoire des royalistes fut com-

plète : ils s'emparèrent de dix-huit pièces d'artillerie, huit caissons, et d'une quantité considérable de munitions et d'approvisionnements de toute nature dont ils manquaient absolument : 5oo prisonniers et des ambulances restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les républicains furent si effrayés de la prise de Machecoul, qu'ils s'enfuirent à Nantes, et abandonnèrent trois pièces de canon au port Saint-Pierre, que la Cathélinière trouva évacué. L'armée vendéenne après cet exploit reprit ses quartiers. Charette ramena à Legé huit pièces de canon, le reste de l'artillerie fut distribué aux autres corps. A l'affaire de Machecoul, des femmes furent tuées dans les rangs républicains. Une d'elles, qui s'était fait remarquer par son acharnement, chargeait son arme, quand elle fut surprise par un officier vendéen ; alors elle prit son fusil par le canon et le frappa, l'officier lui donna un coup de sabre ; mais quand il sut qu'il avait blessé une femme, il eut la barbarie de la faire exposer nue sur un fumier. Une telle action n'est pas d'un Français ! il est vrai qu'alors tout était sorti de son orbite par la convulsion révolutionnaire.

L'entreprise sur Machecoul avait fait partie du mouvement combiné contre Nantes, dont l'occupation était sans doute d'une grande importance pour la Vendée. Maîtres de cette place

ville, qui leur assurait l'arrivée des convois anglais, les armées royales pouvaient sans danger manœuvrer sur les deux rives de la Loire et menacer Paris. Mais si, profitant de leurs étonnants succès, Charette et Cathélineau eussent réuni toutes leurs forces pour marcher sur la capitale, après l'affaire de Machecoul, c'en était fait de la république. Rien n'eût arrêté la marche triomphante des armées royales; le drapeau blanc eût flotté sur les tours de Notre-Dame avant qu'il eût été possible aux armées du Rhin d'accourir au secours de leur gouvernement.

Le projet de s'emparer de Nantes avait été le résultat naturel des succès des deux armées royales; pendant que Charette conquérait toute la Vendée inférieure, Cathélineau était entré à Parthenay le 10 mai; le 13, il avait occupé la Chataigneraie, après un combat assez chaud. Cependant le 16, le général Chalbos avait remporté à Fontenay une victoire éclatante; le général d'Elbée avait été blessé dans cette affaire, et le découragement s'étant mis parmi ses troupes, une grande partie de l'artillerie vendéenne et la fameuse *Marie-Jeanne* étaient restées au pouvoir des *bleus*. La superstition des paysans en fut frappée, et les chefs profitèrent de leur douleur populaire, pour les ramener au combat et leur inspirer la volonté de reprendre cette

idole de leur fanatisme. Il n'y a pas de petits moyens en fait de fanatisme, ce sont ceux qui sont à la portée du peuple qui sont les meilleurs : celui-là devait réussir sur des esprits aussi simples et aussi ardents en même temps.

En effet, le 24, cette armée, désespérée la veille, se présenta pleine de confiance sous les murs de Fontenay. On assure que les Vendéens n'avaient que quatre cartouches par homme, et que les six pièces qui composaient toute leur artillerie n'avaient que trois coups à tirer ; mais ils voulaient reprendre la *Marie-Jeanne*. Ils avaient à combattre treize mille hommes et trente-sept pièces de canon. L'ordre d'attaque était Lescure à l'aile gauche, Bonchamps à l'aile droite, Baudry et Royrand au centre. Laroche-Jacquelein commandait la cavalerie, qui comptait à peine six cents chevaux. Les républicains étaient commandés à l'aile droite par le général Dayat, à l'aile gauche par le général Chalbos, au centre par le général Nouvion. Les généraux vendéens haranguèrent ainsi leurs soldats : *Mes amis, nous n'avons pas de poudre, allons en courant reprendre Marie-Jeanne.* Mais le feu de l'artillerie républicaine arrête tout-à-coup l'élan des Vendéens, qui tombent à genoux et offrent leur vie à Dieu. Bonchamps, avec ses Bretons armés de leurs longs bâtons, se précipite sur les

pièces, les canonniers républicains tombent assommés sous les terribles bâtons de ces paysans, la cavalerie vendéenne soutient cette étrange attaque. Les pièces sont enlevées par la charge de Bonchamps. Lescure, de son côté, livrait un combat acharné où l'on se battait corps à corps, partout les rangs étaient rompus. Le général Chalbos voulut profiter de ce désordre, et ordonna une charge de flanc à sa gendarmerie, mais celle-ci refusa; s'enfuit et découvrit l'aile gauche qui tout d'abord fut attaquée et renversée par Laroche-Jacquelein. La déroute des républicains devint générale. Le général Chalbos lui-même fut entraîné. Les Vendéens entrèrent dans Fontenay pêle-mêle avec les républicains, mais ceux-ci dans leur retraite emmenaient la fameuse *Marie-Jeanne*. Un chef nommé Forêt se mit aussitôt à leur poursuite sur la route de Niort avec la cavalerie, et ramena en triomphe à Fontenay le palladium de l'armée d'Anjou. Les vainqueurs trouvèrent dans la place trente pièces de canon, sept mille fusils, beaucoup de munitions, et firent quatre mille prisonniers. Après cette victoire, les chefs se réunirent pour établir un gouvernement, qui, sous le nom de conseil supérieur et sous la présidence de l'évêque d'Agra, siégea à Châtillon; ils perdirent leur temps à cette organisation prématurée, au lieu

de poursuivre leurs avantages et de surprendre la ville de Niort. Ils s'en avisèrent plus tard; mais, suivant l'usage de cette armée, les soldats étaient retournés dans leurs foyers. Il y eut encore un autre obstacle à cette entreprise; ce furent les mauvaises nouvelles que l'on reçut de la Loire supérieure. La division qui l'observait se trouvant attaquée par les troupes sorties d'Orléans, et réduite à environ 200 hommes par la désertion, avait été contrainte à abandonner la Forge-Rousse.

La convention avait enfin ouvert les yeux sur la nature et le danger de l'insurrection de l'Ouest; elle avait réuni 40,000 hommes à Orléans, dont 8,900 de cavalerie, et les dirigea à marches forcées sur la Vendée, avec 80 pièces de canon. C'était en raison de ces renforts que le général Salomon était rentré à Thouars avec 4,000 hommes. Il avait chassé l'ennemi de la Forge-Rousse, et s'avançait dans le pays; le quartier-général républicain était à Saumur; Vihers venait d'être repris, Cholet était menacé; telles furent les nouvelles que les Vendéens apprirent à Châtillon où ils avaient donné rendez-vous à leur armée pour le 2 juin. Stofflet chassé de Vihers demanda du secours à Châtillon; Lescure et Laroche-Jacquelein le joignirent, l'aidèrent à reprendre Vihers, eurent l'avantage dans

deux autres affaires, et poursuivirent les *bleus*, jusqu'à Doué. Alors toute l'armée de Cathélineau prit le nom de grande armée à Vihiers, où elle fut réunie au nombre de 40,000 hommes d'infanterie, 1200 chevaux et 24 pièces de canon.

Le 7 juin, Ligonnier fut forcé dans Doué; il n'avait que 3,600 hommes; il fut poursuivi jusqu'à Saumur, dont les Vendéens entreprirent le siége. La garnison était nombreuse et bien approvisionnée; les généraux Berruyer, Coutard, Santerre, la commandaient; ils avaient couvert de redoutes les approches de la place, notamment les hauteurs de Tournan qui dominaient les routes de Doué et de Montreuil; une forte redoute couvrait le faubourg de Fenet. On attendait encore à Saumur le général Salomon qui était parti de Thouars, avec une division de 5000 hommes. Les Vendéens, instruits de ce mouvement, avaient occupé tous les défilés des environs de Montreuil. Cette division, assaillie de tous côtés dans sa marche par des tirailleurs cachés dans des haies dont ce pays est entrecoupé, se débanda; le général Salomon voulut rétrograder sur Thouars, mais il était cerné par les embuscades des villages, et ses soldats, frappés d'une terreur panique, s'enfuirent à plus de vingt lieues. L'armée royale rentra dans Montreuil à la pointe du jour; le 10 juin, toutes les

divisions étaient réunies devant Saumur. Lescure commença l'attaque sur la gauche ; il eut des succès et enleva une batterie, mais il fut blessé, ses troupes se replièrent. Les cuirassiers de Westermann firent de belles charges. Cathélineau, dont l'attaque s'était dirigée contre les redoutes de droite, parvint à les enlever : dans ce temps Laroche-Jacquelein, entraîné par son ardeur naturelle, s'élança au galop dans Saumur, suivi seulement de cinq cavaliers. Un bataillon républicain était en bataille sur la place; il osa le sommer de mettre bas les armes; le bataillon, interdit, obéit d'abord, croyant que ce général était suivi d'une nombreuse colonne ; mais le voyant seul, les soldats ramassèrent leurs armes ; Laroche-Jacquelein s'élança sur eux un pistolet à la main, il eût infailliblement été victime de sa témérité, si au même instant une colonne de cavalerie et d'infanterie vendéenne n'avait débouché sur la place. Le bataillon républicain se rendit prisonnier. Malgré la prise de Saumur, les redoutes de Bourneau tenaient encore et refusaient de se rendre à discrétion; elles continuaient leur feu. Stofflet et Marigny les attaquèrent sans succès avec deux divisions et vingt pièces de canon; à la nuit le feu cessa, et les Vendéens prirent position. Le lendemain, quand ils s'avancèrent pour recom-

mencer l'attaque, ils trouvèrent les redoutes évacuées; les républicains les avaient abandonnées dans la nuit, après avoir encloué les pièces.

Le château de Saumur, qui était occupé par 500 hommes, se rendit le lendemain; la garnison fut prisonnière de guerre. La prise de Saumur donna aux Vendéens une place très forte sur la Loire, neuf pièces de canon, 2,000 fusils, 4100 prisonniers et des magasins de toutes espèces.

Le 12 juin, le conseil royal s'assembla à Saumur; Cathélineau fut nommé généralissime des armées réunies d'Anjou et du Bocage; les siéges d'Angers et de Nantes furent résolus : des officiers furent envoyés à Charette pour l'engager à combiner ses forces, pour ces deux grandes entreprises, avec celles de Cathélineau : ils le trouvèrent dans son camp de Vieille-Vigne, où il s'était établi après la prise de Machecoul; il avait douze mille hommes, six cents chevaux et quinze pièces de canon; il répondit qu'on devait compter sur lui, et il se mit en marche sur Nantes, renforcé des troupes de Lyrot et de la Cathélinière.

Dans sa marche il rencontra le général Beysser, qui était sorti de Nantes; il le força à rétrograder, le chassa devant lui jusqu'aux portes

de cette ville. Chinon se rendit à un détachement de l'armée d'Anjou. Le 16, l'armée de Cathélineau, quoique affaiblie par la désertion accoutumée des Vendéens, se porta sur Angers; les républicains, effrayés de l'approche d'une force aussi imposante, se replièrent sur Laval; Angers tomba sans résistance au pouvoir des royalistes. De là ils se dirigèrent sur Nantes, où Charette les attendait, et où il avait pris position sur la rive gauche au pont Rousseau avec 25,000 hommes. L'attaque fut fixée au 29 juin à deux heures du matin, par les chefs des armées combinées.

La terreur était dans Nantes, et peut-être les royalistes s'en seraient-ils emparés à la première approche, s'ils n'avaient pas eu la forfanterie de vouloir que cette grande ville se rendît à une sommation portée aux autorités par deux prisonniers. Ils perdirent ainsi trois jours pendant lesquels le général Canclaux qui avait à peine onze bataillons et 300 chevaux, fit venir de Rennes les munitions dont il manquait. Ce manifeste des Vendéens portait : *Sommation, au nom du roi, de remettre dans trois jours les clefs de la ville, les armes et les munitions entre les mains des chefs des armées catholiques et royales d'Anjou et du Poitou : qu'il en serait pris possession au nom de S. M. très-chrétienne Louis XVII, roi de*

France et de Navarre, et au nom de M. le régent du royaume; que les habitants seraient traités comme leurs frères et fidèles sujets du Roi; et qu'en cas de refus, la ville serait assiégée, la garnison passée au fil de l'épée, et les habitants traités conformément aux lois de la guerre pour les villes prises d'assaut. Ce manifeste indigna les autorités, qui répondirent simplement, *la nation ne traite pas avec les rebelles.* Toutes les mesures pour une vigoureuse défense furent prises; de larges fossés furent creusés; le pont de la Loire au faubourg Saint-Jacques fut coupé, et de ce côté la ville fut rendue inattaquable; de fortes batteries furent élevées sur les points les plus faibles. L'attitude des autorités civiles et militaires imposa aux malveillants, annula l'effet des menées sourdes, des intelligences que d'Elbée se vantait d'avoir dans la ville. Nantes passa subitement de la plus grande frayeur à l'attitude d'une grande cité qui se lève contre la rébellion.

Le général Beysser commandait en second sous Canclaux, Bonvoust dirigeait l'artillerie. Le 29, les Vendéens, d'après la fière réponse des autorités de Nantes, commencèrent leur attaque; un des faubourgs fut pris et repris à la baïonnette; sur un autre point la légion Nantaise qui gardait une porte fut refoulée dans la

ville. Le fougueux Cathélineau commandait 20,000 hommes, à la tête de ceux de Saint-Florent et de Jallais, avec lesquels il avait commencé son insurrection; il s'empara au pas de course de la batterie de la porte de Vannes chassa devant lui la 109e qui la défendait, et la repoussa de rue en rue jusque sur la place d'armes; animés par les succès de leur généralissime, les autres chefs firent de nouveaux efforts, et renversèrent tout ce qui leur était opposé. Mais au moment où la ville allait être emportée, Cathélineau fut blessé grièvement. A cette nouvelle, ses soldats poussèrent des cris de désespoir, et se retirèrent tumultueusement; en vain leurs chefs leur donnèrent-ils l'exemple de la plus grande témérité en s'élançant au milieu des rangs ennemis, rien ne put les arrêter. La blessure de Cathélineau sauva Nantes.

Ce qui nuisit toujours au parti royal, ce ne fut pas les chances malheureuses de la guerre, qui appartiennent à tout le monde, ce fut la jalousie; elle était extrême entre les armées d'Anjou et de Poitou; elle fut constante, et se signala par les plus grands désastres. C'est le propre des révoltes : l'égalité des intérêts les commence, l'union des passions les continue, et le plus souvent elles finissent par la guerre civile, qui s'établit dans les révoltes elles-mêmes. Charette

occupait le pont Rousseau sur la rive gauche de la Loire. Le lendemain de la levée du siége, il se battit encore dans ses positions depuis midi jusqu'à six heures, et ne les évacua que dans la nuit, emmenant avec lui son artillerie; il eut l'audace de donner le signal de son départ aux Nantais par quatre coups de canon, et prit tranquillement la route de Legé, sans être poursuivi par les troupes de Canclaux, ce qui serait inexplicable sans la faiblesse de la garnison. Mais ce qui le serait encore davantage pour quiconque n'aurait pas connu la rivalité des armées et des officiers de la haute et de la basse Vendée, c'est l'ignorance où l'armée d'Anjou laissa Charette de la nécessité où elle se trouvait de lever le siége.

Le même esprit de jalousie se montra quelques jours après au conseil royal qui fut tenu à Châtillon, pour la nomination d'un généralissime au commandement des armées catholiques du Poitou, de la Loire et de l'Anjou. Le choix se trouvait partagé entre d'Elbée et Charette : il paraît que celui-ci y fut, ainsi que ses généraux, convoqué tard, cependant il réunit beaucoup de suffrages; mais d'Elbée fut nommé.

Un jeune colonel nommé Westermann, ancien aide-de-camp de Dumouriez, se distinguait à cette époque à l'armée de Niort, où s'étaient re-

tirés les républicains après la prise de Saumur et de Fontenay. Il conçut le projet de réunir à sa légion, cantonnée à Saint-Maixent, les gardes nationales des environs, d'enlever à l'ennemi Parthenay et Châtillon, et de secourir Nantes, ce qui porterait un coup funeste à la cause vendéenne. Il débuta par marcher sur Parthenay, qu'il enleva malgré les efforts de Lescure. Le 3 juillet, il fut également heureux dans sa tentative sur Châtillon, dans lequel il entra après un combat assez vif. Mais la grande armée royale, instruite de ce mouvement, accourut à sa rencontre; le 9, Westermann fut attaqué sur les hauteurs de Château-Gaillard; il fit des prodiges de valeur; il succomba accablé par le nombre; tout son corps fut détruit, à peine trois cents hommes purent-ils se rallier de cette déroute. La république perdit dans cette expédition cinq mille hommes et quatorze pièces de canon. Westermann eut le tort de ne point attendre à Bressuire les renforts que son général en chef lui annonçait; il se serait trouvé à la tête de vingt mille hommes; il aurait pu alors se flatter d'un succès important. A leur retour à Niort, Westermann et le général Biron s'accusèrent mutuellement de la mauvaise issue de cette expédition; Westermann reprochait à Biron la lenteur de la marche des renforts qui devaient le suivre à Bressuire; Bi-

ron lui reprochait de ne les avoir pas attendus. Les représentants du peuple donnèrent raison à Westermann, et destituèrent Biron. Mais ils devaient bientôt périr l'un et l'autre sous la hache révolutionnaire qui ne respectait ni vainqueurs ni vaincus.

Enhardis par la victoire qu'ils venaient de remporter, les Vendéens essayèrent d'enlever Luçon. La conduite blâmable du général Sandoz faillit leur livrer cette ville ; mais la vigoureuse résistance d'un bataillon fit échouer leur tentative, ils se retirèrent avec perte d'un bon nombre d'entre eux. Le général Santerre fut sur ces entrefaites nommé au commandement en chef de l'armée républicaine. Il débuta par quelques succès, mais peu après il éprouva une défaite complète, perdit cinq mille hommes et une grande partie de son matériel. Les Vendéens attachaient un grand prix à la possession de Luçon ; ils renouvelèrent à plusieurs reprises leurs efforts pour s'emparer de cette position importante en ce qu'elle domine tout le littoral. Le général Tuncq, qui y commandait, repoussa victorieusement toutes leurs attaques. Les armées d'Anjou et de Poitou furent dispersées, avec perte de toute leur artillerie, à ces différentes affaires. C'était plus qu'une victoire pour la république. Cependant les représentants du peuple ôtèrent

au brave général Tuncq son commandement, et le remplacèrent par le général Lecomte. Celui-ci fut moins heureux; attaqué, le 4 septembre, par l'armée de d'Elbée, il fut forcé dans son camp de Châtenay, et put à peine se sauver avec deux mille hommes, débris des douze mille qu'il commandait. Le fameux bataillon *le vengeur*, si redoutable aux Vendéens, fut détruit. Dans cette affaire, les deux partis faisaient assaut de cruauté, comme dans les guerres des sauvages; les prisonniers étaient impitoyablement immolés. On a peine à croire aux horreurs qui signalent cette crise funeste, et au délire qui pendant trois ans rendit les Français si avides du sang français. Cependant, au milieu de tant de crimes, de nobles vertus, de grandes actions se signalèrent, et les frontières de France virent naître d'immortels lauriers.

Les villes de Mayence et de Valenciennes avaient été obligées de capituler et de se rendre, la première aux Prussiens, la seconde aux Autrichiens; leur capitulation portait que leurs garnisons ne pourraient servir contre les alliés avant d'avoir été échangées. Le comité de salut public profita de ces événements malheureux pour envoyer les garnisons de Mayence et de Valenciennes à l'armée de la Vendée. Ces troupes furent amenées en poste jusqu'à Orléans, où elles reçurent

ordre de commencer aussitôt leurs opérations offensives. Après la victoire de Châtenay, les chefs vendéens s'étaient retirés dans leurs cantonnements. Le bruit avait couru dans l'armée que l'attaque nocturne de Westerman sur Parthenay avait été protégée par les habitants. Lescure était parti de Saint-Sauveur pour venger cette prétendue trahison, et avait livré Parthenay au pillage : ce n'était pas un bon moyen pour en attacher les malheureux habitants à la cause royale. Le général républicain Rey, à la nouvelle de la reprise de Parthenay, quitta son cantonnement, rencontra Lescure à Saint-Loup, le culbuta, et le rejeta dans son camp de Saint-Sauveur.

Les succès de Bonchamps, en Anjou, se trouvaient compensés par les échecs éprouvés par Stofflet et Laroche-Jacquelein, battus à Doué et à Martigné. Lescure marcha sur Thouars, qu'il espérait surprendre; le général Rey s'y porta avec cinq mille hommes, reçut vigoureusement son ennemi, et l'obligea à la retraite. Sans le désastre de Coron, que la république dut à l'ineptie du général qui commandait à ce combat, dans lequel elle eût été victorieuse s'il avait eu les premières notions de son métier, la Vendée aurait nécessairement été soumise. Mais les grands avantages que les Vendéens

retirèrent de cette victoire et de celles de Terson, de Mortagne, de Saint-Fulgent, exaltèrent de nouveau au plus haut degré les espérances de la cause royale et le fanatisme des campagnes.

L'arrivée à Nantes des garnisons de Mayence et de Valenciennes sous les ordres des généraux Kléber et Aubert du Bayet, porta les forces de la république dans les départements insurgés à 130 ou 140,000 hommes. Les représentants du peuple résolurent de reprendre l'offensive sur tous les points, et de se mettre à la tête des colonnes pour en surveiller les mouvements, et faire exécuter à la rigueur les décrets de la convention.

De ce jour l'incendie des villages éclaira la marche républicaine. Ce spectacle jetait un grand effroi sur les masses vendéennes. Charette, attaqué de tous côtés, fut battu cinq fois à Port-Saint-Père, à la Chapelle-Pallicaud, à Verton, à Louin, à Mortagne; ses soldats harassés manquaient surtout de munitions, et refusaient de se battre; ils demandaient à grands cris le secours de l'armée d'Anjou.

Les représentants du peuple avaient arrêté leur plan de campagne à Saumur : ils avaient ordonné que l'armée de Mayence et celle des côtes de Brest, renforcées de la division des

Sables, se mettraient en mouvement le 11 septembre, et marcheraient par Machecoul et Bourg-Neuf sur Mortagne, en passant par Aizenay, Saint-Fulgent et les Herbiers, positions qu'elles devaient préalablement enlever; que la réserve, après avoir passé la Sèvre sur le pont de Verton, se saisirait de Château de Clisson, et de là ferait sa jonction avec l'armée; que la division des côtes de la Rochelle garderait la défensive, que seulement elle resterait en communication avec l'armée des côtes de Brest par un mouvement de la division de Miekowsky; que la division Chalbos se porterait le 14 à la Châtaigneraye, la division Oré à Bressuire, la division de Saumur à Vihers. Il était difficile de rien concevoir de plus absurde. Les divisions, opérant ainsi isolément, marchaient à des revers certains. Il fallait opérer en masse sur Chemillé et Saint-Fulgent ou Châtillon. Cet immense déploiement de forces bien dirigé aurait renversé comme un torrent furieux les faibles obstacles opposés à sa marche. Le danger qui menaçait la Vendée, au lieu d'abattre ces hommes qu'armait le fanatisme, donna une nouvelle action à leur courage; tous jurèrent de vaincre ou de mourir.

Le 18 septembre, la grande armée royale, forte de trente à quarante mille hommes, quitta

Cholet sous les ordres de d'Elbée ; à six lieues de cette ville, elle se réunit à l'armée de Charette, qui comptait quinze à vingt mille hommes, et se retirait devant les Mayençais. Les flammes de Torfou avertirent les deux armées de l'approche des républicains ; le lendemain elles marchèrent au combat, la bataille fut terrible ; les républicains la perdirent, malgré la valeur des généraux Kléber et Aubert du Bayet ; ils furent entourés par les colonnes ennemies qui, connaissant parfaitement le pays, dérobaient leurs mouvements et fondaient à l'improviste sur leur front, leur flanc et leurs derrières ; leur perte fut de deux mille hommes, dont moitié faits prisonniers ; leur retraite s'effectua brillamment sur le village de Getigné, dont ils défendirent le pont.

Cependant Beysser, conformément à ses instructions, marchait pour rejoindre les Mayençais, et s'était rendu maître de Montaigu, où il mettait tout à feu et à sang, lorsqu'il y fut surpris par les troupes royalistes qui arrivaient à marches forcées. Ses soldats, livrés aux plus grands désordres, offrirent peu de résistance ; le carnage fut affreux, tous les prisonniers furent passés au fil de l'épée, l'artillerie de Beysser tomba au pouvoir des Vendéens.

La division des Sables, maîtresse de Saint-

Fulgent, portait également partout la destruction et l'incendie; Charette y arriva le 22 septembre au soir, et attaqua cette nuit même. Le combat dura cinq heures; les républicains perdirent trois mille hommes et tout leur matériel. Le général Miekowsky, qui les commandait, ne put regagner Nantes qu'avec peine. Les combats de Coron et de Saint-Lambert ne furent pas plus heureux pour les armées républicaines, et l'audace des Vendéens en acquit une nouvelle ardeur.

La convention apprit avec rage la défaite de ces trois armées presque détruites par ce qu'elle appelait des paysans sans discipline et sans organisation militaire. Le comité de salut public prit alors une mesure vigoureuse; il cassa les généraux, rappela les représentants, et refit la tête de l'armée. Canclaux fut mandé à Paris, et remplacé par l'Échelle, ancien maître d'armes. Aussitôt son arrivée à Nantes, l'Échelle, qui avait reçu des instructions terribles, connaissant d'ailleurs tout le péril qu'il courrait en ne remplissant pas les vues du gouvernement, forma le projet d'écraser d'un seul coup la haute Vendée, l'armée de d'Elbée, de Lescure, de Bonchamps, de Laroche-Jacquelein, d'attaquer ensuite la Vendée inférieure, où commandait Charette; ce dernier chef s'était séparé de la grande ar-

mée, à laquelle il refusait toute coopération. Cette conduite était un grand crime dans une pareille circonstance, où il s'agissait du salut de son parti. Les chefs de la haute Vendée, instruits des mouvements ordonnés par le général en chef l'Échelle, concevaient l'étendue de leurs dangers et le besoin qu'ils avaient de réunir toutes leurs forces pour combattre avec quelques chances de succès les forces que la république leur opposait; mais les haines personnelles qui existaient entre les chefs des deux Vendées s'étaient réveillées avec plus d'animosité encore depuis le siége de Nantes et la mort de Cathélineau. Charette fut, dans cette circonstance, un mauvais chevalier; il trahit la cause vendéenne, en refusant de marcher; il quitta brusquement les Herbiers, et se renferma dans la ville de Legé, ce quartier-général favori, qui avait pour lui tant d'attraits; il ne pouvait servir plus efficacement les plans du général l'Échelle.

Le général l'Echelle avait combiné une attaque générale de la part de toutes ses forces sur deux points principaux. Les corps d'armée de Niort, de Saumur et du pont de Cé, marcheraient par Bressuire sur Châtillon, dans le temps que l'armée de Mayence avec les divisions de Nantes et de Luçon se porteraient sur Cholet.

Le 10 octobre, les généraux Chalbos, Chambon, Chabot et Westermann avec les troupes de Niort arrivèrent à Bressuire, culbutèrent l'armée d'Anjou, et entrèrent à Châtillon. Cette ville échappa pour le moment à l'incendie qui éclairait d'ordinaire la marche des colonnes républicaines. Le général l'Échelle dirigea en personne l'attaque sur Mortagne et Cholet avec trente mille hommes. Les chefs vendéens dépêchèrent de nouveau à Charette pour le supplier de se reporter sur les Herbiers, afin de s'opposer à la marche des républicains; il fut inexorable, comme s'il n'eût eu dans le moment d'autre intérêt que la destruction de la haute Vendée et le triomphe des patriotes: c'était pousser le ressentiment bien loin, puisqu'en résultat il y allait de la ruine des deux Vendées; cependant il se rapprocha de la mer, et s'empara de l'île de Noirmoutier. Dans cette position, les généraux Bonchamps, Lescure et Beaurepaire, divisèrent leurs forces en deux corps, emmenant une partie au secours de Mortagne, et envoyant l'autre sur Châtillon. Le 12 octobre, la division Westermann y fut vivement attaquée; la victoire resta aux Vendéens. Westermann essaya de prendre position en arrière de Châtillon; mais il fut contraint de continuer sa retraite sur Bressuire; l'ennemi le fit suivre par une avant-garde trop faible: il

s'arrêta, battit cette avant-garde, et conçut le projet de rentrer la nuit dans Châtillon avec une centaine de hussards, portant chacun un grenadier en croupe. Cette tentative audacieuse lui réussit; il surprit les Vendéens, en fit un grand massacre, brûla Châtillon, et vint, sans avoir éprouvé de perte, rejoindre sa division.

Le 15 octobre, l'Échelle, à la tête de vingt mille hommes, entra à Mortagne; il y apprit qu'il n'y avait rien à craindre de l'armée de Charette, et qu'elle avait abandonné ses frères d'armes. Il marcha alors sans hésiter sur les corps vendéens qui, après la victoire de Châtillon, s'étaient portés sur Cholet. Les deux armées se rencontrèrent sous les murs du château de la Tremblaye ; la bataille fut sanglante. D'Elbée, Lescure et Bonchamps, tombèrent blessés mortellement; le bruit de leur mort se répandit, et sema la terreur dans les rangs de leurs armées; la déroute fut complète; le drapeau tricolore flotta sur les clochers de Cholet.

Cependant les chefs vendéens ne se laissèrent pas abattre par ce revers : ils résolurent de risquer de nouveau le sort des armes, avant de livrer à la république cette rive de la Loire.

Le 17, les généraux républicains tinrent conseil; plusieurs plans y furent discutés : celui de Kléber était de manœuvrer sur trois colonnes,

celle de droite sur Jallais pour tourner au besoin la position importante de Beaupréau, si l'ennemi y tenait, ou s'opposer au passage de la Loire à St-Florent; celle du centre sur Beaupréau par le May; celle de gauche sur St-Gesté, pour couper la retraite sur Nantes. Mais ce même jour, 17, quarante mille hommes de l'armée royale passèrent la Loire à Saint-Florent, et attaquèrent à l'improviste l'armée républicaine; Kléber, ainsi surpris, fit d'habiles dispositions: partout il rallia les colonnes rompues par la violence du choc des Vendéens; il les ramena au combat, et rappela la victoire près de lui échapper; douze pièces de canon tombèrent en son pouvoir. Le général en chef l'Échelle ne prit aucune part à cette sanglante affaire; tout l'honneur en appartient à Kléber.

La convention avait dit à l'armée, par sa proclamation du 1^er^ octobre: « Soldats de la liberté! il faut que les brigands de la Vendée soient exterminés avant la fin du mois d'octobre; le salut de la patrie l'exige, l'honneur du peuple français le commande, son courage doit l'accomplir. » La convention avait été obéie, la rive gauche de la Loire était évacuée.

§ III.

La cause royale venait de perdre plusieurs de

ses principaux chefs; le commandement des armées d'Anjou était vacant, il fallait y pourvoir : le conseil s'assembla et le confia au jeune Laroche-Jacquelein, âgé seulement de vingt-un ans. Le plan de campagne fut aussi discuté; l'avis du prince de Talmont l'emporta; il fut arrêté que l'armée se porterait sur Rennes, dont la possession, indépendamment des ressources d'une grande ville, offrirait les moyens de réunir une nouvelle armée dans la haute Bretagne. Déjà un corps de 4,500 royalistes détaché de la division Loroux, sous les ordres de Lirot, avait passé la Loire à gué et s'était emparé d'Ancenis. A cette nouvelle, Laroche-Jacquelein se mit en marche, appelant sur sa route la population aux armes pour soutenir la cause sainte de l'autel et du trône : il traînait ainsi à sa suite un peuple tout entier; c'étaient les Hébreux chassés de l'Égypte. Il avait placé les vieillards, les femmes, les enfants, les blessés, les bagages entre deux corps de son armée. Cette colonne couvrait quatre lieues de pays; mais assurée de ses flancs et de ses derrières, elle s'avançait avec confiance sur Laval. Château-Gonthier, faiblement défendu, lui ouvrit ses portes; et le 23 octobre, la ville de Laval, qui n'avait à opposer que quelques milliers de gardes nationales, se rendit à l'armée vendéenne.

Le général l'Échelle, de l'avis de son conseil de guerre, partagea son armée en deux colonnes; il marcha avec la première sur Laval par la rive droite de la Mayenne, dans le temps que les généraux Chambertin et Aubanier s'avançaient par la route de Cossé. Ce plan était vicieux, il eut les plus déplorables résultats. A cette faute, le général en chef ajouta celle de mal diriger ses attaques sur le terrain, il engagea imprudemment la brigade Westermann : l'échec éprouvé par ce général décida du sort de la bataille. L'Echelle n'avait pas assez de jugement pour sentir que des hommes de parti sont plus redoutables, alors qu'ils sont plus désespérés; et d'ailleurs il n'y avait plus de cartel entre les bleus et les blancs : ceux-ci étaient de véritables rebelles aux yeux de la république; et au défaut des droits d'une pareille guerre, la législation d'alors en eût fait justice : ainsi les Vendéens qui n'avaient à attendre que la mort devaient la faire acheter chèrement à leurs ennemis. L'Échelle aurait dû calculer que son ennemi s'était débarrassé dans les murs de Laval, de ses bagages, de ses chariots, de cette multitude de vieillards, de femmes et d'enfants, qui rendaient sa marche périlleuse en rase campagne, et qu'il aurait dans cette position un grand avantage, dont son désespoir saurait profiter; qu'étant dans une terre

étrangère pour lui, il était réduit à s'immoler tout entier en combattant, plutôt que d'être vaincu et détruit isolément après sa défaite. Dans les guerres civiles, il n'est pas donné à tout homme de savoir se conduire; il faut quelque chose de plus que la prudence militaire, il faut de la sagacité, de la connaissance des hommes : Westermann n'avait que du courage de soldat. Laroche-Jacquelein, qui s'attendait à être attaqué, n'avait pas perdu de temps; il avait profité des premiers moments de repos qu'il avait eus à Laval, pour faire le dénombrement et l'organisation de ses forces; il mit en ligne trente mille fantassins et douze cents chevaux. Il avait eu le talent de recruter sept mille paysans vêtus de peaux de chèvres. Véritables descendants des anciens Gaulois, les bourgeois de Laval se regardaient comme conquis; aucun d'eux ne voulut s'armer pour les rebelles : bel exemple que donnèrent les citadins de toutes ces petites villes, au milieu de l'intolérante et exclusive domination des nobles, des prêtres et des contre-révolutionnaires. Ceux-ci durent voir que la liberté était aussi une religion, et que ce n'était qu'au dessous de la population éclairée, propriétaire et industrielle qu'ils trouvaient des auxiliaires. La royauté, comme la république, avait ses sans-culottes,

ses terroristes, ses fanatiques, ses idéologues et ses spéculateurs.

L'Échelle, ne doutant pas que les Vendéens ne fussent hors d'état de résister à son premier choc, les avait fait attaquer par son avant-garde avec audace; elle fut battue et repoussée avec perte. Laroche-Jacquelein avait choisi son terrain hors de la ville, et l'attendait. La mésintelligence se mit entre les troupes de Westermann et celles qu'amenait le général en chef; celles-ci reprochaient aux autres de s'être laissé battre par des paysans. Le général l'Echelle eut le tort de partager cette injuste et injurieuse prévention; mais il eut un tort bien plus grand, celui de mal choisir ses positions, et de paralyser la moitié de ses forces. Les Vendéens avaient eu le temps d'étudier leur terrain; ils profitèrent des mauvaises dispositions du général républicain, et portèrent la majeure partie de leurs forces contre les braves Mayençais, qui, abandonnés dans une mauvaise position, furent écrasés; ils supportaient le choc de tous les corps vendéens. Le général en chef, qui s'aperçut trop tard de sa faute, voulut la réparer; il envoya une division à leur secours, mais elle fut attaquée et dispersée dans son mouvement par une charge de flanc. Les Mayençais, attaqués simultanément en tête, en queue et sur les

flancs par tous les corps de l'armée royale, se défendirent comme des héros contre tant d'ennemis; la mêlée fut affreuse; ils luttèrent corps à corps, ou plutôt chaque soldat lutta contre trois Vendéens; enfin, près de succomber, ils se décidèrent à la retraite, et l'opérèrent en bon ordre, et toujours en combattant, sur Château-Gonthier. Beaupuy, général républicain, criblé de blessures, envoya, dit-on, sa chemise teinte de sang à ses grenadiers, qui à cette vue redoublèrent d'efforts pour empêcher l'ennemi d'entrer dans la ville; mais l'avantage du nombre et de la victoire força enfin ces faibles débris à se replier sur Segré. Château-Gonthier fut occupé par les royalistes, qui bientôt, apprenant que quatre mille hommes envoyés de Paris étaient arrivés à Craon, y marchèrent avec des forces supérieures. Ceux-ci acceptèrent le combat; mais, tout à coup enveloppés par un corps considérable embusqué derrière eux, ils restèrent presque tous sur le champ de bataille, victimes d'un courage inutile, digne d'un meilleur sort. Les Mayençais, après avoir livré cinq batailles et avoir porté au plus haut degré l'héroïsme du nom français, se trouvèrent réduits à un si petit nombre, qu'ils reçurent ordre de rentrer dans l'intérieur; ils donnèrent d'excellents officiers à la république; le choix que l'on fit d'eux

à la France son intervention dans la guerre d'Amérique; il ne pardonnait pas à la république la conquête de la Belgique.

Le 2 novembre, les Vendéens quittèrent Laval, et se dirigèrent sur Mayenne et Ernée, où ils arrivèrent sans coup férir; de là, ils se portèrent sur Fougères, où une division de trois à quatre mille hommes leur opposa une honorable résistance. Lescure succomba à ses blessures dans la marche et avant l'entrée à Fougères. Laroche-Jacquelein accorda un repos de trois jours à ses troupes dans cette ville; après ce temps, il marcha sur Dol, s'empara de Mont-Saint-Michel, et arriva, le 7 novembre, sous les murs de Grandville, à la tête de 30,000 hommes. Le conseil vendéen, en ordonnant l'attaque de Grandville, avait eu en vue deux objets importants : l'un, de donner la main à l'Angleterre par l'occupation d'une place forte maritime; et l'autre, de renfermer dans cette place cette multitude de vieillards, de femmes et d'enfants que l'armée traînait à sa suite, qui gênait ses mouvements, et qui lui rendait ses subsistances difficiles dans les provinces où ses soldats étaient étrangers, et par conséquent ennemis : car ce n'est point un des moindres fléaux de l'exécrable guerre civile, que d'affamer également amis et ennemis. Les Vendéens, après le passage de la

Loire, étaient aux yeux des habitants de véritables ennemis, puisqu'ils exigeaient par la force ce qui leur était nécessaire pour nourrir les quarante à cinquante mille individus qui marchaient sous leurs drapeaux. Les campagnes de la Vendée, du Bocage, de l'Anjou, du littoral breton et normand, étaient impitoyablement ruinées pour long-temps par le passage de ces preux de l'armée catholique.

La discorde était entrée dans le camp de l'armée d'Anjou, comme il arrive toujours dans les longues infortunes ; elle éclata vivement dans le conseil où fut décidé le siége de Grandville. Il y fut dit que ceux qui voulaient assiéger Grandville avaient le projet d'abandonner l'armée, et de passer en Angleterre, ou d'être traîtres au parti. On cria hautement à la trahison. Laroche-Jacquelein répugnait aussi à cette expédition ; il pensait qu'avec des paysans, que la moindre terreur panique faisait subitement disparaître, on ne pouvait songer à emporter d'assaut une place forte défendue par une bonne garnison et une nombreuse artillerie, non plus qu'à en faire le siége sans équipages de siége. Bien que l'armée royale fût six fois plus nombreuse que la garnison, il était de l'avis de retourner dans la Vendée, ou de marcher sur la basse Normandie, pays riche, neuf, et où l'on serait en mesure d'attendre l'ef-

fut des promesses des Anglais. L'occupation du bas Poitou par Charette faciliterait et protégerait la délivrance de ces secours. L'avis des autres chefs l'emporta. Le 14 novembre, à neuf heures du soir, l'attaque de Grandville commença. Les Vendéens avaient apporté une cinquantaine d'échelles, qui se trouvèrent trop courtes : ils perdirent inutilement quelques braves. Le général Lecarpentier, enfermé dans la place avec quatre mille vieux soldats, voulut profiter du désordre de la colonne d'attaque, il fit une sortie; mais de nouvelles colonnes accoururent au secours de la première, refoulèrent la garnison sur ses remparts; les faubourgs furent occupés par les Vendéens, qui, fiers de ce premier succès, sommèrent la ville de se rendre. Bientôt l'attaque recommença. Ces pauvres paysans, trompés par un officier, qui disait connaître les endroits faibles de la place, assiégèrent précisément le côté inexpugnable, et montèrent à l'assaut en désespérés; partout ils furent reçus chaudement par la garnison et les habitants, hommes et femmes : celles-ci surtout montrèrent une ardeur extrême; elles faisaient pleuvoir du haut des remparts des torrents d'eau bouillante et une grêle de pierres. Au milieu de ce carnage, les représentants du peuple ordonnèrent de mettre le feu au faubourg Saint-Nicolas, ce qui ajouta

à l'horreur de cette scène, et força pour un instant les Vendéens à la retraite; mais, le feu de leur artillerie ayant ouvert la brèche, l'assaut recommença, et, par un singulier effet du hasard, ce fut l'ancien régiment de Bourbon qui les repoussa. Mais ils étaient si nombreux par rapport à la population et à la garnison, que leurs attaques se renouvelèrent sans cesse et de tous côtés à la fois; une d'elles dirigée sur la plage, côté où la ville était presque sans défense, faillit réussir et allait assurer leur victoire, lorsque des bateaux armés destinés au cabotage s'approchèrent, firent feu sur leurs colonnes, et les contraignirent à la retraite. Cependant la ville n'était pas encore hors de danger, et l'assaut continuait avec quelques succès de la part des Vendéens, quand le cri de *sauve qui peut!* se fit entendre dans leurs rangs et les rompit. Pendant trente-six heures d'un combat où le sang français coula par la plus déplorable valeur, la flotte anglaise, qui était à portée d'entendre le canon de Granville, n'expédia pas même une chaloupe pour savoir si les nouveaux alliés de l'Angleterre, si ceux à qui son ministère avait envoyé deux fois des paroles d'amitié avec offre de secours, étaient vainqueurs ou vaincus.

Ce fut un grand désastre pour les Vendéens, qui, depuis le passage de la Loire, n'avaient eu

que des succès. Dans les guerres de parti, celui qui est vaincu un jour est découragé pour longtemps. C'est surtout dans les guerres civiles que la fortune est nécessaire. Les royalistes se décidèrent à l'aller chercher dans la basse Normandie, et débutèrent par une attaque sur la petite ville de Ville-Dieu, qui n'avait que sa garde nationale pour sa défense. Ces braves bourgeois disputèrent le terrain pied à pied, maison à maison : ni le pillage, ni l'incendie des portions de la ville qui tombaient au pouvoir de l'ennemi, ne ralentirent leur ardeur; vieillards, femmes, enfants, retranchés dans les maisons, défendirent héroïquement leurs foyers avec toutes les armes que la haine, la vengeance et le désespoir mettaient dans leurs mains. La victoire couronna de si héroïques efforts. Il n'y a que le patriotisme qui puisse repousser l'invasion étrangère, et les Vendéens étaient des étrangers pour les braves Normands de Ville-Dieu. La-roche-Jacquelein se porta sur Pont-Orson, dont il s'empara après un combat assez opiniâtre. Ses soldats criaient qu'ils voulaient retourner dans leurs foyers : comme dans les petites républiques, la voix du peuple l'emporta. L'armée vendéenne était une véritable république d'anarchistes, sur la tête desquels se plaçait à fonds perdu l'ambition de ses chefs. L'armée se

mit en mouvement sur Angers, parce que le soldat voulut y retourner. Cependant la témérité revint à ces hommes indisciplinés, pour renverser tous les obstacles qui s'opposeraient à leur retour dans leurs foyers. Partout ils battirent et vainquirent le général Rossignol, dont les mauvaises dispositions assuraient, il est vrai, leurs succès: il avait cependant 40,000 hommes sous ses ordres; avec une force aussi imposante, dans les rangs de laquelle combattaient Kléber et Marceau, il pouvait anéantir l'armée de Laroche-Jacquelein, surtout après l'échec qu'elle venait d'éprouver à Grandville et à Ville-Dieu. La bataille livrée sous Dol, le 21 novembre, coûta à la France plus de trente mille hommes. Rossignol se retira sur Rennes.

Dans le conseil vendéen, on opina unanimement pour tuer les prisonniers de cette journée, mais cette férocité trouva un puissant adversaire dans un curé qui avait contribué à la victoire par le fanatisme téméraire avec lequel il s'était précipité à la tête des colonnes d'attaque; et les Français ne furent point égorgés ce jour-là par des Français, au cri de victoire. L'ange du meurtre s'étendait à cette époque sur la malheureuse France; les prisonniers, les soldats sans défense étaient massacrés au nom de la liberté, et au nom de Dieu et du roi.

La république n'avait point de raison de se décourager de ses revers, dans cette guerre malheureuse: elle s'en relevait facilement et promptement, par l'impossibilité où se trouvaient les chefs vendéens de profiter de leur victoire, si leurs projets n'étaient pas d'accord avec la volonté de leurs soldats; et c'est ce qui arriva après cette bataille, comme cela avait eu lieu après l'attaque malheureuse de Grandville. Dans le conseil on éleva deux avis très militaires: l'un de marcher sur Rennes, à la poursuite de l'armée républicaine, pour s'emparer de Nantes et s'établir dans cette riche partie de la Bretagne; l'autre de reprendre le projet de Grandville, quoique la garnison en eût été augmentée, et de donner la main aux Anglais. Les paysans crièrent de nouveau à la trahison, et manifestèrent si hautement la volonté de continuer leur marche sur Angers, qu'il fallut encore cette fois sacrifier à leur vœu les vrais intérêts de la cause vendéenne. La république dut à cette détermination le temps de réorganiser son armée. Les Vendéens traversèrent en conquérants les villes de Fougères, Ernée, Mayenne, Laval, des Sables et de la Flèche; et, le 5 décembre, ils se présentèrent devant les murs d'Angers; mais là finit leur enthousiasme. Cette ville n'est fermée que par une vieille enceinte; elle n'avait pour

garnison que quelques bataillons des brigades Boucret et Danican. Laroche-Jacquelein, entraîné par son élan ordinaire, ordonna l'assaut; la garnison se défendit vaillamment, et donna le temps d'arriver aux secours que lui envoyait le général Rossignol. A la vue des colonnes républicaines, le souvenir de la journée de Granville revint à la pensée des royalistes et sema la terreur dans leurs rangs. Rien ne put arrêter les fuyards; il fallut lever le siége d'Angers; et ce fut même avec peine que cette armée, si fière de ses succès quelques jours auparavant, put effectuer sa retraite en ordre. Le général en chef comprit tout l'embarras de sa position : il ne pouvait plus passer la Loire à Cé, à Saumur, ou à Tours, dont les républicains s'étaient saisis; il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se retirer sur le Mans. Mais déjà la division Chalbos venait d'occuper la Flèche; il faudrait donc que l'armée royale courût de nouvelles chances pour forcer ce passage. Le 8 décembre, Laroche-Jacquelein enleva la Flèche par surprise : il eût dû profiter de ce succès inespéré pour hâter sa marche sur le Maine; il fit une faute, il séjourna deux jours. Le 10, il se porta sur le Mans; la faible garnison qui l'occupait l'évacua à son approche. Les Vendéens croyaient y trouver le repos dont ils avaient grand besoin; mais

à peine la foule de leurs blessés, de leurs femmes, de leurs vieillards, de leurs enfants, était-elle établie dans les maisons, que le cri de guerre se fit entendre. Le lendemain de leur arrivée, Marceau, qui venait de prendre le commandement en chef des troupes de la république, les surprit au milieu de la nuit. Larochejacquelein, dans le premier moment, eut de la peine à rassembler deux mille hommes; la mêlée fut affreuse; de tous côtés les royalistes couraient aux armes, et combattaient vaillamment; la ville était en proie au plus horrible carnage; les républicains, forcés de sortir, y rentrèrent aussitôt avec des troupes fraîches. La cause vendéenne perdit plus de 15,000 hommes dans cette affaire, appelée avec raison bataille du Mans; cependant l'armée fit sa retraite en ordre par la route de Laval, abandonnant toute son artillerie, ses caissons et huit mille blessés; six mille morts furent trouvés dans les rues. La vengeance républicaine fut terrible, elle s'exerça sur ces malheureux prisonniers. Marceau, Kléber et les autres généraux employèrent leur pouvoir, pour arracher ces infortunés à la fureur des soldats. Mais que peuvent les chefs sur les passions de la populace! l'ennemi vendéen était d'autant plus odieux aux républicains, qu'ils l'accusaient d'armer contre la république

l'ennemi étranger qui assiégeait les frontières.

L'armée de la haute Vendée touchait à sa destruction; presque tous ses chefs avaient succombé, ainsi que l'élite de ses soldats; sans artillerie, sans munitions, elle continua sa retraite jusqu'à Laval; là il fut décidé de repasser la Loire à quelque prix que ce fût, et de se porter à cet effet sur Ancenis; mais tous les bateaux, à l'exception de deux petites barques, se trouvaient sur l'autre rive; les généraux Laroche-Jacquelein et Stofflet se jetèrent dans ces barques, dans le dessein de s'emparer des gros bateaux qui étaient de l'autre côté de la Loire; un détachement républicain engagea le combat au moment du débarquement. Les Vendéens se sauvèrent avec peine dans un bois qui bordait le fleuve; Laroche-Jacquelein se trouva ainsi séparé de son armée et sans moyen de la rejoindre. L'armée royale restée à Ancenis, et privée de son chef, fut attaquée le jour même et contrainte à la retraite; vivement poursuivie, atteinte, et battue à Blain, elle gagna Savenay en éprouvant une perte considérable, mais son heure dernière était sonnée. Marceau, qui ne cherchait que l'occasion d'ajouter à sa gloire, déboucha sur Savenay le 21 décembre; et le lendemain à la pointe du jour, les divisions Kléber, Tilly et Beaupuy, en tout 12,000 hommes,

attaquèrent les Vendéens commandés par Fleuriont, nouveau général en chef qu'ils avaient élu. Ils comptaient à peine 6,000 combattants ; en moins de deux heures, ils furent anéantis ; leurs débris gagnèrent la forêt de Gâare, où ils se défendirent vaillamment ; ils parvinrent même à rentrer à Ancenis, dans l'espoir de surprendre le passage de la Loire ; mais attaqués de nouveau par les troupes républicaines, peu d'entre eux échappèrent à cette dernière défaite. Un de leurs chefs, M. de Saisseaux, resta sur la rive droite, et forma le noyau d'un corps de partisans royalistes qui fit la guerre à l'instar des Arabes et des Cosaques ; son exemple fut imité par d'autres chefs, et ce nouveau fléau de la guerre civile fut organisé. Si des hommes tels que Kléber et Marceau eussent, dès le principe de l'insurrection vendéenne, commandé les forces de la république, cette guerre impie eût été étouffée dans son berceau : puisque tous les revers qu'éprouvèrent dans la Vendée les armées républicaines et cette valeureuse armée de Mayence, furent l'ouvrage des représentants du peuple, de ces proconsuls qui marchaient à la tête des troupes, dirigeaient les généraux, et les vouaient à la mort, quand en vertu de leurs ordres ils avaient été battus. Jamais pays ne fut dévoré par une anarchie plus cruelle que la Vendée :

c'était une fièvre de sang qui enivrait les Français; toute gloire s'y corrompait : il n'y a point de lauriers, quand ils sont rougis du sang des concitoyens.

§ IV.

C'est de cette époque que commença la guerre de la chouanerie que l'histoire flétrira à jamais du nom de brigandage, si l'on peut appeler guerre ce qui était crime d'un côté et juste répression de l'autre. La révolte des gladiateurs, du temps des Romains, a mérité une place dans l'histoire, parce qu'ils eurent un grand homme à leur tête, et qu'ils combattaient pour le plus précieux de tous les biens, pour la liberté individuelle. C'est peut-être, dans l'ordre social, le seul privilége où la nation et la loi se rencontrent au même degré.

Réduit à ses seules forces depuis le passage de la Loire par la grande armée vendéenne, Charette ne pouvait plus risquer de tenir la campagne dans la basse Vendée; d'ailleurs la journée de Savenay venait de mettre fin à toute coopération entre les deux armées, et avait donné aux troupes républicaines trop d'avantages, pour que la petite armée de Charette pût leur résister. Il dispersa donc ses soldats et ses officiers en partisans, et, par la connaissance qu'ils avaient des

localités de ce pays difficile, ils interceptaient les communications, s'embusquaient pour attaquer les convois, surprenaient des détachements ; et, n'agissant presque jamais que la nuit, ils fatiguaient, sans pouvoir être atteints, la marche régulière des colonnes envoyées contre eux. Se trouvait-il pressé par une attaque imprévue, Charette n'avait plus d'autre commandement que le cri de *sauve qui peut!* il disparaissait lui-même, seul ou avec quelques cavaliers, et tous se ralliaient à plusieurs lieues en arrière, à un point convenu. Jamais ils ne perdaient de vue les républicains; ils avaient pour espions tous les paysans, et tombaient à l'improviste, soit sur les détachements, soit, dans la nuit, au milieu des bivouacs. Ils massacraient impitoyablement tout ce qui se trouvait sous leurs coups. Charette avait ainsi organisé les moyens de se maintenir dans sa province, malgré la supériorité des forces républicaines.

Les chouans se recrutaient bien plus promptement encore que ne l'avaient fait les armées catholiques et royales, parce que c'était une association d'intérêts individuels, plutôt qu'une union politique. Dès ce moment, la cause de la royauté n'exista plus ; le nom du Roi et celui de Dieu furent profanés par ces partisans d'une nouvelle espèce, pour qui la religion et la mo-

narchie n'étaient plus qu'un prétexte de destructions et de rapines. Les paysans aimaient ce genre de guerre, où ils trouvaient leur profit sans courir des dangers réels; ils le préféraient surtout à la discipline, aux fatigues d'une guerre régulière, qui avait fini par les éloigner de leur pays, et qui exposait chaque jour la fortune et la vie de leurs familles : aussi la chouanerie s'étendit rapidement dans le Morbihan, dans le pays Nantais et dans la basse Normandie; elle forma, par le nombre de ses soldats, de véritables armées, dont les subdivisions, inaperçues, avaient des points de ralliement et d'appui. Ainsi les villes de Redon, de Savenay, de Candé, de Segré, d'Angers, de Laval, de Vitré, de Fougères, de Nogent, étaient pour eux de véritables quartiers-généraux et des points de ralliement; ils infestaient toutes les routes de communication, détruisaient les moyens de correspondance du gouvernement. Toute circulation de l'agriculture et du commerce était impossible. De cette manière, le gouvernement se trouva saisi dans le centre de l'état, et il lui fut impossible de faire parvenir ses ordres dans cette vaste étendue de territoire que couvrait la chouanerie, l'Anjou, la Bretagne, la basse Normandie.

Laroche-Jacquelein, séparé de son armée par

la Loire dans le combat où il s'était imprudemment engagé avec quelques hommes pour saisir des bateaux devant Ancenis, avait erré dans les bois, et était parvenu, après avoir couru les plus grands dangers, à rentrer dans le haut Anjou. Depuis le désastre de Saint-Florent, il s'était formé dans ce pays un noyau de nouveaux insurgés qui tenaient la campagne; Stofflet et Laroche-Jacquelein s'y réunirent.

Le 5 janvier 1794, le général Haxo s'empara de l'île de Noirmoutier. D'Elbée, qui avait été forcé de quitter son commandement après l'affaire de Cholet, s'y était retiré blessé; il y fit, à la tête de la garnison, forte d'un millier d'hommes, une vigoureuse résistance; mais les républicains crièrent, dit-on, aux Vendéens que la paix était faite, et ils se rendirent. Le général Thurreau, qui remplaçait Marceau, avait ordonné cette expédition. Le représentant Carrier fit fusiller les prisonniers, et donna à l'île de Noirmoutier le nom d'île de la Montagne. La couleur de cette époque est terrible. Eh! qui peut se figurer à présent une campagne dirigée par Carrier! Qui peut croire aussi que de bons soldats aient eu besoin de recourir à un moyen aussi lâche que celui de crier *la paix*, quand ils n'avaient à enlever qu'une position défendue par mille paysans! Si Marceau fût

resté général en chef, il n'eût pas souffert qu'on employât un semblable moyen.

Cependant Laroche-Jacquelein était parvenu à reformer une espèce d'armée, à la tête de laquelle il se remit en campagne. Plusieurs fois il échappa au général Thurreau, battit ses divisions isolées ; et le 4 mars, auprès du village de Nouaillé, il remporta un avantage assez important ; mais en poursuivant sa victoire, il fut tué par un grenadier, qui, appuyé à un buisson, se défendait comme un lion contre des cavaliers qui l'entouraient. Laroche-Jacquelein s'élança, malgré ses officiers, pour obliger ce brave à se rendre prisonnier ; le grenadier tenait alors en joue un cavalier qui le serrait de plus près ; mais quand il entendit nommer le généralissime, certain qu'il était de sa propre perte, il préféra, en mourant, immoler à la république une victime plus importante ; il détourna son arme et tua Laroche-Jacquelein avec le plus grand sang-froid : bientôt après il tomba percé de mille coups. Les Vendéens creusèrent une fosse, et les y placèrent tous les deux. Les chefs blâmèrent la conduite des paysans, qui avaient rendu une égale justice à deux braves. L'orgueil des officiers pouvait-il balancer l'oubli que les soldats venaient de faire de leur haine pour les bleus, en confondant dans la même tombe le

chef qu'ils avaient le plus aimé et l'ennemi qui venait de le leur enlever? Laroche-Jacquelein n'avait que vingt et un ans : qui sait ce qu'il fût devenu?

Stofflet fut nommé généralissime; il détestait les nobles par jalousie, et sa grossièreté le faisait détester par eux; mais ils n'avaient pas d'homme plus capable, et sa naissance lui donnait un ascendant sur les paysans ses semblables. La révolution avait touché juste en proclamant l'égalité. Les armées vendéennes étaient elles-mêmes dominées par ce grand principe, qui venait d'envahir la France, et contre lequel elles se battaient chaque jour. Ce fut alors que parut sur la scène l'abbé Bernier, curé de Saint-Laud, d'Angers. Ce prêtre attendait une occasion favorable pour gouverner la guerre civile; il s'empara facilement de l'esprit de Stofflet, et, ainsi que son disciple dont il allait faire son instrument sans s'engager à partager ses périls, il donna peu de regrets à Laroche-Jacquelein. Il se mit à l'œuvre tout de suite, en composant une belle proclamation pour Stofflet. Celui-ci, jaloux de gagner par une action d'éclat son grade de généralissime, se porta avec quatre mille hommes sur Cholet, où le général Moulins se trouvait avec cinq mille hommes. L'attaque réussit complètement; le général Moulins, forcé

d'évacuer le poste qu'il était chargé de défendre, se brûla la cervelle de désespoir. Le triomphe des Vendéens fut de courte durée ; le lendemain, la division Cordellier rentra dans Cholet. Stofflet voulut essayer de surprendre dans sa retraite Beaupréau, mais il échoua. Marigny, qui avait commandé pendant quelque temps en chef, profita de cette occasion pour témoigner son mécontentement. Il quitta l'armée, emmenant avec lui bon nombre d'officiers et de paysans qui prirent le parti de son ambition, et il forma un corps indépendant dans l'arrondissement de Bressuire ; peu après il tenta de se saisir du château de Clisson de Laroche-Jacquelein. Les républicains le défendirent avec opiniâtreté ; mais ils durent céder au nombre, et perdirent beaucoup de monde dans leur retraite. Ce succès attira sous les drapeaux de Marigny les mécontents des armées de Stofflet, de Sapineau et de Charette ; ainsi renforcé, il marcha sur Mortagne, que l'armée républicaine évacua, dans la nuit du 23 mars, après avoir soutenu la veille une attaque assez vive ; des magasins importants tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le général en chef Thurreau, obligé par les ordres du gouvernement de faire plusieurs détachements, abandonna le champ de bataille à son ennemi, et rentra à Cholet,

laissant la division Cordellier sur les bords de la Boulogne pour observer Charette; et la Vendée sembla renaître au milieu de ses ruines. De part et d'autre on se disposa à une guerre d'extermination, les uns pour assurer leur victoire, les autres pour venger leur défaite.

Le général Thurreau conçut l'idée de bloquer la Vendée, et de la réduire par ses dissensions intestines. Le comité de salut public donna des ordres plus rigoureux que ceux qu'il avait donnés jusqu'alors; il envoya de nouveaux généraux, de nouveaux représentants; il décréta les colonnes infernales et les colonnes incendiaires; il voulut que tout ce que la générosité et la sagesse des généraux et des soldats de l'armée de Mayence avaient respecté fût anéanti, habitations, population, bestiaux, biens de la terre. Ces ordres indignes de tout gouvernement, et que le règne de la terreur pouvait seul voir naître, furent exécutés avec une barbarie sauvage; tout un corps municipal qui s'était rendu au-devant d'une colonne républicaine pour offrir la soumission de sa commune fut fusillé, et cela sous le vain prétexte qu'on avait trouvé dans le village un devant d'autel blanc, que la soif du sang transforma en drapeau royal. A dater de ce jour, toutes les municipalités s'enfuirent aux approches des républicains, emme-

nant dans les bois et dans les rangs des Vendéens la population entière de ces contrées.

Plusieurs combats furent livrés par les colonnes mobiles, devant lesquelles semblait marcher la destruction de cette belle portion du territoire de la patrie ; de part et d'autre on ne faisait plus de prisonniers. Les ordres du comité de salut public, si fidèlement exécutés par ses généraux, au lieu d'anéantir la Vendée, armèrent de nouveaux bras ; de toutes parts le cri de vengeance et de mort aux républicains se fit entendre, et les populations échappées aux massacres sortirent de leurs bois pour courir aux armes.

Cependant Charette, poursuivi vivement par le corps que commandait le général Haxo, épiait l'occasion d'attirer son ennemi dans une position qui lui offrirait des chances de victoire ; l'imprudence du général républicain le servit dans les environs de Venenceau. Charette, ne se voyant suivi que par une avant-garde assez éloignée de son corps de bataille, se retourna tout-à-coup, écrasa l'avant-garde, se précipita sur les troupes d'Haxo, et les mit en déroute. Ce général fut tué dans la mêlée en cherchant à rallier les fuyards. Ce succès releva la prépondérance de Charette, mais en même temps irrita la jalousie de Sapineau, de Jolly et des autres chefs, parce qu'il conçut l'ambition de dominer

toute la Vendée, de tout réunir sous son commandement, et de livrer une bataille décisive. A cet effet, il se rendit au camp de Jallais, où il conféra avec tous les chefs vendéens. Le relevé des forces que présentaient les cinq corps d'armée donna un présent sous les armes de 38,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie, 10 pièces de canon. L'armée républicaine comptait 70,000 hommes d'infanterie, 6,000 de cavalerie, 30 bouches à feu; mais cette force imposante avait été divisée en seize corps isolés, ce qui donnait un moyen facile de l'abattre en détail. Charette exposa son plan de campagne, mais l'avis du curé Bernier prévalut; il proposait d'attaquer les républicains avec toutes les forces royales réunies, et de les rejeter de l'autre côté de la Loire. Une ancienne jalousie divisant Marigny et Stofflet, en raison de l'élection de celui-ci au commandement suprême, Charette voulut profiter de cette mésintelligence : il se réunit en apparence à Stofflet pour se débarrasser de Marigny, auquel on avait inutilement demandé de se démettre de son commandement; et il fit décréter par le conseil supérieur que tout chef qui s'écarterait des dispositions convenues pour l'exécution du plan de campagne, serait déclaré traître et condamné à mort. Ce fut la perte de Marigny : ses troupes,

n'ayant pas été comprises dans une distribution de vivres qui se fit à Jallais, se débandèrent; on l'accusa de trahison. Charette, rapporteur au conseil de guerre, conclut à la mort; et Stofflet, qui présidait le conseil, prononça la peine, et se chargea de l'exécution; il alla lui-même investir le château de Marigny, fit arracher ce brave gentilhomme de son lit, et le fit fusiller dans sa cour. Les assassins de Marigny lui survécurent bien peu, mais leur jalousie fut satisfaite. On accusa l'abbé Bernier d'avoir mené cette trame, dont Charette espérait recueillir tout le fruit; c'était une calomnie. Débarrassé de Marigny, il fit inviter Stofflet à venir le voir à son camp de Beaurepaire; l'abbé Bernier fit prévenir Stofflet, et l'empêcha de s'y rendre. Dès ce jour une haine irréconciliable divisa les deux rivaux. La cause vendéenne reçut un coup mortel de toutes ces dissensions; et la mort injuste de Marigny jeta dans ses rangs une grande défaveur sur ses juges. La Vendée fut de nouveau divisée en trois arrondissements militaires. Charette commanda le littoral depuis le pertuis breton jusqu'à Bourgneuf. Sapineau fut chargé de la défense du pays de Retz, et Stofflet des bords de la Loire. La haine des chefs alla si loin, que Stofflet refusa de participer à l'attaque de Saint-Florent. Cha-

rette organisa ses forces en huit divisions. Sapineau forma quatre divisions, et Stofflet huit; l'abbé Bernier s'attacha au sort de ce chef.

L'attaque de Challans n'ayant pas réussi, Charette accusa Jolly, chef d'une de ses divisions et l'un de ses anciens rivaux, d'avoir fait échouer cette tentative par sa faute, et le mit en jugement. Le conseil de guerre le condamna à mort; mais ses amis le firent sauver; il se cacha dans un village du haut Poitou: peu après découvert et cerné dans sa retraite par des émissaires, il s'y défendit vaillamment, et trouva une mort honorable dans sa résistance. Cette circonstance et celle de la condamnation de Marigny prouvent que l'influence anglaise s'exerçait dans la Vendée comme à Paris; de tous côtés c'était le sang français qu'il fallait répandre, et la discorde qu'il fallait semer.

Les dernières affaires de l'année 1794 furent tout à l'avantage des Vendéens: le 9 thermidor avait eu lieu; Robespierre et la terreur avaient cessé d'exister; tous les partis se sentaient également soulagés de la disparition de ce pouvoir colossal qui, pendant deux ans, avait imprimé à ses volontés un empire si redoutable. Le nouveau gouvernement s'occupa des moyens de cicatriser des plaies encore saignantes, et alla au-devant de la possibilité d'en-

trer en négociation avec la Vendée. Le général Canclaux, qui avait remplacé Thurreau dans le commandement de l'armée, eut ordre de faire à Charette quelques ouvertures. Celui-ci les reçut avec dédain dans les premiers moments, et exigea, pour condition, *sine quâ non*, de toute négociation, le rétablissement du trône des Bourbons. Cependant une plus mûre réflexion amena ce chef habile à ouvrir les négociations, sur des bases admissibles par le gouvernement républicain.

Le comité de salut public conduisit la négociation avec une grande habileté; il ne perdit pas de vue un instant qu'il traitait avec des rebelles à son autorité, et qu'il fallait, avant tout, leur faire poser les armes : il écouta la question du retour des princes, de la rentrée des émigrés, de la remise immédiate à l'armée vendéenne du Dauphin et de Madame, de la reconnaissance, comme religion dominante, de la religion catholique, apostolique et romaine. Ses plénipotentiaires discutèrent toutes ces prétentions, sans en rejeter aucune de prime-abord; mais ils les ajournèrent toutes, sous le motif, si évident, qu'il fallait du temps pour amener les esprits au passage de la république à la royauté; enfin ils y mirent tant d'adresse, qu'ils amenèrent Charette à signer, le 15 février, un traité

avant de l'attaquer à force ouverte, et de recommencer une guerre désastreuse, on essaya de nouveaux moyens de conciliation, et on parvint à établir des conférences à Vihers; mais elles n'eurent aucun résultat, Stofflet insistait toujours sur la reconnaissance préalable de Louis XVII. L'ancien garde-chasse montra jusqu'à la fin un noble caractère; toutefois il dut ployer devant les forces que le général Canclaux réunit contre lui; 50,000 hommes lui furent opposés, il en comptait à peine 12,000 sur ses états de situation; encore eut-il la preuve, quand il voulut les rallier sous ses drapeaux, que sa popularité était perdue, et que tout était sourd à sa voix. Le meurtre de Marigny lui avait aliéné beaucoup de partisans : les violences qu'il venait d'exercer sur quelques-uns des chefs signataires du traité avaient porté le dernier coup à sa faveur populaire. Il fut contraint de fuir avec une poignée d'hommes, qu'il appelait sa garde prétorienne. Elle était composée d'anciens garde-chasses et de déserteurs dévoués. Il se tint long-temps caché dans la forêt de Vezieu. Son habile conseiller, l'abbé Bernier, sentit que si la faiblesse de ce corps vendéen était connue du général Canclaux, il n'y avait plus ni paix ni pardon à espérer; en conséquence, il dépêcha la nuit un émissaire à ce général, pour demander une sus-

pension d'armes et proposer une conférence, espérant que la défection de ses troupes ne serait pas encore connue au quartier-général républicain. Canclaux l'accorda sans hésiter. La conférence eut lieu à Varades. Stofflet accéda purement et simplement au traité de la Jaunaye, et reçut deux millions d'indemnité. La république s'engageait, en outre, à lui solder un corps de deux mille hommes. Cette dernière clause, qui était aussi commune aux autres chefs vendéens, les faisait passer subitement de la position de généraux royalistes à celle de généraux républicains, puisqu'ils étaient soldés, eux et leurs troupes, par la république, et qu'ils devaient faire, concurremment avec ses troupes, le service des places et la police des routes, qu'infestaient toujours quelques bandes de chouans ou de brigands qui s'en donnaient le nom.

Il en fut de même pour les chouans qui avaient d'abord refusé toute espèce d'accommodement: le général Canclaux, après avoir terminé avec Stofflet, fit passer son armée en Bretagne. A la vue de ses forces, les chouans s'amendèrent et signèrent à la Mabilais, le 21 avril 1795, un traité où fut stipulée *la soumission des chouans aux lois de la république;* on leur donna aussi de l'argent, et une partie des bons royaux qu'ils avaient émis fut acquittée.

Les articles secrets du traité de la Jaunaye donnent une juste idée de l'habileté des négociateurs républicains, et de la crédulité des négociateurs vendéens; les voici : « Les républi- « cains, convaincus qu'après plusieurs années de « combats infructueux, ils ne peuvent assujétir « ni détruire les royalistes du Poitou et de la « Bretagne, sont convenus des articles suivants: « 1° La monarchie sera rétablie. 2° La religion « catholique sera remise dans toute sa splendeur. « 3° En attendant l'époque du rétablissement de « la monarchie, les royalistes resteront entière- « ment maîtres de leur pays; ils y auront des « troupes soldées aux dépens de l'état, qui se- « ront à l'entière disposition de leurs chefs. 4° « Les bons signés au nom du roi, et qui ne s'é- « lèvent qu'à 1,500,000 francs, seront acquittés « sur les caisses de l'état; les royalistes garde- « ront en outre tout ce qu'ils ont pris aux répu- « blicains. 5° Les chefs et les soldats royalistes « recevront de grosses sommes pour les indem- « niser de leurs pertes et de leurs services. « 6° Non-seulement on ne pourra imputer aux « royalistes rien de ce qui s'est passé, mais en- « core on lèvera le séquestre de leurs biens et « de ceux de leurs parents condamnés. 7° Les « émigrés qui se trouvent en Bretagne ou en « Poitou seront censés n'être jamais sortis de

« France, parce qu'ils s'y sont battus pour le « Roi. 8° Tous les royalistes resteront armés « jusqu'à l'époque du rétablissement du trône, « et, jusqu'à cette époque, ils seront exempts « d'impôts, de milice et de réquisitions de tout « genre. »

Tels furent ces articles secrets, ils n'engageaient que ceux qui les avaient proposés. On voit jusqu'où pouvait aller la confiance ou plutôt la présomption des chefs signataires. Le dernier article surtout était complétement illusoire, parce que l'époque du rétablissement du trône était indéfinie, et parce que dans un pays ruiné et rebelle, il y avait impossibilité de lever des impôts et danger de lever la milice. On comprend difficilement comment Charette et les autres signataires de cet acte ont pu croire un seul instant qu'il serait de bonne foi exécuté par le gouvernement républicain.

§ VII.

Pendant la guerre, les Anglais n'avaient donné aucun des secours qu'ils avaient promis aux Vendéens; mais, aussitôt que la pacification fut connue, ils s'occupèrent de ressusciter la Vendée. M. de Puisaye fut l'ame et le conseil de cette tardive entreprise, qu'il sollicitait vainement depuis dix mois; il était chargé par les

princes de tous les pouvoirs nécessaires pour traiter cette grande affaire avec le gouvernement anglais, qui alors se décida à ordonner un armement considérable à Portsmouth. On embarqua de l'argent, des munitions, des uniformes pour 60,000 hommes, un matériel considérable d'artillerie et 80,000 fusils; plusieurs compagnies de canonniers, 600 mineurs ou sapeurs, un service complet d'hôpitaux; trois régiments composés d'émigrés ou d'étrangers, d'environ 3,000 hommes, firent également partie de cette expédition. Le convoi mit à la voile sous la protection de l'escadre de l'amiral Warren, composée de deux vaisseaux de 74, quatre frégates et huit bâtiments légers dont deux chaloupes canonnières. L'escadre anglaise qui tenait la mer, sous les ordres de l'amiral Bridport, reçut l'avis que l'escadre française guettait le convoi. En effet, les deux escadres se trouvèrent en présence sous Belle-Isle; l'amiral Villaret avait seize vaisseaux, dont un seul à trois ponts; les Anglais en avaient trois de 120 canons et douze de 74. Villaret fut attaqué et perdit trois vaisseaux. Le convoi continua sa route sur Quiberon, lieu de sa destination; la flotte anglaise bloqua Belle-Isle et Lorient. Le 27 juin, les troupes, sous les ordres de M. de Puisaye, débarquèrent à Carnac; le chef de chouans

Georges l'attendait sur la côte à la tête de 4,000 hommes.

Depuis l'accession de Stofflet au traité de la Jaunaye, Charette avait perdu beaucoup de son crédit auprès des représentants et des généraux républicains; il avait été fréquemment éconduit dans les demandes auxquelles ce traité semblait l'autoriser. Des émissaires qu'il avait à Paris lui donnèrent même avis qu'ennuyé de ses instances le comité du gouvernement pensait à se saisir de sa personne. Ce ne fut qu'alors qu'il ouvrit les yeux sur la pacification, et qu'il forma tacitement le projet de la rompre aussitôt que l'occasion serait favorable. Instruit de l'armement de Portsmouth, et engagé par des ordres directs du régent à reprendre les armes, il leva de nouveau l'étendard de la guerre civile, le 24 juin, au camp de Belle-Isle, à la tête de 10,000 hommes; le 8 juin, Louis XVII était mort victime des traitements odieux qu'il avait reçus dans sa prison.

Le gouvernement, effrayé des armements de l'Angleterre que l'on portait à 25,000 hommes de débarquement, craignit avec raison de n'avoir plus en Bretagne et en Poitou de forces suffisantes pour s'opposer à une expédition aussi formidable. Il ne pouvait douter que la Vendée et les chouans ne rompissent tout-à-coup le

traité, et qu'alors la France ne fût de nouveau livrée à tous les malheurs de la guerre civile. La convention ordonna l'envoi de nouvelles troupes dans les départements de l'ouest; celles qui avaient formé l'armée du général Canclaux avaient été rappelées aux armées des frontières. Le général Hoche reçut le commandement en chef dans l'ouest; il justifia par sa conduite dans cette malheureuse circonstance l'estime de tous les partis. Ce fut une des plus belles réputations militaires de la révolution. On a prétendu qu'il avait inspiré de la jalousie et même de l'inquiétude au directoire : c'était l'histoire de tous les généraux qui avaient de l'indépendance de caractère, de la popularité, et à qui on pouvait supposer des vues élevées pour le bonheur de la France. Hoche était un véritable homme de guerre. Ami de la discipline avant tout, il sentit que dans une guerre d'opinion il fallait avoir la majorité de son côté. Le misérable commandement de Rossignol et de Thurreau avait désorganisé l'armée, qui luttait de brigandage avec les chouans : Hoche rétablit sous les peines les plus sévères un ordre rigoureux dans son armée. Dès ce jour, les campagnes ne furent plus dévastées, et l'habitant vit un protecteur dans chaque soldat républicain : cette conduite imposait aux ennemis de la répu-

blique. Charette était regardé par le roi, avec lequel il correspondait, comme le chef véritable des insurgés de l'ouest; cependant le commandement général fut conféré à M. de Puisaye. Les Anglais, dont les projets ne s'accordaient pas toujours avec les intérêts du trône, contribuèrent par leurs intrigues à jeter ce brandon de discorde dans la Vendée, au moment même où ils semblaient faire un grand effort pour ses triomphes. Ils donnèrent de leur côté des lettres de commandement à M. d'Hervilly; la mésintelligence éclata parmi les trois chefs, le désaccord fut complet dans les opérations, et il n'était pas difficile d'en prévoir les résultats. Toutefois la présence d'un prince français eût dompté toutes ces rivalités, et mis la république dans le plus éminent péril. Ce prince était demandé depuis long-temps par les chefs de la Vendée ancienne et nouvelle; mais le cabinet de Saint-James se refusa constamment à satisfaire aux vœux qui lui étaient adressés à ce sujet. Cependant jamais occasion n'avait été plus favorable pour opérer une puissante diversion en faveur de la cause royale. Lors de la dernière campagne, la terreur des chouans avait été jusqu'à Paris, où il y avait toujours un comité royal en permanence, et des hommes fougueux de la convention en faisaient partie. Les traces

soldats des régiments émigrés, et ceux-ci se rendaient dans leurs rangs par compagnies. Cette défection aurait dû être prévue : la plupart étaient des soldats ou marins français prisonniers en Angleterre, enfants de la république. Enfin, le 22, le fort Penthièvre, dernière espérance des royalistes, fut enlevé à la baïonnette; toute l'artillerie débarquée tomba au pouvoir des républicains; la mer se couvrit d'embarcations; tous ceux qui avaient échappé au carnage pendant le combat se précipitèrent sur le rivage pour gagner l'escadre; mais la plus grande partie ne put entrer dans les chaloupes. Grand nombre de ces malheureux, que la politique machiavélique du cabinet de Londres sacrifiait ainsi, attendaient sur le rivage qu'on vînt les enlever à une mort certaine; d'autres se jetèrent sur leurs épées ou sur leurs baïonnettes, et se tuèrent sous les yeux de leurs chefs : les Anglais restèrent spectateurs impassibles de ces scènes d'horreur. L'agonie de cette armée de Français fut affreuse; d'Hervilly, auteur involontaire de ce désastre, fut blessé d'un coup de canon, il alla mourir en Angleterre; les émigrés qui ne purent s'embarquer furent pris avec le brave Sombreuil, au nombre de douze cents. Ce chef s'était rendu par une sorte de capitulation verbale faite au milieu de l'action, à la-

quelle le général en chef Hoche était tout-à-fait étranger. Il le prouva, puisqu'il ne voulut point la reconnaître; et de fait il ne le pouvait pas : c'était Tallien, représentant du peuple à Vannes, qui seul avait ce pouvoir. Mais le général Hoche fit ce qu'il pouvait faire, ce fut de ne pas faire garder ses prisonniers, qui eurent toute la nuit pour gagner la forêt et se sauver; la plupart de ces malheureux ne voulurent point en profiter. Tallien fit fusiller impitoyablement Sombreuil et ses compagnons, parmi lesquels il y avait plus de deux cents officiers de marine expérimentés. Le proconsul remplit en cela les désirs du cabinet de Saint-James, encore plus que celui du comité de salut public; conduite inexplicable, puisque Tallien était en rapport avec les princes. L'amiral anglais Warren ramena en Angleterre ses vaisseaux, ses équipages, quelques fugitifs, à la honte de son pavillon; il fut bien accueilli par le ministère, mais il fut honni par la nation; et quand en plein parlement le ministre Pitt, poursuivi par l'opinion de ses concitoyens, osa justifier l'expédition de Quiberon, en disant : « Du moins le sang anglais n'y a pas coulé; » Shéridan lui répondit : « Non, sans doute, mais l'honneur anglais a coulé par tous les pores. » La réponse de Shéridan juge suffisamment la conduite du gouvernement an-

glais, et la foi que l'on doit attacher aux justifications, semblables à celle de l'émigré qui, témoin des désastres de Quiberon, cherche à laver de tout reproche l'amiral Warren et le cabinet de Saint-James. Cet émigré ne fait le procès qu'à ses compagnons d'armes, comme Shéridan ne le fait qu'à son gouvernement: ils ont raison tous deux, mais l'orateur de l'opposition est resté l'oracle de l'histoire.

Aussitôt que Charette apprit l'exécution des émigrés à Vannes, il fit, par représailles, fusiller deux mille prisonniers qu'il avait faits depuis la rupture du traité de la Jaunaye. Ces vengeances de cannibales rangent parmi les fléaux du genre humain les hommes qui les ont provoquées ou exercées. La conduite de Charette en cette occasion est plus coupable peut-être que celle de Tallien, qui avait pour autorités et pour juges les lois existantes, et pour justification la qualité de rebelles pris à main armée sur le territoire; tandis que le massacre de deux mille républicains ordonné par Charette, et exécuté sous ses yeux, fut le résultat d'une combinaison et d'un calcul de simple cruauté où manquait même le prétexte de la politique, surtout pour l'avenir.

Le jour même où la république anéantissait les royalistes de Quiberon, elle signait un traité avec un prince de la maison de Bourbon, Charles

IV, roi d'Espagne : ce rapprochement est remarquable.

L'armée dont lord Moira avait avec ostentation reçu le commandement, et qui était destinée à une expédition contre la France, n'avait point été embarquée, et Pitt avait eu de bonnes raisons pour ne pas la joindre à l'expédition royaliste. Mais après la catastrophe de Quiberon, ce ministre parla de nouveau de débarquer l'armée de lord Moira sur les côtes du Poitou, et d'y joindre une expédition française, bien plus nombreuse que la première, sous les ordres des princes. Dans ce même temps, un convoi chargé de munitions de guerre, d'armes, effets d'habillement et d'argent pour la Vendée, mit à la voile ; Charette en fut averti, ainsi que du lieu où les transports jetteraient l'ancre ; il s'y porta au temps convenu avec 15,000 hommes ; il battit les républicains, et ramena dans son camp de Belleville les secours que le convoi avait débarqués. Tout semblait être enfin combiné entre les princes, les chefs vendéens et les Anglais pour porter la guerre au cœur de la France. Le 25 août, le lieutenant-général du royaume s'embarquait à Portsmouth, à bord du *Jason ;* la flotte perdit beaucoup de temps à choisir le lieu de débarquement, fit une mauvaise attaque sur Noirmoutier, et porta le prince à l'Ile-Dieu. Mais toute cette armée, dont

on avait fait tant de bruit, ne se composait que de 4,000 Anglais et quelques centaines d'émigrés. Puisaye, retourné en Bretagne depuis l'affaire de Quiberon, avait reçu de Louis XVIII le titre de général en chef de ses armées de l'ouest. Le recensement des forces royales existantes dans cette province en portait l'effectif à plus de 100,000 hommes ayant fait la guerre, et dont la moitié étaient armés : 15,000 sous Scepeaux, entre la Villaine et la Loire; 15,000 sous Charette, à Belleville et en Anjou; 20,000 sous Stofflet; 4,000 sous Sapineau. Frotté, qui commençait à insurger la Normandie, avait rassemblé 6 à 7,000 hommes. Ainsi, les forces royalistes qui se trouvaient à la disposition du lieutenant-général, pendant son séjour à l'Ile-Dieu, dépassaient cent mille combattants.

Les troubles intérieurs causés par les royalistes de Paris montraient une autre Vendée dans la capitale. C'était l'époque du 13 vendémiaire. Toutes ces affaires marchaient ensemble; il y avait correspondance et combinaison entre Paris et la Vendée. Le comité parisien recevait ses pouvoirs de la même source. Si le 13 vendémiaire sauva, par le fait, la république à Paris, le séjour inconcevable de l'expédition du lieutenant-général à l'Ile-Dieu, où elle resta depuis le 2 octobre jusqu'au 17 novembre, sans débarquer en Bretagne,

y contribua efficacement. La république était perdue, si les Anglais eussent laissé descendre sur le sol de la patrie le comte d'Artois. Ce prince écrivit aux chefs vendéens qu'il était contraint de quitter l'Ile-Dieu avec les Anglais, par ordre du gouvernement britannique, mais qu'il reparaîtrait bientôt. A cette nouvelle, le découragement frappa les armées royales; et Charette se vit tout-à-coup en présence de forces trop nombreuses pour pouvoir lutter contre elles. La paix avec l'Espagne avait rendu à la convention la disposition d'une belle armée. Les Vendéens furent battus sur tous les points. Stofflet, pressé par le général Hoche, eut recours à sa générosité, et invoqua le traité. Hoche lui pardonna; mais, peu de temps après, il osa reprendre les armes; abandonné des paysans, que la conduite du général en chef désarmait chaque jour par milliers, il finit par être livré; il réclama en vain une dernière amnistie, il fut conduit à Angers, jugé et condamné à mort. Bientôt il ne resta plus que Charette, et la désertion gagna ses rangs. *Vous avez fait la paix sans nous*, lui disaient les paysans; *les* bleus *ne nous font pas de mal; nous ne voulons plus faire la guerre pour vous*. Charette, réduit d'abord à deux cents hommes, et peu après à une douzaine de cavaliers d'escorte, échappa miraculeusement. Le 21

février 1796, il avait refusé, soit à Hoche, dit-on, soit aux Vendéens, de partir pour l'Angleterre. Sa haine pour les auteurs des désastres de Quiberon et de l'évacuation de l'Ile-Dieu était restée invincible : il déclara vouloir mourir dans la Vendée. Peu de jours après, il tomba au pouvoir d'un détachement républicain envoyé à sa poursuite, fut conduit à Nantes, où il était entré avec une sorte de triomphe populaire quelque temps avant; livré au conseil de guerre, il fut fusillé : quelques autres officiers, peu importants, périrent successivement de la même manière, ayant été livrés par leurs propres paysans. La haute Vendée fut pacifiée par la mort de Stofflet, et la basse Vendée par celle de Charette. Mais ces provinces ne furent réellement soumises que sous le consulat, où elles reprirent leur rang parmi les départements de la république. Seulement, en 1796, les paysans, qui avaient enfin compris leurs véritables intérêts, parce que le directoire avait placé à la tête de ses armées un homme digne de les commander, mirent bas les armes.

Il fallait toute l'impéritie de ce gouvernement pour faire perdre à la république les avantages de la conduite du général Hoche, et replonger dans les horreurs de la guerre civile des provinces qui ne demandaient qu'à être ménagées.

Depuis la pacification de 1796, elles étaient sorties de leurs ruines, et les paysans s'étaient livrés avec sécurité aux travaux de l'agriculture abandonnés depuis tant d'années. Mais les plaies étaient récentes : il y avait loin de ne plus se battre contre la république, à se battre pour elle ; après une rébellion toujours victorieuse pendant plusieurs années, après une guerre à outrance, dans laquelle les deux tiers de la population de ces provinces avaient soutenu le choc de plus de 200,000 républicains, il était absurde de vouloir appeler sous les drapeaux de la révolution les conscrits de ces peuples encore irrités; la politique voulait qu'on attendît une autre génération pour appeler au service militaire les enfants de la Vendée. Le directoire ne le comprit pas, il ordonna des levées d'hommes dans les départements de l'ouest ; un mouvement insurrectionnel se manifesta aussitôt dans tous ces départements. Le Bocage, pays coupé et impénétrable, qui, depuis l'origine de la Vendée, avait offert aux bandes royales un asile inexpugnable, devint le refuge des déserteurs et des réfractaires. Les délits des grandes routes recommencèrent : c'est le premier acte d'une population qui se révolte que d'intercepter les communications. Le cri de *mort aux bleus!* s'éleva de toutes parts. Ce cri populaire, dans ces contrées inquiètes et

à peine désarmées, ne fut obéi qu'avec trop de fidélité; d'un autre côté, les chefs signataires de la pacification, avertis que le directoire pensait à se saisir de leurs personnes, quittèrent leur domicile et vinrent se réfugier dans le Bocage; leur présence donna confiance aux déserteurs, et de nouvelles bandes royales s'organisèrent.

Cependant les propriétaires, les fermiers, ne voulaient point prendre part dans cette guerre; ils avaient déclaré aux chefs du Bocage que seulement ils leur donneraient asile au besoin. Ainsi, la partie de la population qui forme la force réelle du pays voulait rester en paix et comme étrangère aux querelles des deux partis. Le directoire, s'il eût été habile, pouvait facilement profiter de cette heureuse circonstance pour éteindre le foyer des rébellions isolées qui venait de s'allumer dans le Bocage; mais, insensé dans sa politique intérieure comme dans sa politique extérieure, il provoqua la loi des otages. Cette loi ordonnait d'emprisonner comme otages tous les nobles, à l'exception des fonctionnaires, les aïeux, père et mère des chouans et des Vendéens, et leurs parents jusqu'au quatrième degré inclusivement. Un otage qui s'évaderait serait considéré comme émigré, et fusillé s'il était repris. Un *bleu* assassiné, quatre otages

seraient déportés à Cayenne, et tous paieraient solidairement 6,000 francs au trésor, et 600 francs à la famille du mort. Le séquestre serait mis sur tous les biens des otages, pour répondre des vols commis par les chouans. Ces tables de proscriptions réveillèrent tous les souvenirs de la terreur, l'indignation fut générale; elle éclata sur tous les points de la France contre le directoire, qui avait osé proposer cette loi atroce, qui l'avait promulguée, et en poursuivait l'exécution. Tout ce qu'il y avait de vrais citoyens en France, d'hommes sages et vertueux, prononcèrent dans leurs pensées et appelèrent de leurs vœux le renversement de l'autorité directoriale.

La guerre civile recommença, et menaça bientôt d'envahir de nouveau l'Anjou, le Poitou, la Bretagne et la Normandie. Le directoire comprit alors sa faute et son danger; mais il suivit la fausse route dans laquelle il s'était lancé avec une imperturbable opiniâtreté; il semblait qu'il fût conseillé par ses ennemis. Sans doute pour montrer à toute la république qu'il était effrayé de l'attitude menaçante de la Vendée et inquiet du civisme des Français, il fit rendre par les conseils une loi qui obligeait les fonctionnaires publics de faire le serment de haine à la royauté. Peu après il ordonna des visites domiciliaires

dans les départements de l'ouest qui n'étaient pas encore révoltés ; il adoptait ainsi dans son aveuglement toutes les mesures propres à ranimer et à étendre la guerre civile ; les bandes royales enfantées par la loi de la levée de deux cent mille hommes et par celle des otages, s'accrurent tout à coup d'une immense multitude de volontaires que leur envoyaient les visites domiciliaires ; elles devinrent des armées.

Au milieu de cet étrange système du directoire, la pénurie du trésor était à son comble ; les mandats venaient de remplacer les assignats ; discrédités bientôt eux-mêmes, le gouvernement ne savait plus par quelles ressources pourvoir à ses besoins ; la dilapidation dans toutes les administrations était révoltante ; on imagina l'emprunt forcé, taxe militaire de cent millions imposée sur les riches. Cette taxe, qui pesait également sur ceux du nouveau et de l'ancien régime, ameuta contre le directoire plus d'ennemis importants que toutes ses autres mesures révolutionnaires. La désapprobation publique ne se borna pas à des invectives, à des récriminations personnelles contre les directeurs ; elle prit dans le midi la forme d'une véritable insurrection. La Haute-Garonne leva l'étendart de la révolte, et le directoire eut encore, en cette occasion, l'ineptie de grossir le péril de ce sou-

lèvement et de lui donner une valeur réelle en déclarant le département de la Haute-Garonne hors de l'empire de la constitution, et réunissant dans une proclamation *les brigands du midi et les brigands de l'ouest.* Cependant les troubles du Midi n'eurent point de suite fâcheuse, ils furent facilement réprimés : en général les peuples du midi ont reçu de la nature cette effervescence qui commence les révolutions ; mais ils manquent du courage moral nécessaire pour les continuer. Il n'en est pas ainsi des peuples de l'ouest, descendants de la race celtique et normande. Treize armées se levèrent dans la Vendée proprement dite, dix en Bretagne et en Normandie, sous les ordres de Bonchamp, Rochecotte, Châtillon, Frotté, Le Chandelier, d'Autichamp, Grignon, Suzannet, Limoëlan et Georges Cadoudal. Si alors encore la politique anglaise avait permis qu'un prince français se mît à la tête de la Vendée, c'en était fait du directoire, et la restauration eût renversé ce gouvernement débonnaire aussi facilement que Napoléon le fit deux mois après, à la journée du 18 brumaire. Les armées royales ne se battirent pas dans cette campagne, comme elles l'avaient fait sous Charette ; cependant, en Bretagne, en Normandie et dans le Maine, leurs progrès furent effrayants; elles prirent un grand

nombre de villes, occupèrent Saint-Brieux, le Mans et Nantes, et parlaient hautement de marcher sur Paris.

Le directoire ne savait plus où donner de la tête; il s'en cachait mal par l'éclat qu'il donnait aux petits avantages que de simples officiers avaient eus dans la basse Vendée, où on ne faisait réellement qu'une guerre de partisans. Sa peur était publique comme son incapacité.

Le retour de Napoléon, revenu d'Égypte pour détruire l'anarchie directoriale et donner à la France un gouvernement digne de sa grandeur et de sa puissance, mit fin à la guerre de la Vendée. Il ne se trouva pas en France un seul individu qui donnât des regrets à la chute du directoire. Jamais révolution ne fut plus complète. Le 18 brumaire rendit à la France le rang qu'elle devait occuper en Europe, et le crédit qu'on acquit tout à coup. La pacification intérieure de la république fut un des premiers soins de Napoléon. Les chouans et les Vendéens refusèrent d'abord de reconnaître la constitution consulaire. Le gouvernement répondit au manifeste de la Vendée par son décret du 28 décembre, qui accordait aux révoltés dix jours pour se soumettre, et fit menacer la Vendée par le général Brune, qui s'y porta avec des forces considérables. Dans ce temps, le général Hé-

douville reçut des pouvoirs pour négocier; c'était l'homme qui convenait : gentilhomme, il avait une affinité toute naturelle avec les chefs des insurgés; son esprit conciliateur, ses manières persuasi[illegible]es gagnèrent, et la négociation commença. [illegible]bé Bernier, qui lors de la dernière pacification s'était retiré en Suisse, fut choisi par Napoléon pour aider Hédouville dans sa négociation. Cet abbé rendit les plus grands services dans cette occasion, tant à son pays qu'à ses anciens amis. D'Autichamp, Laprevalaye, Châtillon, furent les premiers qui se soumirent. Suzannet, Bourmont, d'Audigné, mirent bas les armes peu après; ils jouissaient d'un grand crédit dans leur parti.

Au milieu de ces négociations si heureuses pour la France, l'Angleterre envoya quarante vaisseaux qui jetèrent l'ancre sur les côtes de Bretagne, et y débarquèrent une grande quantité d'armes et de munitions dont Georges se saisit, et qu'il parvint, après un combat dans lequel il eut l'avantage, à faire transporter dans son camp retranché de Grandchamp. L'Angleterre suivait jusqu'au dernier moment, comme elle l'a prouvé en 1814, son système de destruction contre la France : elle envoyait des armes à ces rebelles au moment où un gouvernement fort s'occupait de les amnistier. Si elle eût voulu ré-

tablir la royauté en France, c'est-à-dire lui rendre une existence stable et glorieuse, elle eût envoyé un prince aux Vendéens. Mais en 1800 il était déjà trop tard; la place était bien occupée. Elle se contentait donc d'envoyer des aliments à la guerre civile, ce qui fut également inutile. On capitulait partout, dans le Maine, en Anjou, dans les Bretagnes; il n'y eut que Frotté et Georges qui voulurent continuer la révolte. Cette obstination, qui ne tenait plus à un parti, fut bientôt châtiée. Frotté fut battu et livré par Guidal, auquel il s'était confié. Il voulait parlementer après sa défaite, tandis qu'il avait rompu son ban en violant son traité et en refusant l'amnistie: il fut fusillé. Georges échappa et se sauva en Angleterre, d'où il revint en 1804 pour assassiner le premier consul. Il fut jugé, et mis à mort comme assassin et conspirateur. Il avait trouvé moyen d'avoir pour complices deux des plus célèbres généraux de la république, Pichegru et Moreau. La fin de ces deux hommes fut tragique : Pichegru s'étrangla dans sa prison, et Moreau revint de son exil pour être tué par un boulet français au milieu des rangs étrangers qu'il dirigeait contre sa patrie : triste fin pour de si beaux commencements! L'amnistie fut donnée aux Vendéens le 4 mars 1800, et aux chouans le 21 avril. L'ordre fut rétabli; les

départements de l'ouest rentrèrent dans le sein de la grande famille. Les généraux amnistiés purent prendre du service dans les armées nationales : il y avait de la place pour tout le monde sous l'empire, même pour les ingrats, et par conséquent pour les traîtres ; ceux-ci sont à jamais flétris.

DÉLIVRANCE
DE L'ÉGYPTE;

PAR

ABDUL-RAHMAN-EFFENDI,

FILS DU DÉFUNT CHEIK HUSSEIN-D'JÉRÉBÉTI, ULEMA DU CAIRE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ouvrage d'Abdul-Rhaman est peu de chose comme ouvrage militaire, mais il fait connaître l'état de la société égyptienne; il retrace assez bien l'impression que nos succès, nos mœurs, nos manœuvres avaient faite sur les indigènes. L'expédient qu'imaginent les pachas pour nous barrer le Nil, l'anxiété avec laquelle la population attend ce que les conquérants exigent d'elle, la manière dont elle juge les mesures fiscales qu'on veut lui imposer, rendent mieux que tout ce qu'on saurait dire l'ignorance des chefs, l'état précaire du peuple et cette équité native que la tyrannie des beys n'a pu étouffer.

Comme ouvrage historique, la composition de l'effendi n'est pas non plus sans importance. Elle dessine assez bien les proportions relatives des deux premiers chefs de l'expédition et fait justice d'une foule de calomnies qu'on essaie chaque jour d'accréditer en France. Elle mérite donc à bien des égards de trouver place ici.

DÉLIVRANCE

DE L'ÉGYPTE.

L'an 1213 vit commencer les grandes guerres, les grandes calamités, le bouleversement des affaires, les grandes révolutions, enfin la ruine générale.

Le dimanche 10 de moucharem 1213, on reçut au Caire des lettres d'Alexandrie; elles annonçaient que, mercredi 7 de ce mois, dix vaisseaux anglais avaient paru et s'étaient assez avancés pour être reconnus par les habitants de cette ville. Peu après, il en parut quinze autres, on ne savait quelles étaient leurs intentions, lorsque s'avança une chaloupe montée par dix hommes. Ils mirent pied à terre et demandèrent les grands de la ville et le gouverneur. On les conduisit chez Seïd Mohammed-Kérim qui les interrogea : Nous sommes An-

glais, répondirent-ils, nous cherchons les Français qui sont sortis avec une flotte nombreuse, nous ne savons pas de quel côté ils doivent se diriger. Ils viendront peut-être ici à l'improviste, vous ne pourriez pas les repousser et nous sommes venus pour vous porter secours. Mohammed-Séïd, se défiant d'eux, leur répondit avec fierté. Les Anglais dirent qu'ils ne reviendraient pas à terre, qu'ils se contenteraient de protéger la côte, et demandèrent seulement qu'il leur fût permis de faire de l'eau et d'acheter des provisions fraîches.

Mohammed les refusa en ajoutant : Ce pays appartient au sultan, les Français, ni qui que ce soit, n'y ont rien à faire. Les envoyés anglais partirent et bientôt mirent à la voile; ils prirent une autre direction.

Cependant les habitants d'Alexandrie écrivirent au Kiachef de Baïra de rassembler les Arabes et de venir garder la côte. Les Égyptiens commencèrent à s'entretenir de ces nouvelles, et l'agitation se mit dans le pays.

Mercredi 13, de nouvelles lettres vinrent d'Alexandrie, elles annonçaient le départ de la flotte anglaise. La tranquillité fut rétablie, on ne pensa plus à faire des préparatifs de guerre. Si tous les Francs se réunissaient pour attaquer ce pays, disait-on, ils ne pourraient tenir devant

nous, et nous les foulerions sous les pieds de nos chevaux.

Le mercredi 20 de moucharem, il arriva encore d'autres lettres d'Alexandrie, de Réchio, de Démenhour ; elles marquaient que le lundi 12 il était arrivé beaucoup de bâtiments français, qu'ils avaient jeté l'ancre dans le port, envoye chercher le consul et quelques habitants et les avaient retenus à l'entrée de la nuit : quelques vaisseaux s'approchèrent du coté d'Eleudjcina et leurs équipages y débarquèrent des armes et des machines de guerre. Les habitants ne s'en aperçurent pas, et le mardi matin, ils virent avec étonnement une armée française, couvrant le pays, semblable à des sauterelles.

Les habitants et les Arabes font une sortie, ainsi que le Kiachef de Baïra. Ils ne réussissent pas, le Kiachef se sauve avec les Arabes qu'il commande, les habitants rentrent dans la ville pour se mettre à l'abri de leurs murailles et se fortifier dans leurs maisons. Les Français donnent l'assaut et pénètrent en grand nombre dans la ville, les habitants pour se défendre tirent des coups de fusil dans les rues et par les fenêtres des maisons. Quand ils voient qu'il n'y a plus d'espoir, qu'ils sont cernés, qu'ils ne peuvent être secourus et qu'ils manquent de munitions de guerre, ils demandent quartier.

Les Français cessent le feu, laissent les habitants évacuer les forts, publient l'amnistie et arborent leur drapeau. On assemble les principaux de la ville, on exige que le peuple soit désarmé, qu'on remette les armes aux vainqueurs et qu'on porte leur cocarde sur la poitrine. Cette cocarde consiste en trois morceaux de drap ou de soie, ronds comme un écu de six francs, l'un bleu, l'autre rouge et le troisième blanc; on les met les uns sur les autres et on les coud de manière que les trois couleurs paraissent distinctement.

Lorsque ces nouvelles arrivèrent au Caire, la terreur s'empara des habitants, et la plupart pensèrent à prendre la fuite.

Ibrahim-bey monte à cheval et se rend au kiosk dit Aïni. Il envoie à Djizé chercher Murad-bey, rassemble le reste des princes, des savants et des juges. On délibère, on s'accorde à écrire à Constantinople pour donner la nouvelle de l'arrivée des Français et que Murad-bey rassemble l'armée pour les combattre.

Bekir-pacha (1) envoie donc des lettres par terre à Constantinople pour apporter de la thériaque du pays de l'Irack, « ce qui signifie que

(1) Le Beekir fait ici le rôle de généralissime, et Murad et Ibrahim sont présentés comme ses lieutenants.

« que le remède arrivera après la mort du ma-
« lade. »

Pendant cinq jours on s'occupe des préparatifs de guerre, et les soldats dépouillent le peuple. Murad-bey après la prière du vendredi se met en marche, et va camper à Djidiz-Assouad (pont-noir). Il y attend deux jours que ses troupes soient au complet. Ali, pacha de Tripoli, et Nassouf-pacha étaient amis intimes de ce bey et se trouvaient avec lui dans le Djizé; ils l'accompagnèrent avec de l'artillerie et de la cavalerie.

L'infanterie, les soldats de marine, les piétons grecs et les barbaresques descendent le Nil sur de petits bateaux préparés par Murad-bey. Après leur départ de Djizid-Assouad on envoie demander au Caire une chaîne de fer, forte et pesante, longue de soixante-cinq toises pour la placer d'un rivage à l'autre au détroit de la tour Mugaïzel. C'était pour empêcher les vaisseaux ennemis d'entrer dans le Nil. Ali-pacha, qui avait trouvé ce moyen de défense, voulait établir devant cette chaîne une batterie sur des bateaux et des retranchements sur le rivage, garnis de grosse artillerie. Ils croyaient que les Français, ne pouvant les vaincre par terre, viendraient les attaquer par mer; et cette chaîne devait les arrêter jusqu'à l'arrivée du secours; mais les choses tournèrent d'une manière tout à fait diffé-

rente. Les Français, après la prise d'Alexandrie, s'avancèrent directement par terre sur la rive occidentale. Murad-bey à sa sortie du Caire laisse la ville dans le plus grand désordre. L'épouvante est à son comble, les boutiques sont fermées, les voleurs infestent la ville, et le soleil couché, personne n'ose sortir de sa maison. Le gouverneur et l'aga ordonnent d'ouvrir les cafés et les boutiques pendant la nuit et de mettre à la porte de chaque maison une grande lanterne pour deux motifs; 1° pour dissiper la terreur et faire reprendre le commerce; 2° pour arrêter les voleurs.

Le lundi, trois jours après le départ de Murad-bey, on apprit que les Français étaient à Démenhour et à Réchid. Le chef de ces villes sortit au devant d'eux avec quelques troupes et ne put résister à l'ennemi. Ceux qui demandèrent quartier furent sauvés et restèrent tranquilles dans le pays, le reste des habitants s'enfuit à Fouat et dans les environs.

Les Français à leur arrivée à Alexandrie avaient fait imprimer une proclamation et l'avaient fait répandre dans le pays qui était devant eux pour rassurer le peuple. Des Musulmans qui avaient été prisonniers des Maltais et délivrés par les Français en apportèrent une copie à Boulaq. Il y avait aussi parmi eux des barbaresques et

des espions, ayant tous le même costume et connaissant bien la langue arabe.

Le vendredi 29 de mouharem, on apprend que la veille, jeudi 28, l'armée égyptienne s'est rencontrée avec l'armée française, et il n'y a pas une heure que Murad-bey a pris la fuite avec tous ceux qu'il commandait; il n'y a pas eu de bataille, seulement les deux avant-gardes se sont rencontrées et battues pendant peu de temps. Par la volonté de Dieu, le feu prit à une voile du bâtiment de Murad-bey, le feu gagna la poudrière, incendia le vaisseau, ainsi que tout l'attirail de guerre. Les personnes qui se trouvaient là, jusqu'au capitaine Kalil-el-Cardelli qui dans l'action s'était battu très-courageusement, tout le monde sauta en l'air. Murad-bey, à cet aspect, fut effrayé et s'enfuit, abandonnant son camp et son artillerie; son armée le suivit. L'infanterie remonta sur les bâtiments et revint au Caire. Cette nouvelle redoubla la terreur du peuple. Ibrahim-bey monta à cheval, se rendit à Boulaq, fit demander le pacha, les ulémas et les grands. On tint conseil, et on résolut d'élever des batteries depuis Boulaq jusqu'à Chapra. Ibrahim-bey et le pacha devaient avoir le commandement des troupes. Les ulémas, qui étaient restés dans cet endroit, après s'être séparés de Murad-bey, lorsqu'il marcha au-devant des

Français, se réunissaient tous les jours dans la mosquée d'Asary et y lisaient la prière de Backari et d'autres prières. Les cheiks des pauvres d'Amédie, de Busaïe, de Behramié, de Kadrié, de Sadie, les autres cheiks, et tous ceux qui pouvaient donner des conseils, se rassemblaient dans la mosquée d'Asary, et y faisaient des prières, ainsi que les maîtres d'école et les enfants en invoquant le nom du prophète.

Le lundi, parut Murad-Bey à Embabeh; il commença à y élever des retranchements jusqu'à Bichtil; il y resta, ainsi que tout son monde et une troupe de Hachdachina (village); Ali, pacha de Tripoli, et Nassouf-pacha s'y trouvaient aussi. Murad-bey fit venir de grands bâtiments et les petits qu'il avait fait faire à Djizé, et les fit placer sur le rivage d'Embabeh.

La rive orientale et occidentale était pleine d'artillerie et de troupes. Malgré tous ces préparatifs la peur était dans le cœur des princes; ils cachaient leurs richesses dans des endroits que personne ne pouvait connaître; ils en envoyèrent une partie au pays de Riaf; ils eurent soin de se faire préparer des montures pour assurer leur fuite en cas de revers. Toutes ces précautions augmentèrent la terreur des habitants; on arrêta ceux qui voulaient s'enfuir. Si l'on n'eût pas agi ainsi, personne ne serait resté au Caire.

Le mardi, on invita, au son de la trompe, tout le peuple à se rendre aux retranchements. A chaque instant, on renouvelait cette invitation. Les boutiques furent fermées et on se rendit à Boulaq. Les artisans se réunirent et dressèrent des tentes; on leur distribua des vivres; tous les habitants firent des sacrifices en argent et en effets pour la défense de la ville, mais les circonstances ne les favorisèrent pas.

Seïd-Camer-Effendi, chef des chérifs, monta au château, fit descendre le grand pavillon que l'on appelle le drapeau du prophète; il le fit déployer et se rendit à Boulaq. Il était escorté de plusieurs milliers d'hommes armés de bâtons et de massues; ils marchèrent en récitant des prières. Les cheiks et les pauvres frappaient sur leurs tambours et jouaient d'une espèce de clarinette. Tout le monde priait Dieu de donner la victoire sur les Français. Il ne resta au Caire que les femmes, les enfants et les vieillards qui ne pouvaient marcher; tous se cachaient dans les maisons; on ne voyait personne dans les rues. Le prix de la poudre, du plomb et des armes augmenta tellement, que le rotte de poudre se vendait soixante-dix nourf et le plomb quatre-vingt-dix. On ne trouvait plus d'armes à acheter. Le plus riche des rayas sortit avec un

bâton. Tous les cheiks et les ulémas ne cessaient d'invoquer Dieu, au coin d'Alibey, à Boulaq.

Quelques rayas se rendirent sous les tentes, les autres restèrent cachés dans les maisons; enfin tous les hommes qui étaient au Caire se rendirent à Boulaq et y restèrent depuis le moment où Ibrahim-bey vint y établir son camp jusqu'à la déroute. Les pauvres qui n'avaient pas d'endroit pour demeurer allaient passer la nuit chez eux et revenaient le matin.

Ibrahim-bey envoya chez les Arabes voisins du Caire, et leur ordonna de se mettre en avant-garde à Chapra. Murad-bey rassembla aussi un nombre d'Arabes de Bahira, de Djizé, de Saïd, de Habraïat, de Néfiat, et les enfans d'Ali, d'Inadi, etc. Chaque jour leur nombre augmentait, le pauvre souffrait beaucoup et priait les grands de lui donner des vivres.

Le pays de Rïaf était en proie à la guerre civile, ils se battaient entre eux, pillaient les Arabes des environs et attaquaient les villages; enfin l'Égypte, depuis un bout jusqu'à l'autre, était dans la terreur, il n'y avait que meurtres et brigandages. Les princes firent saisir les négociants européens, on en emprisonna quelques-uns au château et d'autres dans les maisons des grands. On fit des visites dans les maisons européennes, on s'empara des armes qui s'y trou-

vaient; on en agit de même envers les chrétiens de Damas, les Cophtes et les Grecs; on assaillit les églises et les monastères pour y chercher les armes; on voulait tuer tous les chrétiens et les juifs. Si les grands n'avaient interposé leur autorité, aucun n'aurait échappé.

Chaque jour on apprenait que les Français approchaient du Caire, et personne n'était d'accord sur les dispositions qu'on devait prendre: on ne savait de quel côté l'ennemi arrivait. Les uns disaient: il viendra par la rive occidentale, d'autres par la rive orientale; d'autres, enfin, pensaient qu'il pourrait venir des deux côtés. Cependant aucun des chefs de l'armée n'avait assez de présence d'esprit pour envoyer des espions ou un corps avancé pour connaître la marche des Français. Ibrahim-bey et Murad-bey se contentèrent de rassembler leur armée et d'attendre l'ennemi, n'ayant nulle part de forteresse, ni de retranchement: ainsi, par cette mauvaise disposition, ils négligèrent de faire observer l'ennemi.

Le vendredi 6 de sefer, les Français arrivèrent à Djizid-Assouad. Le samedi matin, l'armée s'étendit à Emdinar. Alors on donna l'alarme partout, les habitants des villages voisins accoururent et se rendirent au camp. Mais les troupes n'avaient point de confiance en leurs forces,

aucune disposition n'avait été faite, tout cela provenait de la hauteur, de l'orgueil et de l'égoïsme des chefs; ils avaient du mépris pour tout ce qui était plus petit qu'eux, aussi méprisèrent-ils les Français, leur ignorance les endormit, ils ne se réveillèrent que pour fuir.

On pensait que les Français viendraient de deux côtés à la fois, cette nouvelle sortit du camp d'Ibrahim-bey.

Cependant les Français arrivèrent par la rive occidentale. Lorsqu'ils parurent, un corps de l'armée de la rive occidentale monta à cheval et s'avança du côté d'Embabeh. Ils rencontrèrent l'avant-garde française et la chargèrent. Les Français leur ripostèrent par un feu de file. Cette cavalerie se replia du côté des retranchements en laissant morts sur la place Aïoub-bey (derterdar trésorier), Abdalla, Kiachef-Djurf, et un assez grand nombre de Kiachefs de Mohammed bey-el-Elfi, et de ses Mamelouks.

Une colonne française, composée d'environ 6,000 hommes les suivit; elle était commandée par Desaix, qui fut gouverneur de Saïd, quand ils se furent emparés de l'Égypte. Bonaparte ne vit pas ce combat, parce qu'il était loin de la colonne, il n'arriva que lorsque la déroute était complète.

La colonne approcha des retranchements de Murad-bey; on tira des coups de canon des deux côtés, on en tira aussi de dessus l'eau. L'armée occidentale qui était derrière les retranchements reçut un renfort d'Arnaoutes venus de Damiette par Embabeh, et le combat commença à coups de fusil et de canon.

L'armée orientale entendant et voyant le combat engagé commença à pousser des cris; on s'écriait : O Dieu tout-puissant, accorde-nous la victoire sur les Français. Ils croyaient que pour vaincre, il ne s'agissait que de crier. Les gens d'esprit ordonnaient de se taire, et disaient que le prophète et ses disciples se battaient avec le sabre et l'épée, et non avec des cris et des aboiements comme des chiens, mais on ne les écoutait pas.

Il se passa alors une heure de grands malheurs (qui pourra le lire ou l'entendre!). Un grand nombre de princes et de soldats de l'armée orientale montèrent sur des bateaux pour passer de l'autre côté, parmi eux était Ibrahim-bey. Il y eut une foule extrême au lieu de l'embarquement. A leur arrivée à l'autre bord la déroute était complète dans l'armée occidentale, le vent était très fort et la mer grosse. Le sable élevé par le vent frappait au visage des Égyptiens; personne ne pouvait ouvrir les yeux,

le vent venait du côté de l'ennemi, c'est ce qui causa en grande partie la déroute.

La colonne s'avança sur les retranchements de Murad-bey, se divisa en deux corps selon leur manière de combattre; alors les tambours battirent la charge, il y eut un feu de file de canons et de fusils. Le vent s'accrut, la poussière s'éleva, la fumée de la poudre apporta la nuit au monde, les oreilles étaient assourdies par le bruit, on crut que la terre tremblait et que les cieux s'écroulaient. Le combat dura ainsi environ trois quarts d'heure. La déroute se mit dans l'armée occidentale. Elle était cernée par l'ennemi, la plupart des cavaliers se noyèrent, quelques-uns furent pris par les Français qui s'emparèrent des retranchements.

Murad-bey s'enfuit avec les siens à Djizé; il se rendit à son palais, y resta un quart d'heure, et se sauva du côté de la Mecque, abandonnant les morts, les enfants, les armes, les tentes sur la terre d'Embabeh. Suleiman-bey, que l'on connaît sous le nom d'aga, et son frère Ibrahim-bey, se jetèrent dans le fleuve pour se sauver. Suleiman-bey se sauva, Ibrahim-bey, le jeune, se noya. Il était frère d'Ibrahim-bey, le grand.

Lorsque l'armée occidentale prit la fuite devant les Français, elle tourna les canons et les

fusils du côté de l'orient et fit feu. Les défenseurs de Boulaq poussèrent des cris et n'attendirent plus que la mort. Ibrahim-bey et le pacha montèrent à cheval, ils furent suivis des princes, et s'enfuirent avec l'armée, les rayas abandonnant les tentes et tout le bagage.

Pénétré de crainte, Ibrahim-bey avec tout son monde se dirigea sur Adlié. Là ils se reposèrent; prêts à mourir, ils priaient et pleuraient le malheur de la journée. Les femmes poussaient des cris dans les maisons, tout ceci se passait avant le coucher du soleil. Quand Ibrahim-bey fut entré dans l'Adlié, il fit venir ses femmes, tous les princes qui étaient avec lui en firent autant. On en fit monter quelques-unes sur des chevaux, d'autres sur des mulets, des ânes ou des chameaux, d'autres allaient à pied comme des esclaves. Pendant toute la nuit un grand nombre de personnes sortirent du Caire, quelques-unes avec leur famille, d'autres tout seuls. Personne ne pensait à son voisin, ni à son père, ni à son frère: les grands partaient, se dirigeaient, quelques-uns du côté de Saïd, et la plupart du côté de l'Orient; il ne resta au Caire que ceux qui ne pouvaient marcher, ou qui avaient la mort sous les yeux. Celui qui n'avait point de moyens de fuite, se remit à la sauvegarde de Dieu, et attendit les arrêts

du destin. Ce qui inspirait le plus de crainte, c'est que, dans la nuit, la nouvelle se répandit que les Français étaient passés à Boulaq et l'avaient brûlé, ainsi que Djizé; que l'avant-garde était à la Porte de Fer, qu'elle brûlait et tuait tout ce qu'elle rencontrait et qu'elle enlevait des femmes. Voici ce qui donna lieu à ce bruit : quelques soldats de marine de l'armée de Murad-bey, qui étaient dans un petit bâtiment dans le port d'Embabeh, voyant la déroute, mirent le feu au bâtiment qu'ils montaient. En second lieu, Murad-bey quittant Djizé, ordonna qu'on remorquât le grand bâtiment qui se trouvait devant son palais, pour qu'il pût s'en servir pour remonter le Nil. On le remorqua à une petite distance, mais il arriva dans un endroit où il n'y avait pas assez d'eau et échoua. Il était chargé de munitions de guerre. Murad y fit mettre le feu, et les flammes s'élevèrent jusqu'aux cieux. Les habitants du Caire voyant les flammes s'élever de Djizé et de Boulaq, se persuadèrent que les Français brûlaient ces deux endroits; cette erreur augmenta le tumulte. Les grands, les officiers des janissaires, les chefs des chérifs et les cheiks sortirent de la ville pendant la nuit. Le peuple, à cette vue, ne savait quelle résolution prendre, on manquait à tel point de montures,

qu'un âne boiteux ou un cheval maigre se vendaient le triple de leur valeur. Le plus grand nombre sortait à pied, on en voyait portant leurs effets sur la tête, suivis de leur femme, qui portait elle-même leur enfant. Ceux qui avaient le moyen de se procurer des montures faisaient monter leurs femmes et leurs filles et marchaient devant elles. La plupart des femmes, à pied, portant leurs enfants sur leurs épaules, pleuraient dans l'obscurité, et passèrent ainsi toute la nuit du samedi au dimanche. Chacun avait pris de richesses ce qu'il avait pu emporter. Passé les portes de la ville et une fois parvenus dans la campagne, ces malheureux fugitifs furent attaqués et dépouillés entièrement par les Arabes et les habitants des villages. On ne leur laissait pas même de quoi cacher leur nudité; les richesses que les Arabes enlevèrent aux fuyards s'élevaient au dessus de celles qui pouvaient rester dans la ville, car les choses précieuses appartenaient aux grands qui les avaient prises avec eux et auxquels arrivèrent ces malheurs.

Les Arabes dépouillaient et déshonoraient les femmes. C'était la plupart des femmes des grands. Il y en eut de tuées. Il y en eut qui revinrent sur leurs pas. Ceux qui avaient tardé à sortir rentrèrent dans la ville. Cette nuit n'avait

jamais eu de semblable, depuis que le Caire existait, et personne n'en avait vu de pareille. L'oreille entend raconter des choses que l'œil n'a jamais vues.

Le dimanche matin, les habitants ne sachant que devenir, attendaient l'arrivée des Français. On apprit qu'ils étaient restés sur la rive occidentale, et que les feux qu'on avait vus étaient ceux des bâtiments. Les ulémas et les cheiks s'assemblèrent dans la mosquée d'Asary et tinrent conseil. Ils résolurent d'envoyer une lettre aux Français pour connaître leurs intentions. Ils remirent leur lettre à un barbaresque qui savait leur langue et lui adjoignirent un second député. Tous deux revinrent peu de temps après et annoncèrent qu'ils avaient vu le général en chef des Français, et lui avaient remis la lettre qui avait été interprétée par le drogman et dont le sens était : « Que voulez-vous ? » Lorsque le général en chef l'eut comprise, il répondit par le moyen du drogman : « Où sont vos grands et « vos cheiks ? Pourquoi n'ont-ils pas paru, afin « de prendre des dispositions pour assurer le « repos; » ensuite, il sourit aux envoyés qui lui dirent : « Les chefs nous ont envoyés pour vous « demander quartier; il répondit. Dès le com- « mencement nous leur avons envoyé le par- « don. » (Il voulait parler de l'adresse citée plus

haut.) Les envoyés reprirent : « Nous vous prions « de nous l'accorder une seconde fois pour la « tranquillité du peuple. » Il ordonna qu'on la donnât, et fit écrire une seconde lettre.

Il dit ensuite : « Il faut que les cheiks et les « officiers des janissaires viennent ici, afin que « nous choisissions sept personnes pour former « un conseil et prendre des dispositions pour la « sûreté générale. »

Cette réponse rassura le peuple. Alors le cheik Moustapha-Savi, le cheik Suleyman-el-Gayouni et d'autres cheiks et grands se rendirent à Djizé. Le chef de l'armée française les reçut, leur sourit et leur demanda : « Êtes-vous « les grands cheiks ? ils répondirent : Les grands « cheiks ont eu peur et se sont sauvés. Il de- « manda : Et que craignaient-ils? Écrivez-leur de « paraître, nous composerons un conseil pour « assurer la tranquillité de la ville et le cours « de la justice. » Ils écrivirent beaucoup de lettres la nuit. Ils retournèrent au Caire, leur retour tranquillisa le peuple. Le lendemain matin, ils envoyèrent leurs lettres et celles du chef de l'armée française aux cheiks. Le cheik Sadat parut ainsi que le cheik Cherkani et tous ceux qui les accompagnaient du peuple de Garié, mais Eumis-Effendi, chef des cheiks, le Rusnamedji, ni les Effendis ne parurent pas.

Le lundi, le bas peuple pilla la maison d'Ibrahim-bey et celle de Murad-bey qui étaient dans la rue Carsoun, après on y mit le feu; on pilla beaucoup d'autres maisons de princes et on vendit les meubles à vil prix.

Le mardi, 10 de sefer, les Français entrèrent au Caire. Bonaparte occupa la maison de Mouhamet-bey-el-effi, au quartier dit Esbakié, dans la rue de Saket, maison qui avait été construite l'année précédente; on aurait dit qu'il ne l'avait pas fait bâtir pour lui, mais pour le général français. Il en fut de même de la maison de Hassan, kiachef géorgien, au quartier de Kasrié.

Lorsque le Grand des Français entra et s'établit à Esbakié, la plus grande partie de son armée resta sur l'autre rive, il n'entra avec lui au Caire que peu de soldats, ils marchaient dans les rues sans armes et n'inquiétaient personne. Ils riaient avec le peuple et achetaient ce dont ils avaient besoin à un très haut prix, tellement qu'ils donnaient six francs pour une poule et pour un œuf dix sous, payant d'après le prix que ces choses coûtent dans leur pays. Le peuple eut de la confiance en eux, leur vendit de petits pains et toute sorte de vivres; on ouvrit les boutiques.

Le jeudi, 12 de sefer, on assembla les cheiks et les officiers des janissaires, on leur dit de se

rendre chez le lieutenant du général en chef; quand ils furent assis, on s'occupa de choisir dix personnes parmi les cheiks pour former le divan et pour décider leurs affaires. Les cheiks Abdallah-Cherkavi, Halil-el-Bekri, Moustapha-Savi, Suleyman-Gayouhi, Mouhammed-el-Mahdi, Moussa-Persi, Seïd-Moustapha, Démenhoury, Ahmed-el-Arichi, Joussef-Kabarkiti, Mouhammed-Dévakeli furent les dix que l'on élut pour former le divan.

Moustapha, lieutenant de Békir-pacha, assista à cette séance, ainsi que le cadi; Mehmed-aga, le rénégat, fut nommé gouverneur; Ali-aga Chéravi, chef des troupes; Hassan-aga, trésorier, toutes ces dignités furent données d'après les conseils du divan: ces trois personnes étaient des nobles du Caire, les Mameloucks leur avaient enlevé leurs charges. On nomma Zulfékat, qui était lieutenant de Mohammed bey-el-essi, lieutenant de Bonaparte; conseillers du divan, Coradja-Moussa, Kufra, Koradja-Keloni, deux Français; et président du divan, Coradja-Hanna-Binoit.

Ce jour-là les membres du divan s'assemblèrent auprès du général en chef, il leur parla du pillage des maisons et ajouta : « Nous vous avons recommandé de garder les maisons et de sceller les propriétés des Mameloucks pour

éviter le pillage. » On répondit : « C'est la lie du peuple qui s'est livrée à ces excès que nous ne pouvions réprimer. C'était aux officiers chargés de la police et non au divan à empêcher ce désordre. » Alors on ordonna au gouverneur et à l'aga de faire publier l'amnistie et de faire ouvrir les boutiques. Les habitants n'obéirent pas à cet ordre, les boutiques restèrent fermées; les Français entrèrent dans quelques maisons de grands qui étaient fermées, et prirent ce qu'ils voulurent. Après eux entraient les gens du peuple qui n'y laissaient rien. Cet état de choses dura plusieurs jours, jusqu'à ce que le général ordonnât qu'on mît les scellés sur les maisons des princes et de ceux qui leur étaient attachés. Les Français s'établirent dans quelques-unes par ordre du général; les officiers qui craignaient pour leurs maisons prirent un papier du général en chef et l'affichèrent sur leurs portes.

Barthélemy-le-grec, dont le surnom était Grain-de-Grenade, fut nommé lieutenant du gouverneur et sortit de la maison du général en chef, à la tête de forces considérables. Beaucoup de troupes marchaient devant lui. Il avait un plumet de différentes couleurs, il portait une pelisse très riche, il avait devant lui des domestiques avec des épées en argent.

Il s'établit dans la maison d'Iaya le grand, kiachef dans le quartier d'Abdin, et prit tout ce qui s'y trouvait, y compris les esclaves. C'était un des plus vils Grecs du Caire, il était un des portiers de Mouh-Asmed bey-el-effi et avait une boutique dans la rue de Moussequi où il vendait des bouteilles.

Quand il eut cette grande dignité, il se choisit un lieutenant, fit des patrouilles et plaça des postes dans les divers quartiers. On nomma aussi quelques Français intendants des deux mers et un autre intendant des postes.

Le divan se tenait dans la maison d'Aïed-aga, au quartier Esbakié, près de Bouraii, et le président du divan y logea.

Dupuy, lieutenant du Caire, demeura dans la maison d'Ibrahim-bey, le gouverneur, qui a vue sur le bassin du Nil; le cheik de la ville occupa la maison d'Ibrahim-bey le grand; Marmont, la maison de Murad-Bey, au trottoir de bois; Poussielgue, ingénieur, la maison du cheik Bekri l'ancien, et, tous les jours, les Chrétans cophtes s'assemblaient chez lui; il leur demanda les registres de la ville.

L'armée française entrait peu à peu dans la ville et les soldats encombraient les rues. Ils s'établirent dans les maisons, d'après l'ordre de Poussielgue; ils n'inquiétaient personne et

payaient bien ce qu'ils achetaient. Les boulangers firent des pains plus petits et mêlèrent la farine avec de la terre; la plupart des habitants ouvrirent des boutiques auprès de leurs maisons et vendirent des vivres. Quelques chrétiens grecs ouvrirent des tavernes et des cafés. Des Européens, qui étaient auparavant au Caire, établirent des restaurants; on mettait à la porte une enseigne qui indiquait ce qu'on trouvait dans la maison avec les prix. Lorsque des soldats passaient et qu'ils voyaient que cela leur convenait, ils entraient et se plaçaient où ils voulaient, chaque chambre avait un numéro, une table française et des chaises, après leur repas ils payaient le prix fixé.

Les membres du divan s'assemblèrent et prièrent le chef de l'armée pour les Mamelouks prisonniers. Leur prière fut agréée et on les délivra. La plupart entrèrent à la mosquée d'Asary dans un état pitoyable.

Le samedi, le divan s'assembla et emprunta au commerce environ trente mille francs. On demanda à être moins imposé et on toucha cette somme.

Ce jour-là on publia que tous ceux qui auraient pillé quelque chose des maisons vinssent le rapporter à la maison de Kaïmakan Dupuy, et que celui qui ne se conformerait pas à cet

ordre serait puni; on publia sûreté pour les femmes des Mameloucks, on leur permit de rentrer chez elles, elles devaient déclarer tous les biens de leurs maris et celles qui n'avaient rien qui leur appartînt devaient se racheter.

Ce même jour la dame Néfisa, épouse de Murad-bey, paya pour sa rançon et celles des femmes à son service, la somme de 720,000 francs; les autres femmes des princes payèrent suivant leurs moyens par l'entremise de quelques chrétiens.

On mit aussi des impôts sur la ville, et on permit à ceux qui se cachaient de se montrer; on écrivit aux absents de venir et de donner leurs rançons : les papiers de délivrance étaient scellés par les membres du divan.

Le dimanche, on demanda des chevaux, des chameaux et autres animaux. On en réunit un grand nombre dans la maison de Kaïmakan, on fit donner les armes, on força les boutiques des armuriers et prit tout ce qui s'y trouvait. On transporta tout à la maison du Kaïmakan.

On fit venir les mâçons et les architectes et on leur commanda d'indiquer les endroits où l'on avait caché des richesses. On mit les domestiques à la torture pour leur faire déclarer les richesses de leurs maîtres, on leur promit des récompenses. Les domestiques découvrirent

beaucoup d'endroits secrets. On arrêta le cheick Djaidié et un autre grand, on les fit venir sur la place d'Esbakié et on les fusilla. D'autres personnes furent arrêtées et fusillées à Rumeïse : alors ceux qui avaient pillé les maisons, saisis de peur, rapportèrent ce qu'ils avaient enlevé et se dénonçaient entre eux.

Mardi, on demanda à emprunter aux artisans. On leur donna soixante jours de terme pour payer. Ils étaient dans une position critique, parce que la somme était forte et le terme court. Ils se réfugièrent dans la mosquée d'Asary et prièrent les cheiks de leur obtenir une diminution ; on leur obtint de ne payer que la moitié de ce qu'on avait demandé et une prolongation de terme.

Le même jour, on se mit à abattre les portes de la ville. Cette opération répandit la terreur parmi le peuple, il se livra à mille pensées; quelques-uns disaient que les Français se proposaient de tuer les musulmans pendant qu'ils seraient à la prière du vendredi; d'autres formaient d'autres conjectures, tellement que ceux qui avaient ouvert leurs boutiques et s'étaient rassurés à la nouvelle de l'emprunt, voyant qu'on enlevait les portes se mirent à les fermer.

Le 20 de sefer, il vint des lettres des pélerins écrites d'Abaké. Les membres du divan se

rendirent chez le général en chef et lui demandèrent sûreté pour l'émir des pélerins. Il n'y consentit pas, il répondit : Je ne donnerai sûreté qu'à condition qu'il viendra avec peu de monde, peu de mamelouckes et sans troupes. Les membres du divan dirent : Qu'est-ce qui escortera la caravane. Le général répondit : j'enverrai quatre mille hommes pour les accompagner au Caire. Les membres du divan écrivirent au chef des pélerins de se rendre à Dar-el-Hasara et qu'il s'en trouverait bien. Avant que l'émir eût reçu cette lettre, il en reçut une d'Ibrahim-bey qui lui ordonnait de se rendre à Belbis. Il se dirigea vers Belbis et y resta quelque temps, ensuite décampa et envoya les femmes à Carin.

Le 23 de sefer, une compagnie de l'armée française sortit du côté d'Adlié et chaque jour une compagnie se rendait dans cet endroit et se dirigeait vers l'Orient. Dans la nuit du 24 le grand Bonaparte sortit, l'avant-garde avait gagné Anca et Abouzabel; elle leva une imposition. Les habitants refusèrent de payer, ils furent attaqués et vaincus; leur ville fut mise à feu et à sang : ensuite, on se rendit à Belbis, les pélerins qui s'y trouvaient étaient la plupart des paysans, qui s'étaient entendus avec les Arabes pour aller dans leur pays; beaucoup d'autres pélerins s'étaient détachés, le reste demeurait à Belbis.

L'émir des pélerins, Salih-bey, se retira avec Ibrahim-bey, les négociants et autres personnages.

Le 28, les Français s'emparèrent de Belbis sans combat, ils prirent les pélerins et les envoyèrent au Caire escortés par des troupes françaises avec de la musique.

La nuit du samedi au dimanche, dernier du mois de sefer, on apprit que les princes qui étaient à Souët, avaient eu la nouvelle de l'arrivée des Français dans leur voisinage et avaient pris la route de Carin, abandonnant les négociants et tous ceux qui avaient les gros bagages.

Le dimanche matin, une compagnie d'Arabes vint trouver ceux-ci, s'arrangea avec eux pour les conduire à Carin et fit serment de ne pas les trahir : au milieu du chemin, ils violèrent leur serment, pillèrent les marchandises, les partagèrent et dépouillèrent les pélerins de leurs habits. Parmi eux se trouvait le plus riche des négociants, Séïd-Admed-Ibn-el-Mahrouki, qui avait 180,000 francs, soit en argent comptant, soit en marchandises de l'Arabie ; l'armée française atteignit les pélerins au moment qu'ils venaient d'être dépouillés. Séïd-Admed se présenta au général en chef avec quelques Arabes qui avaient trahi ; il lui exposa son état. Bonaparte leur reprocha leur conduite et leur confiance dans les Mamelouks et les Arabes. Ensuite

il s'empara d'un des Arabes, voleurs, Abou Kachébé, cheick de la ville de Carin, et lui dit d'indiquer la demeure des voleurs; celui-ci répondit : Faites-moi conduire à Carin, je vous ferai voir où on a apporté les effets volés. Le général lui donna une compagnie de son armée; quand il y fut arrivé, il découvrit quelques charges; les Français les prirent et le suivirent dans d'autres endroits, croyant qu'il allait découvrir d'autres effets, mais il entra d'un côté et se sauva de l'autre.

La compagnie retourna auprès de Bonaparte avec la moitié de ce qui avait été enlevé, et raconta ce qui s'était passé. Il dit : Il faut absolument retrouver le fugitif et tout ce qui manque. Séïd-Amed et les autres pélerins demandèrent à aller au Caire. On les envoya avec un corps de troupes et de la musique; ils arrivèrent dans un état pitoyable. Il y avait avec eux des femmes qui pleuraient; c'étaient de ces femmes qui s'étaient sauvées le jour du grand combat.

Le 2 du mois de rabius-ewel, l'armée française arriva dans les environs de Carin. Ibrahim-bey et ceux qui l'accompagnaient avaient été à Salhié, y avaient mis leurs femmes en sûreté et s'étaient joints aux Arabes. Quelques Arabes allèrent informer les Français qu'on était à Hamlé.

Le général en chef monta à cheval avec Salih-bey, tous les princes et les Mameloucks. Ils rencontrèrent la cavalerie française et se battirent environ une heure. Les Français étaient sur le point de lâcher pied, lorsque Ibrahim apprit que les Arabes s'étaient dirigés vers Hamlé pour piller. Il tourna bride avec tout son monde, laissant les Français, pour tomber sur les Arabes et sauver ses richesses. Il en tua un grand nombre, quitta ensuite Hamlé et se rendit à Katra.

Le général français rentra au Caire la nuit du mercredi, 4 de ce mois. Le vendredi 5, qui revient au 13 du mois de minicophto, le débordement du Nil commença. Le général en chef ordonna des préparatifs de fête comme de coutume, on pavoisa tous les bâtiments et les bateaux; on fit crier au peuple de sortir, pour se promener sur le Nil, à Moukiar et à Roda, comme c'est l'usage. Le général envoya des lettres au lieutenant du pacha, au cadi, aux membres du divan, aux conseillers, aux dignitaires, et leur ordonna de se rendre chez lui. Le matin, de bonne heure, il monta à cheval avec eux et des forces considérables. Son armée s'avançait en grande tenue au son de la musique; on se rendit au pont de la digue; on rompit la digue devant lui, au bruit des salves d'artillerie; après que l'eau fut entrée dans le petit bras,

il remonta à cheval et revint chez lui avec le même cortège.

Le peuple ne sortit pas cette nuit, il n'y eut que des chrétiens, des Syriens, des Cophtes, les Européens qui étaient avant au Caire, leurs femmes et quelques gens de la populace.

Le même jour de vendredi, on apprit qu'une flotte anglaise avait paru à Alexandrie et combattu les vaisseaux français dans le port. Cette nouvelle arriva avant le débordement du Nil; les Français en furent très affectés; quelques chrétiens de Damas racontèrent qu'un seïd-amecl-zaron, l'un des principaux marchands dans la rue du Savon, fut le premier qui répandît cette nouvelle. On le fit comparaître, on lui demanda ce qu'il avait dit, il répondit: Je n'ai rapporté que j'ai entendu de tel chrétien. On fit venir le chrétien, et on ordonna qu'on coupât la langue à tous deux ou qu'ils eussent à payer 600 francs, parce qu'ils se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Les cheiks implorèrent pour eux et ne purent rien obtenir. Quelques-uns dirent: Lâchez-les et nous vous donnerons l'argent, on n'y consentit pas. Le cheik Mustapha-Savi envoya chercher 1,200 francs, et les remit au président qui les lui rendit pour les distribuer aux pauvres. Mustapha feignit de se conformer à ses ordres et rendit l'argent à celui qui

l'avait prêté: Depuis cette affaire, le peuple ne parla plus de cet événement. Le fait est que les Anglais arrivèrent au port après les Français, les combattirent et brûlèrent le grand vaisseau appelé l'Orient. Il s'y trouvait des richesses et des vivres immenses; il était doublé en cuivre; les anglais restèrent devant Alexandrie et s'y maintinrent, pour observer les Français. Ce jour-là beaucoup de troupes françaises partirent du côté de l'Orient.

Lorsque l'eau entra dans le petit bras du Nil, on ne la laissa pas pénétrer dans le bassin d'Esbakié; on ferma la digue de Boké, parce que tout l'attirail de guerre y était.

Ce jour, Bonaparte demanda pourquoi on ne faisait pas les fêtes d'usage pour la naissance du prophète. Le cheik Bekri s'excusa, disant que c'était pour éviter de déranger le monde et de faire des dépenses. Cette excuse ne fut pas admise par le général en chef, qui ordonna de faire la fête; il lui donna 1800 francs et lui ordonna de faire illuminer les mosquées. On fit assembler l'armée qui fit l'exercice au son de la musique et des tambours. Le général envoya sa grande musique à la maison du cheik Bekri; elle ne cessa de jouer toute la journée et la nuit. Cette musique ressemble à la musique turque, elle est composée de toute sorte d'instruments, qui

ont un son agréable; on tira un feu d'artifice. Le cheik Halil-Bekri revêtit une belle pelisse et fut nommé chef des schérifs; on publia que tous ceux qui avaient à se plaindre d'un schérif n'avait qu'à s'adresser à leur chef.

Le même jour on apprit qu'Ibrahim-bey et les princes du Caire s'étaient retirés à Gaza.

Le 15 de bebuel-ewel, beaucoup de troupes françaises partirent pour Saïd ; elles étaient commandées par Desaix; elles avaient avec elles Jacob le Cophte, pour leur indiquer les lieux de refuge et leur servir de guide.

L'officier que le général en chef avait envoyé à Achmed-pacha Djezzar, à Saint-Jean-d'Acre avec des lettres et des présents, après son entrée en Égypte, avec beaucoup de chrétiens de Damas, comme négociants auxquels il avait remis une grande quantité de riz, revint à Damiette sur un bâtiment d'Achmed-pacha.

A leur arrivée à Acre, le pacha leur fit donner un logement, ne les reçut pas et refusa les présents. Il leur ordonna de retourner à l'endroit d'où ils venaient, et s'empara des chrétiens de Damas. Ce jour, une colonne de l'armée française s'assembla à la maison de Radwan-Kiachef, à la porte de Charié. Il y avait un drogmon et un ingénieur. La femme de Radwen eut peur, parce qu'il n'y avait pas long-temps

qu'elle avait payé pour rançon 7,800 francs; elle avait pris un papier des Français, l'avait mis sur sa porte et avait fait revenir tout ce qu'elle avait envoyé au-dehors; elle était demeurée sans crainte chez elle. Les Français lui dirent que le général en chef avait entendu dire qu'elle avait des effets de mameloucks, elle le nia ; ils répondirent : Nous devons faire des perquisitions ; elle leur dit : Je vous y invite ; ils montèrent dans la maison, ouvrirent des lieux secrets, y trouvèrent vingt-quatre culottes d'hommes, des vestes et autres effets. Au fond de ces cachettes, ils en trouvèrent une autre, dans laquelle il y avait des armes, des fusils, des pistolets, de la poudre, des sabres, on prit tout; on descendit dans ce trou, on creusa la terre et on découvrit un coffre rempli d'or, on s'empara de tout, on emmena la maîtresse de la maison et deux esclaves, l'une blanche et l'autre noire; on les retint trois jours et trois nuits; on enleva tout ce qu'il y avait dans la maison; on exigea encore 24 francs, et on lui permit de retourner chez elle; elle avait eu un différend avec son maître d'hôtel, qui était Cophte; il alla la dénoncer. Aussi les Français recommencèrent avec violence à redemander les armes et publier que, dans trois jours, on ferait des visites domiciliaires. Le peuple s'écria

que c'était un prétexte pour piller, et on ne le fit pas.

Le 20, Mustapha-bey, lieutenant du pacha, fut nommé émir des pélerins; il se rendit au Mckémé, y fut revêtu de la pelisse d'honneur, devant les cheiks du divan, et Bonaparte ordonna qu'on préparât tout ce qu'il fallait pour le pélerinage; il fit faire de grands palanquins. Le même jour, il demanda aux dignitaires de payer ce qu'ils devaient; ils demandèrent une prolongation qui leur fut refusée; il ordonna que, dans peu de jours, ceux qui étaient inscrits dans le registre eussent à payer.

Le même jour, on établit des impôts sur les quartiers et les villages, on écrivit que c'était l'argent du gouvernement, on chargea des banquiers cophtes de cette recette; ils se rendirent dans les divers endroits, comme des gouverneurs, frappant, emprisonnant jusqu'à ce qu'on eût payé. Bonaparte fit venir les cheiks chez lui; lorsqu'ils furent assis, il sortit avec trois rubans de soie à la main, blanc, bleu et rouge; il en plaça un sur la poitrine d'Abdallah-Cherkavi. Celui-ci se jeta par terre et refusa; il changea de couleur et fut tout hors de lui. Le drogman lui dit: O cheiks! vous êtes les amis du général en chef, il veut vous faire honneur par cette marque de distinction; lorsque vous serez

décorés, le peuple et l'armée vous respecteront. Les cheiks répondirent : Mais aux yeux de nos frères les musulmans et de Dieu, nous serons avilis. Le général se fâcha et parla dans sa langue : il disait que le cheik Cherkavi n'était pas digne d'être chef du divan, et autres paroles. Les cheiks implorèrent pour lui et demandèrent qu'on n'exigeât pas cela d'eux. Bonaparte leur dit : Si vous ne voulez pas cette décoration, il faut que vous portiez la cocarde sur la poitrine, ce signe s'appelle *Rose*. Ils demandèrent à réfléchir; on leur accorda douze jours. Le cheik Sadat arriva après le départ des autres. Il s'assit auprès du général, celui-ci lui sourit, lui dit des paroles flatteuses par le moyen du drogman, lui fit cadeau d'une bague en diamant et le pria de revenir le lendemain; il lui fit apporter une cocarde qu'il plaça sur sa poitrine. Le cheik ne dit rien, ils causèrent un peu ensemble, et puis il se retira. Une fois dehors, il ôta la cocarde, parce que c'est contraire à la religion. On publia qu'il fallait que le peuple portât cette cocarde, qui est la marque de la soumission et de l'amitié. La plupart ne la portèrent pas, croyant que c'était contraire à la religion, d'autres la portèrent de crainte de ce qui pourrait s'ensuivre.

Ce même jour, vers trois heures après midi,

on annonça que ceux qui n'étaient pas employés ne devaient pas la porter, et on força à la prendre quelques grands dignitaires. Ceux qui se présentaient chez le général en chef pour affaire, devaient la porter. Ils la mettaient avant d'entrer et l'ôtaient en sortant. Ceci dura quelque temps, jusqu'à ce qu'il arriva ce que nous rapporterons ensuite. On la quitta les derniers jours de ce mois.

Le soleil passa à la constellation de la balance, c'est la fin de l'automne, les Français firent les préparatifs de leur fête au bassin d'Esbakié, c'était l'anniversaire de la fondation de la république; ce jour est célébré par des fêtes et fait époque. Ils transportèrent du bois au bassin d'Esbakié, creusèrent un trou d'environ cinq pieds, y plantèrent un grand mât, le couvrirent de toiles des quatre côtés, de manière à imiter une pyramide; ensuite on éleva à la porte d'Ava une porte en bois très haute, semblable à une arcade, on la couvrit aussi de toiles, on y représenta la bataille livrée aux Mamelouks et leur fuite; les uns étaient étendus sur la terre, les autres se sauvaient pleins de terreur en regardant derrière eux. Une semblable porte placée du côté du pont de Duki, par où l'eau entre dans le bassin, fut ornée de peintures semblables. On y tira un feu d'artifice, ensuite on éta-

Français, il vient leur ordonner de sortir d'Égypte. Chacun faisait des conjectures, on s'assembla et on le joignit à la place d'Husseïni. Bonaparte entendit dire qu'il était venu d'autres lettres aux cheiks et qu'ils les lui cachaient. Il se fâcha, monta à cheval et se rendit chez le cheik Sadat, qui demeure à la place d'Husseïni. C'était après midi, il entra à l'improviste avec beaucoup de monde dans un endroit où il n'était jamais venu. Le cheik était malade; plein d'inquiétude, il vint le recevoir, ne sachant pas le motif d'une visite faite à cette heure et de cette manière. Bonaparte lui demanda les lettres, il dit qu'il n'en avait pas eu connaissance. Bonaparte resta environ une heure et partit avec son escorte: il y avait foule dans la mosquée, le peuple parlait de toute sorte de manières; quand on le vit, on poussa un grand cri, en récitant la prière. Bonaparte demanda ce qu'il y avait; on répondit qu'on priait pour lui. Cette rencontre pouvait causer un grand malheur, on s'occupa à enlever les portes des quartiers et on porta tout au bassin d'Esbakié; on plaça toutes ces portes près du trottoir de bois. Lorsque la porte était trop grande, on la cassait et on l'emportait. Aussi, depuis le trottoir jusqu'à Esbakié, il y avait une grande quantité de bois.

Le samedi 4 de ce mois était le jour anni-

versaire de la fondation de la république; le matin, on tira beaucoup de salves d'artillerie; on arbora des pavillons sur tous les ouvrages de bois qui étaient plantés à Esbakié. La musique et les tambours se faisaient entendre. Toute l'armée se rassembla dans ce lieu, cavalerie et infanterie; on fit des lignes suivant leur usage; on manda les cheiks et les grands des musulmans, les cophtes et les damassiens; ils se réunirent à la maison du général en chef, ils y restèrent une partie de la journée habillés de leurs plus beaux habits.

Le mouallem Georgi-Djerheri revêtit un kéraki, brodé en or depuis l'épaule jusqu'aux mains, sur sa poitrine des soleils d'or; mouallem Feltior revêtit un pareil vêtement, ils mirent un turban de cachemire, ils montèrent une mule superbement harnachée, et montrèrent une très grande joie. Les grands sortirent de la maison du général en chef avec les cheiks, le cadi, le lieutenant du pacha; ils montèrent à cheval et se rendirent auprès du grand mât, on y avait placé un tapis; l'armée fit la petite guerre, puis l'exercice à feu, enfin elle se plaça en ligne autour du mât, et leur grand-prêtre s'avançant, lut un papier que personne ne put comprendre; c'étaient des ordres, des reproches, ou un sermon. Les troupes défilèrent, le général en chef re-

tourna chez lui, il y eut un grand dîner. La nuit, on alluma les lampions; à 8 heures du soir, on tira un feu d'artifice, des fusées, des soleils; on fit des canonnades pendant 2 heures. Les lampions brûlèrent jusqu'au matin, on les ôta, et il ne resta plus que les deux arcs de triomphe et le gand mât. Des soldats restèrent pour les garder jour et nuit.

La seconde nuit, le général en chef se dirigea vers Djizé et envoya des troupes du côté de Mourad-bey et du côté de l'orient, avec de l'artillerie légère. Dupuy, lieutenant du Caire, envoya demander la dame Néfisé, femme d'Osmann-bey, le tambour: les cheiks vinrent savoir ce qu'on lui voulait. Le cheik Mouhammed-Elmade et le cheik Noussa Persi prièrent pour elle et n'obtinrent rien; elle comparut: le motif était qu'on avait arrêté un voyageur qui avait du tabac et des habits. On l'interrogea, il dit qu'il était au service de la femme d'Osmann-bey, et qu'elle l'envoyait porter cela à son maître, qu'elle lui avait promis, à son retour, deux paquets de tabac et 500 pièces d'or. Quand elle comparut, on l'interrogea, elle nia le fait; on voulut la confronter au voyageur qui ne parut pas jusqu'au soir; les cheiks demandèrent qu'on la laissât retourner chez elle, promettant le lendemain d'examiner l'affaire. Dupuy dit: Cela

parmi eux; on en fit des copies, que l'on envoya aux grands; on les afficha dans les rues et aux portes des mosquées. On y voyait des articles accumulés et des paroles sans suite; le but était de légitimer les vols, comme cet article : « Il faut que ceux qui ont des biens fonds apportent leurs titres; lorsqu'ils les auront produits, et qu'on aura vu s'ils les ont achetés ou reçus en héritage, cela ne suffira pas, il faudra qu'ils soient enregistrés et que l'on paie suivant l'usage. Si les titres sont enregistrés, il faut en faire faire une nouvelle copie, et l'on paiera les deux pour cent sur la valeur des propriétés. « Ceux qui n'ont pas de titres ou qui ne sont pas enregistrés, ou qui sont enregistrés avec manque de formalité légale, on s'en saisira et cela deviendra la propriété du divan. »

Cet ordre était très préjudiciable aux propriétaires, parce qu'ils possédaient par achat ou par succession, et qu'ils avaient des titres nouveaux ou anciens et peu réguliers. La plupart ne valaient rien, et il était impossible d'en prouver l'origine, soit par la mort des témoins, soit par les voyages; et, quand même on aurait amené des témoins, on ne les écoutait pas.

Un autre article concernait les héritages : il disait que lorsqu'un homme mourait, on devait consulter le divan avant d'enlever le corps, et

vingt-quatre heures après sa mort, on devait inventorier tout ce qu'il avait. Si la famille du mort s'y opposait, le divan s'emparerait de tout, et ne laisserait rien aux héritiers; pour faire l'inventaire on prenait de l'argent; lorsque l'héritier se présentait on lui en demandait encore; lorsqu'un créancier du mort se présentait, il devait payer pour faire reconnaître sa créance, et lorsqu'on le payait, il devait encore payer.

On arrêta encore d'autres articles sur le commerce et sur les dons volontaires, sur tous les procès en général, grands et petits; les voyageurs même ne pouvaient partir sans un papier qu'ils devaient payer.

Pour constater les naissances, il fallait payer; il fallait payer pour toutes les transactions entre particuliers, etc., etc.

Ensuite, on publia que personne n'eût à parler politique : lorsque les blessés passaient, on ne devait pas les insulter; celui qui le ferait, serait puni.

On pilla les effets des marins qui étaient au service des Mameloucks, et on prit tout ce qui se trouva au khan d'Aly-bey, qui était du côté de Boulacq, et dans un autre khan à Djemalié. Leur crime était d'avoir combattu avec les Mameloucks et de les avoir suivis.

Mehmet, lieutenant d'Abou-Seïf, qui était

de Lock, de la colline de cheik Sélamé et de Fevalé, de Menasserat, Cantorat, émir Hussein, et Kalrat-el-Kelab. Elles s'assemblèrent comme des sauterelles en poussant des cris, et se réunirent à Esbakié, sous les fenêtres du général en chef. Les drogmans vinrent dire que Bonaparte n'avait pas connaissance de ce fait, qu'il avait seulement défendu d'enterrer désormais dans cet endroit; elles se retirèrent chez elles. On donna ordre de suspendre la démolition.

Le même jour, on fit écrire par les cheiks de la ville deux lettres; la première au sultan, et la deuxième au chérif de la Mecque. On en imprima beaucoup de copies, qu'on afficha dans les rues; en voici la copie: Après les formules ordinaires, on annonce l'arrivée des Français, leur bataille avec les Mameloucks et la déroute de ces derniers.

Quelques ulémas du Caire ont suivi. On leur promet sûreté, ainsi qu'à tous les rayas, excepté aux Mameloucks. Les Français sont les amis du sultan, les ennemis de ses ennemis; la prière se dit au nom du sultan, et la monnaie porte son nom. Les cérémonies du culte musulman n'ont été troublées en rien. On écrivit dans cette lettre beaucoup de choses semblables. Les Français sont des musulmans qui révèrent le coran

et le prophète ; ils ont fait escorter avec toute sorte de marques de distinction les pélerins, ils ont fait monter à cheval ceux qui étaient à pied, ont nourri ceux qui avaient faim, fait boire ceux qui avaient soif. Le jour du débordement du Nil, ils ont fait une fête superbe et beaucoup de largesses aux pauvres. Ils ont aidé à célébrer la naissance du prophète, et ont fait une grande dépense pour donner de la splendeur à cette fête. Nous avons fort approuvé que le très-illustre Moustapha-Aya, lieutenant de Bekir-pacha, fût gouverneur du Caire; nous l'avons trouvé très-convenable, pour que le Caire restât toujours sous la domination de la sublime Porte. Les Français s'occupent de pourvoir à tout ce qui est nécessaire aux deux villes sacrées; ils nous ont ordonné de vous le faire savoir..... Salut.

Le dimanche, il y eut du bruit. Un banquier, dans la rue de Djemalié, à côté du quartier intérieur, proféra ces paroles : Seid-Ahmed-el-Bedevoni, à l'orient, et Seid-Ibrahim-Destouck, à l'occident, tuent tous les chrétiens qui passent devant eux. Ce discours fut tenu devant des chrétiens de Damas. L'un d'eux répondit : Cela ne se peut pas; et ils se mirent à se disputer. Le chrétien se rendit chez le général Dugua, et lui donna avis de ce qui se passait. On fit arrêter

le banquier, on mit les scellés sur sa boutique et deux de ses maisons. Les cheiks vinrent prier pour lui; il resta deux jours chez Dugua, puis il fut conduit à la maison du cheik Bekri, pour y être bâtonné, ou donner 3,000 francs. On lui appliqua cent coups de bâton, et on le laissa aller, ainsi que plusieurs autres prisonniers.

Le lundi, les membres du Divan envoyèrent dans les khans et les rues, pour faire écrire le nom des habitants, et ceux des portiers. On leur ordonna de ne pas recevoir d'étrangers et de ne laisser partir personne sans la permission du gouverneur. Le mardi, on célébra la naissance d'Hussein; on avait l'intention de ne pas le faire. Un traître alla dire à Bonaparte que c'était l'usage de célébrer cette naissance après celle du prophète, il dit: Pourquoi ne fait-on rien cette année? C'est, dit le traître, que le cheik des musulmans ne veut la faire que lorsque le pays retournera à la domination des Turcs. Le cheik fut averti, et fit faire la fête comme de coutume, mais sans autant de pompe. Bonaparte y assista jusqu'à la fin, et se retira chez lui à huit heures du soir.

Ce jour-là, les ulémas et les grands d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette et autres villes se rendirent aux ordres du général en chef.

pour se trouver au nouveau divan, et s'informer des dispositions à prendre.

Mercredi, un corps de l'armée française partit pour aller contre Mourad-bey; ils se rencontrèrent et se battirent environ une heure. Les Français feignirent de fuir. Mourad-bey les poursuivit jusqu'en bas de la montagne de Laon ; les Français se retournèrent dans cet endroit où il y avait des soldats cachés; on en vint aux mains ; il y avait aussi des troupes de Mourad, cachées en embuscade, qui parurent tout-à-coup. Le combat fut terrible ; beaucoup de Français furent tués.

Le jeudi, l'un des arcs de triomphe que les Français avaient élevés au bassin d'Esbakié, devant la porte d'Ara, s'écroula, parce que la terre accoutumée à recevoir l'eau, en étant privée, se dessécha et n'eut plus la force de supporter l'édifice. Le vendredi 24, on publia que les ulémas, les grands, les cheiks, les négociants, qui étaient venus du dehors, devaient se rendre au nouveau Mékémé. Le samedi matin, ils s'assemblèrent à la maison de Mersouck-bey dans le quartier d'Abdin.

Le samedi matin, on publia qu'il fallait se rendre à l'ancien divan, à la maison d'Aïed Aga à Esbakié. Les cheiks du Caire s'y rendirent et tous les grands venus du dehors, les officiers

des janissaires, les chefs du commerce, les grands des Cophtes, les chrétiens de Damas et quelques Français, jusqu'à ce que le divan fût complet. Quand on fut assis, Multi le Cophte, que l'on avait nommé cadi, commença par lire les conditions renfermées dans les articles. Avant de terminer la séance, le grand conseiller se leva et remit un papier au drogman qui le lut. C'était un discours dont le sens était: l'Égypte est un pays incomparable, le plus fertile du monde. Les négociants y apportent des pays éloignés des richesses. Les arts, les sciences, la littérature actuelle n'ont pas encore pu atteindre celle des anciens Égyptiens. Ces qualités de l'Égypte la font ambitionner par tous les peuples qui s'en sont emparés; d'abord les Persans, ensuite les Romains, les Arabes, les Turcs. Le gouvernement qui a fait le plus de tort à l'Égypte est celui des Turcs, parce qu'ils arrachent l'arbre pour en prendre le fruit. A présent, le peuple est misérable, et la peur des avanies fait qu'il se cache sous le manteau de la pauvreté, pour pouvoir se soustraire à la tyrannie. Mais, la nation française, après avoir apaisé les troubles qui existaient chez elle et s'être fait un grand nom par la guerre, s'est occupée du sort de l'Égypte et de la délivrer de la situation où elle se trouve. Elle désire le bien-être des

Égyptiens et les soustraire à la tyrannie de ce gouvernement ignorant et négligent. Les Français sont venus et ont vaincu; ils n'ont inquiété personne, ils n'ont exercé aucune tyrannie, leur intention est de mettre de l'ordre dans les affaires, de faire écouler les eaux stagnantes, de faire deux canaux qui conduisent, l'un à la mer Méditerranée, l'autre à la mer Rouge, pour que l'abondance de la terre augmente; ils veulent encore protéger le faible contre le fort, enfin, faire tout ce qui peut être à l'avantage des Égyptiens pour que leur mémoire soit révérée; il faut que les Égyptiens soient sans inquiétude et qu'ils témoignent de la confiance et de l'amitié aux Français. Les gens qui sont arrivés du dehors contribueront, par leur présence, à mettre de l'ordre dans leurs affaires. Ce sont des gens instruits et sages; lorsqu'on les interroge, ils doivent donner de bonnes réponses, pour que le général en chef comprenne et sache à quoi s'en tenir.

De ce discours rien ne m'a autant plu que lorsqu'il parle de ce gouvernement ignorant et négligent et que les Français désiraient délivrer l'Égypte, qu'ils n'inquiéteraient personne jusqu'à la fin.

Le drogman dit: « Nous voulons, ô cheiks, que vous choisissiez une personne parmi vous

pour être votre chef, quelques-uns indiquèrent le cheik Cherkavi; le général dit: Non, non, ce sera au sort; on tira au sort, qui désigna le cheik Cherkavi, alors il dit: que le cheik Abdalla Cherkavi soit votre chef. La nuit était venue avant la fin de la séance, on leva l'assemblée, en disant qu'on devait se réunir chaque jour.

Dans ce temps, arriva l'affaire d'Hadji-Mohammed Kiméné, le barbaresque, négociant de Tripoli: il s'était disputé avec un chrétien de Damas, qui se plaignit au général français et lui dit: « Hadji-Mohammed est très riche, il est « associé d'Abdallah le barbaresque, qui est « sous les ordres de Mourad-bey. » On l'envoya chercher par des janissaires, il se réfugia chez le cheik Abdallah, son parent, qui demanda ce qu'on lui voulait. « Il a un procès, lui dit-on: le « cheik reprit: Demain amenez-moi son adver- « saire pour les confronter devant la loi, s'il a « tort, nous le condamnerons. » Les janissaires retournèrent et rendirent compte, Mohammed se sauva. Une heure après, il vint environ cinquante soldats français à la maison du cheik lui demander Hadji, il répondit qu'il s'était enfui: ils ne se contentèrent pas de cette réponse et dirent: « Nous le voulons; » le fusil à la main, ils lui firent peur. Le cheik Elmuhdi et le cheik

Dévakeli allèrent chez le général en chef, l'informèrent de ce qui se passait et que l'homme s'était sauvé, il dit : « Eh ! pourquoi s'est-il sauvé ? « ils répondirent, parce qu'il craignait; il dit : « S'il n'était pas coupable, il n'aurait pas fui, « c'est vous qui l'avez fait sauver. » Il montra de la colère, on parvint à l'apaiser. Il s'informa de sa demeure et de son magasin, il dit : « Que quelqu'un aille avec vous pour y mettre « les scellés, et je veux qu'il paraisse demain. » Ils promirent et allèrent mettre les scellés. Le matin, il ne parut pas, le général ordonna d'ouvrir sa maison et son magasin et de prendre tout ce qui s'y trouvait, soit à lui, soit à d'autres.

Le dimanche, on se rendit au divan; on finit de désigner les membres du divan du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de....., d'après le suffrage des cheiks, des officiers, des Cophtes, des Damassiens et des négociants musulmans. Dans ce divan, on suivit une marche contraire à celle qui avait été suivie précédemment. Le lundi, dernier jour du mois, il y eut divan; on publia que tout le monde devait apporter ses titres de propriété pour être vérifiés. On avait trente jours pour se mettre en règle, et ceux du dehors soixante; tout réfractaire devait être puni.

Quand les membres du divan furent assemblés, Mulli le Copte lut les articles du firman :

1° Concernant les juges et les tribunaux ;

2° Les titres de propriété et les héritages.

On inséra que les membres du premier tribunal devaient examiner ce qui convenait pour la tranquillité publique : ils devaient donner le jeudi le résultat de leur délibération; l'assemblée fut levée. Le jeudi, le divan donna son avis sur les questions proposées; il décida que les juges et les tribunaux devaient rester comme ils étaient dans toutes les villes, avec un tarif de tout ce qu'on devait percevoir, savoir : si le procès est de 10,000 piastres et au-dessus, on prendra 30 1/2 pour 1000; pour un procès de 100,000, 15 pour 1000 et s'il est au-dessus 10 pour 1000.

Le troisième point pour les titres de propriété était difficile : il s'agissait de mettre un impôt sur les maisons et les boutiques suivant leur valeur. On écrivit cette décision, pour que ceux qui n'avaient pu entendre, en prissent connaissance.

Ce jour-là, un second crieur publia qu'on nettoyât les habits pendant quinze jours, avec des ordres très pressants aux chefs de quartier et aux gardes de faire des perquisitions. On leur ordonnait de désigner une femme et deux hom-

mes de leur quartier pour voir si tout se faisait selon l'ordonnance et pour que personne ne négligeât de se garder de la peste. On afficha dans les rues l'ordre de se conformer à cette disposition avec des menaces pour ceux qui ne s'y soumettraient pas.

Ce même jour, beaucoup de monde se rendit à la maison de cheik-Bekri; des maîtres d'école, des servants des aveugles, des malades, des estropiés, les dignitaires qui avaient droit à une pension et tous ceux qui étaient à l'hôpital se plaignirent de ce qu'ils ne recevaient plus de pension, les revenus qui leur étaient affectés étant tombés entre les mains des cophtes et des damassiens. On leur dit de se présenter avec leur requête pour que le président demandât au général de leur assurer un sort.

Du côté de Saïd, il arriva un bâtiment rempli de blessés. On plaça des drapeaux blancs sur toutes les élévations voisines du Caire, on ne savait pas le motif.

Le dimanche, le divan s'assembla et s'occupa des héritages. On répondit suivant les canons de la loi, Multi dit où sont ces canons, on répondit dans Coran, et on lut quelques versets qui ont rapport aux héritages, les Francs dirent: Nos usages ne donnent rien aux garçons, tout est pour les filles, parce que le garçon a plus de moyens de

gagner que les filles. Ils parlèrent beaucoup de leurs usages. Mikaël-kaël de Damas, membre du divan, dit : Nous et les cophtes avons usage de recevoir nos héritages suivant la loi turque. Les Français demandèrent au cheik de leur donner les règles d'après lesquelles on partageait les héritages. Il le promit et la séance fut levée.

On déposa Memmed-aga le musulmani, qui était gouverneur; on le fit lieutenant du chef des pélerins; on mit à sa place Moustapha-aga, qui était sous les ordres d'Abdul-Rahman-aga, précédemment gouverneur.

Le lundi, il y eut divan et on écrivit les règles concernant les héritages : on écrivit les versets qui ont rapport, et cela fut agréé.

Le samedi 10 de djemari-ul-ervel, on présenta au divan le registre des propriétés; on établit sur les plus fortes un impôt de 48 fr., sur les moyennes un de 36, et sur les petites un de 18. Ceux dont le revenu du mois était moins d'un écu de 6 fr. furent exceptés. Les khans, les manufactures, les bains, les magasins, les boutiques furent imposés, quelques uns à 180 fr., d'autres à 240 fr. On fit imprimer la note, on l'afficha dans les rues, et on en envoya copie aux ayans. Les architectes et les ingénieurs allèrent pour déterminer ce que chaque maison devait payer, ils parcoururent quelques quartiers pour

écrire les maisons et le nom de leurs habitants. Quand cette nouvelle fut répandue dans le peuple, il fut mécontent et dit : C'est une tyrannie. Il y eut des rassemblements, on ne parlait que de cela. Une foule de jeunes gens s'assemblèrent, gens qui ne prévoyaient pas la fin des choses et qui ne pensaient pas que celui qui est dans la main est prisonnier. Ils se révoltèrent sans chef, et le dimanche matin les trouva prêts à combattre; ils firent voir toutes les armes qu'ils avaient.

Séïd-Bedr était à la tête d'un parti de rebelles de la lie du peuple des faubourgs, qui poussaient des cris affreux en disant : « Que Dieu donne la victoire aux vrais croyants ! » ils allèrent à la maison du juge de l'armée, ils avaient été précédés par environ 1,000 hommes; le cadi craignit les suites, ferma les portes du Mékémé, fit rester ses gens derrière la porte. On les attaqua à coups de pierre et de bâton. Le cadi voulut s'enfuir, il ne le put pas. Une grande quantité de gens s'assembla dans la mosquée d'Asary. Alors Dupuy, à la tête d'un corps de cavalerie, parut dans la rue de Sénadikrié, alla à la maison du cheik Cherkavi, ne l'y trouva pas, se rendit à la maison du cadi; quand il vit cette foule, il se retira par la rue des Casréin, sortit par la porte de Zouhounet où il y avait un gros rassemblement qui le combattit et le tua

avec la plupart de ses soldats. Les Musulmans se mirent sur leurs gardes et s'emparèrent des issues, telles que la porte de Futor, de celle de Nalz et de Bérakié, jusqu'à la porte Zuvéilet, la porte de Chairiet et l'endroit des armuriers. On fit des retranchements avec les pierres des boutiques et derrière chaque retranchement, il y avait un corps de Musulmans.

Au dehors personne ne bougea et ne s'unit aux gens de la ville, surtout les habitants de l'ancien Caire et de Boulaoq qui étaient voisins de l'armée française. Du côté de Ménachi un corps de Français se présenta et attaqua à coups de fusil les retranchements des rôtisseurs, il était gardé par des charbonniers. On se battit, ils ne résistèrent pas aux Français et s'enfuirent. La terreur se répandit dans la ville, tout le monde se leva et se mit à piller; on attaqua le quartier intérieur, on pilla les maisons des chrétiens, des Grecs et des Musulmans, qui étaient voisines. On y prit tout ce qui s'y trouva, les femmes et les filles, on pilla aussi le khan Melaïat, on y prit tout ce qu'il y avait; on fit de grands désordres, sans songer à ce qui s'ensuivrait; la nuit arriva, personne ne dormit. Les Français, le lundi, étaient sur les hauteurs de Bérakié et de la forteresse. Ils avaient préparé toutes leurs machines de guerre, telles que les

canons, les bombes, et attendaient les ordres de leur chef, qui avait écrit aux cheiks, qui n'avaient pas répondu; il s'ennuya d'attendre, vers les trois heures la guerre se faisait des deux côtés, mais avec les fusils seulement. Alors sa colère augmenta, il ordonna de tirer l'artillerie sur les maisons. Les coups se dirigeaient sur la mosquée d'Asary et les endroits voisins, tels que la rue Gahouné et Fahémin. Lorsque les habitants virent cela, ils eurent peur et se mirent à crier « : Mon Dieu! préservez-nous de ce malheur! » et ils prirent la fuite. Les boulets pleuvaient de toutes les éminences, tellement qu'ils ébranlaient les fondements des maisons, leur bruit étourdissait les oreilles. Lorsque cette affaire fut au plus fort, les cheiks montèrent à cheval, se rendirent auprès du général en chef pour le supplier de faire cesser ce malheur et d'arrêter son armée. Le général leur reprocha leur conduite et leur dit : « Que toute la faute était à eux; ils s'excusèrent et il ordonna enfin d'arrêter le combat. On sortit de chez lui en publiant le pardon dans les rues. Tout le monde se complimentait, la crainte fut dissipée, on cessa de combattre avant le coucher du soleil; on ne pouvait croire que cela pût finir ainsi. Les habitants d'Husseïn ne cessèrent le feu que faute de poudre, les Français les châtièrent par

un feu de file, des bombes et des coups de canon, ils ne discontinuèrent pas jusqu'à trois heures de la nuit. Tout le monde se sauva, les Français entrèrent de nuit dans la ville, parcoururent les rues comme des diables, renversèrent tous les retranchements qu'ils trouvaient.

Un corps entra par la porte de Bérakié, se dirigea vers la rue Gaourié, et courut toute la ville. Quand on fut assuré qu'il n'y avait plus de piéges, la cavalerie et l'infanterie se précipitèrent dans la mosquée d'Asary, ils attachèrent leurs chevaux au Kiblé (endroit où l'on se tourne pour faire la prière), ils passèrent dans les couloirs, cassèrent les lampes, effacèrent les écritures et prirent tout ce qu'ils trouvèrent dans les boutiques des environs. Ils jetèrent par terre les livres et le Coran, les foulèrent aux pieds et crachèrent dessus.

Le mardi matin, un corps se plaça devant la porte; tous les Musulmans qui se rendaient à la prière rétrogradèrent en le voyant. Divers corps s'établirent dans les environs de cette mosquée, la cernèrent de tous côtés, pillèrent les maisons des environs sous prétexte de chercher des armes. Les habitants quittaient leurs maisons, plusieurs femmes furent déshonorées. Ce quartier était le plus beau du Caire, et ses habitants étaient tous des grands, qui y déposaient ce

qu'ils avaient de plus précieux, parce que les Français ne le fréquentaient pas et le respectaient. Cette révolte changea tellement leurs dispositions, qu'ils y burent du vin et cassèrent les bouteilles sur le Kiblé; ils s'établirent en grand nombre dans les rues, ils fouillaient les passans et prenaient ce qu'ils avaient. On enleva les blessés et les morts, et on nettoya les rues.

Les Damassiens et les Grecs dont les Musulmans avaient pillé les maisons, vinrent se plaindre au général en chef, contents de pouvoir découvrir tout ce qu'ils avaient dans le cœur contre les Musulmans, ils dirent : « Ils ne nous ont traités ainsi qu'à cause des rapports que nous avons eus ensemble (comme si ce malheur n'était arrivé qu'aux Français). » Mais les mauvais sujets pillèrent aussi les maisons turques du voisinage et le khan Mélaïak, endroit célèbre qui est à la porte du quartier grec, dans lequel se trouvaient les richesses des Musulmans et les dépôts des voyageurs. Cette plainte augmenta le malheur des Musulmans, parce que quand on est en faute, on n'a pas la hardiesse de repousser une accusation, et on n'écoute pas même votre défense. Ils s'en remirent à Dieu. Le général fit faire des patrouilles dans toute la ville: on arrêtait, on conduisait devant lui, et on

condamnait comme le décidaient les chrétiens. Beaucoup de gens garottés, qui marchaient devant lui, furent mis en prison et à la torture pour leur faire avouer ce qu'ils avaient caché. On leur demandait des armes, les prisonniers se dénonçaient les uns les autres, on saisissait les dénoncés. On coupa la tête à beaucoup de monde que l'on jeta dans le Nil. Dans ces deux jours et les suivants, il disparut un grand nombre de personnes, parce que les infidèles firent tout ce qu'ils voulurent. Mercredi matin tous les cheiks se rendirent chez le général, lui adressèrent un discours gracieux, demandèrent grace et pardon général, et qu'on publiât dans les deux langues le pardon pour que le peuple se rassurât: il leur promit légèrement et leur demanda le motif de la révolte. Les cheiks ne répondirent pas d'une manière satisfaisante, il leur dit : « Nous les connaissons tous. » Ils prièrent encore de faire sortir l'armée de la mosquée d'Asary, il y consentit, ordonna qu'elle sortit et qu'il ne restât qu'environ 70 hommes pour monter la garde.

On rechercha les auteurs de la révolte, on demanda le cheik Suleïman-Djosaki, qui était celui des aveugles, le cheik Ahmed-Cherkavi, le cheik Abdul-Véhab-Chepravi, le cheik Jousef-Moussalii, le cheik Ismaël-Berravi, on les em-

prisonna tous dans la maison du cheik Bekri.

Le Seid-Bedr-Mokdessi, qui fut le premier à se révolter, s'était sauvé du côté de Damas. Les cheiks revinrent implorer pour ceux qui étaient en prison; on n'accueillit pas leur supplique. On accusa aussi Ibrahim-effendi, écrivain de la marine; on disait qu'il avait rassemblé les marins et les avait armés, qu'il avait chez lui des mameloucks et des grands cachés; on l'arrêta et on le mit en prison.

Le dimanche 18, le cheik Sadat et les autres se rendirent chez le général et le prièrent de délivrer les prisonniers de la maison de l'aga, de celle du lieutenant de la forteresse. Il leur répondit : Attendez un peu et soyez sans inquiétude. Ils se retirèrent.

Le même jour on publia le pardon général; on ne cessa pas d'arrêter, d'entrer dans les maisons, de demander les effets enlevés aux chrétiens.

Le calkadji intermédiaire entre le général et les charbonniers rassembla beaucoup de monde, les lui présenta pour qu'il choisît les jeunes gens les plus robustes; on leur donna des armes et on en fit des soldats. Ils eurent pour chef Eumer-el-Calkadji. Ils sortirent de la maison du général avec les timbales, comme les troupes barbaresques, et partirent du côté de la mer, parce que,

pendant la révolte, quelques pays s'étaient soulevés contre les Français et avaient attaqué deux bâtiments où se trouvaient des troupes françaises. Quand ces troupes allèrent de ce côté, les troubles étaient apaisés. Arrivés au village d'Achsna, ils l'attaquèrent et tuèrent le chef nommé Ibn-chaïr, pillèrent sa maison et tout ce qui lui appartenait et était très considérable. On prit ses frères et ses enfants, et on les tua. Il ne resta de cette famille qu'un jeune enfant que l'on fit cheik à la place de son père.

L'armée barbaresque resta à la porte de Saada, on lui donna des instructeurs français pour lui apprendre toutes les marches que l'on fait à la guerre; chaque jour le maître venait et leur apprenait à manier le fusil; il leur disait : Garde à vous! et ils prenaient leurs fusils, puis marche! et ils s'avançaient en ligne et ainsi de suite.

Barthélemy alla du côté de Sériakon, à la tête d'un corps de troupes pour arrêter les fuyards du côté de l'orient, il ne trouva personne; il mit des impositions partout où il passa et exerça des violences pour les faire payer. Il revint quelques jours après.

Mercredi, le cheik Mouhammed-Madi parla au général au sujet d'Ibrahim-effendi, écrivain de la marine, par l'assistance de Poussielgue,

ingénieur historiographe (1). On ordonna de le transférer à la maison de Poussielgue; on exigea de lui qu'il donnât des renseignements sur tout ce qui regardait les mameloucks dans les registres de la marine.

Le jeudi, environ quarante bâtiments descendirent le fleuve, portant des troupes françaises. La nuit du vendredi au samedi, 24 de ce mois de djemariel-ervel, un courrier monté sur un dromadaire arriva de Damas avec une copie de firmans revêtus du tourral (chiffre du grand-seigneur) et deux lettres, l'une d'Achmed-pacha-Djizzar, et l'autre de Bekir-pacha, au lieutenant de Moustapha-bey, et une autre lettre d'Ibrahim-bey adressée aux cheiks, toutes en langue arabe.

Après la formule et le verset du Coran et tout ce qui a rapport à la guerre, on maudissait les Français, en parlant de leur mauvaise religion, de leurs mensonges et de leur fourberie. Toutes les lettres renfermaient la même chose et donnaient les ordres de détruire les Français. Moustapha prit ces lettres et les porta au général à qui il dit : Tout cela est une ruse d'Ibrahim-bey, il désire mettre le désordre parmi nous. Achmed-pacha est un orgueilleux, il n'est ni

(1) Poussielgue était administrateur général des finances.

gouverneur de Damas, ni d'Égypte. Le gouverneur de Damas est Ibrahim-pacha-ibn-el-Azim qui est à Damas, j'en suis bien informé; dans peu, il viendra en Égypte et nous resterons avec lui, comme les mamelouckes avec les visirs.

Ce jour-là, la nouvelle arriva que Mehmed-pacha était déposé et quelques autres grands à Constantinople. Depuis ces jours le divan cessa de s'assembler, on s'occupa des préparatifs de défense; on fit beaucoup de constructions sur les hauteurs des quatre côtés de la ville, on y plaça des canons et des mortiers; on détruisit quelques maisons de Djizé, on en fit des forts; on fit la même chose au vieux Caire dans les environs de Chapra et d'Embabeh.

On abattit beaucoup de mosquées, telles que celles qui étaient voisines de Kauteret et Duké, la mosquée de Maks, célèbre actuellement sous le nom de mosquée des enfants d'Annan, qui est sur le fleuve de Nasri. On coupa beaucoup de dattiers et d'autres arbres pour élever des batteries. On abattit la mosquée Quiasrani à Roda; on coupa les arbres de Djezi, à Aba-harrira; on y fit des fossés; on coupa les palmiers de Boulâcq et de Ibullé; on détruisit beaucoup de maisons, on cassa les portes et les fenêtres.

La nuit du dimanche à minuit, une troupe de

Français se rendit à la maison de Bekri, demanda les cheiks prisonniers et dit que le général voulait leur parler. Quand ils furent sortis, ils trouvèrent beaucoup de troupes qui les attendaient; on les conduisit à la maison du lieutenant, qui est dans la rue de Djemannis, où demeurait Dupuy qui avait été tué, et où restait celui qui l'avait remplacé.

Quand ils y furent arrivés, on leur ôta leurs habits et on les conduisit à la forteresse. Le matin on les fit sortir et on les fusilla. Leurs corps furent jetés derrière la forteresse; pendant quelque temps on ne sut pas ce qu'ils étaient devenus.

Ce jour là, quelques cheiks allèrent chez Moustapha-bey, lieutenant du pacha, et le prièrent de les accompagner chez le général pour implorer pour les cheiks qu'ils croyaient encore vivants. Ils allèrent donc prier le général. Le drogman leur dit: Attendez, ce n'est pas le moment. Le drogman alla à ses affaires et ils s'en retournèrent.

Mardi, un corps de Français se rendit au quartier d'Asary; le peuple eut peur, ferma les boutiques et se sauva dans les maisons et les mosquées, pensant que les Français avaient de mauvaises intentions; quelques cheiks informèrent le général en chef qui ordonna que les

Français eussent à sortir de ce quartier et que le peuple vaquât à ses affaires. L'aga, le gouverneur et Barthélemy, firent des patrouilles en publiant le pardon. On dit que les troupes entrèrent dans le quartier d'Asary, parce qu'un chef français y était entré, peut-être aussi voulut-on imposer au peuple pour prévenir une autre révolte, parce que la nouvelle de l'exécution des cheiks commençait à se répandre. Cette seconde supposition est plus probable.

On imprima des affiches que l'on mit dans les rues; elles contenaient le pardon et des avis, pour éviter une seconde révolte, que le nombre de musulmans tués suffisait pour venger les Français massacrés.

On recommença à reconnaître les propriétés et à demander les impôts avec vigueur, personne ne pouvait s'en exempter, ni réclamer, et *celui qui ne put donner les mûres donna l'arbre.*

On enleva les portes des culs-de-sac. Les habitants avaient cependant payé pour qu'elles fussent conservées. On les enleva de même que celles des rues d'Husséinié. On porta tous ces bois au bassin d'Esbakié ; on conserva ce qui pouvait servir, et des chariots les portèrent aux lieux de construction. Le reste fut vendu pour être brûlé. La nuit du mercredi au jeudi, le chef des voleurs et sa troupe se rendirent à la rue de

Tolon, cassèrent les portes et les lampes, ouvrirent trois boutiques, prirent tout ce qu'il y avait, et qui appartenait à des négociants barbares, tuèrent la garde qui était là et sortirent sans être pris.

Jeudi, les cheiks implorèrent le général pour le fils de Djssaki, cheik des aveugles, dont le père avait été tué, et qui était prisonnier à la maison du cheik Bekri. Bonaparte agréa leur prière et le fit mettre en liberté.

Le samedi 1er du mois djemasi-ultani, on écrivit une proclamation au nom des cheiks, on l'envoya dans les villes, on en afficha des copies dans les rues. En voici le contenu :

CONSEILS DE TOUS LES ULÉMAS DU CAIRE AUX ÉGYPTIENS.

« Que Dieu nous préserve de la révolte et de « ses suites évidentes et cachées. Nous prions « Dieu de nous préserver de ceux qui marchent « dans le sentier de la révolte. Nous faisons sa- « voir à tous les habitants de l'Égypte qu'il y a « eu du trouble au Caire de la part des insensés « et des misérables; ils ont jeté la discorde entre « le peuple et l'armée française pendant qu'ils « vivaient amicalement. Cela a été la cause de la « mort de beaucoup de musulmans et du pillage « de quelques maisons. Par la grace cachée de

n'avait pas d'arme prenait un bâton ou un fouet. L'esprit des musulmans n'était pas rassuré, aucun d'eux ne sortait depuis le coucher du soleil jusqu'au matin.

Un de ceux qui déménagèrent de la rue Rouge, pour venir à Esbakié, est Cafarelli, surnommé Abou-Cachebé, parce qu'il avait une jambe coupée jusqu'au genou, et qu'il l'avait remplacée par un morceau de bois. Il marchait sans aide, montait et descendait les escaliers mieux qu'un homme avec ses deux jambes, il montait à cheval; c'était un de ceux qui donnent des conseils sur la fortification et la guerre; il était très estimé, et habitait la maison de Moustapha-Rana. Lors de la révolte, le peuple assaillit sa maison, la pilla et tua quelques Français, les autres se sauvèrent. La garnison de la forteresse entendit le bruit, descendit en force, se rendit à cette maison, tua ceux qui étaient à la porte, entra et massacra tous les musulmans, et il y en avait beaucoup.

Dans cette maison, il y avait un grand nombre d'instruments pour observer les astres et pour les mathématiques, dont il n'y a que les gens de l'art qui connaissent le prix; les Musulmans les brisèrent; les Français en furent très fâchés, ils firent long-temps des recherches pour les trouver, et publièrent que ceux

« mée française pour ruiner le pays et tout cela
« parce que leur règne est fini; si ces lettres
« étaient du sultan des sultans, il les aurait
« envoyées par un personnage marquant. Nous
« vous faisons savoir que les Français plus que
« tous les Musulmans haïssent les chrétiens et
« sont les amis du sultan notre maître, ils l'ai-
« dent toujours contre ses ennemis, aussi il y
« a une guerre entr'eux et les Russes. Les Fran-
« çais aideront sa hautesse à reprendre ses pays,
« et s'il plaît à Dieu, il ne leur en restera au-
« cun. Nous vous conseillons de ne pas éveiller
« la discorde, n'inquiétez aucun soldat de l'ar-
« mée française, il pourrait vous en arriver mal;
« n'écoutez pas les discours des malintention-
« nés qui détruisent le pays par leurs mau-
« vaises pensées. Si vous vous unissez à eux,
« vous vous en repentirez. Il faut payer l'im-
« pôt qu'on vous demande et rester en sûreté
« chez vous, ne craignez rien pour vos biens,
« ni pour vos enfants; le général en chef, le
« grand Bonaparte, d'accord avec nous, pour
« n'inquiéter aucun Musulman, ne se mêlera
« pas de ce que Dieu nous a ordonné, il em-
« pêchera que le peuple ne soit tyrannisé; il
« suffit que l'impôt soit payé, il fera disparaître
« tout ce qui aura l'air de la tyrannie. Ne met-
« tez plus vos espérances en Ibrahim-bey, ni

« Mourad, et revenez à celui qui dispose des « trônes, son prophète a dit : « La discorde « dort, maudit celui qui l'éveille. » Salut sur lui « et sur vous. »

Le 13, on exécuta à la porte de Zuveila deux hommes, dont l'un était Juif. On n'en connut pas le motif. On sortit de la maison d'Ibrahim-bey des effets qui lui appartenaient, des coffres remplis de bijoux et toute sorte de choses en or et en argent.

Le 15, une troupe de Français passa devant la porte de Zuveila, ouvrit quelques boutiques de confiseurs, et prit sans payer ce qu'elle voulut. On rapporta qu'une personne avait deux coffres appartenant à Ibrahim-bey, le trésorier. On fit venir cette personne et on lui demanda ces coffres; elle nia plusieurs fois, enfin elle avoua et les remit. On y trouva des armes ornées de diamants, des perles en chapelets et autres objets de grand prix.

Le 20, on annonça que le vendredi 22, on devait lancer un ballon au bassin d'Esbakié, produit de l'industrie française; on parla beaucoup de cette merveille.

Le 22, à 2 heures après midi, le peuple et beaucoup de Français s'assemblèrent à Esbakié. Je me trouvai de ce nombre. Je vis une toile comme une coupole suspendue à un mât. Cette

toile était tricolore; il y avait une grande tasse dans laquelle il y avait une mèche. Cette tasse était suspendue au mât par une chaîne. En haut était un anneau attaché avec des cordes, dont on tenait les bouts dans les diverses maisons. A quatre heures on alluma la mèche, la fumée entra dans la toile et la gonfla, elle devint une grande coupole, la fumée voulait s'élever plus haut, mais elle n'avait pas d'issue, elle gonfla la toile qui s'arrondit comme une balle; on coupa les cordes et le ballon monta aux cieux, en suivant tout doucement la direction du vent. Quelque temps après, la tasse tomba à terre avec une grande quantité de copies de la proclamation. On comprit l'intention des Français. Ce n'est pas un bâtiment pour voyager d'un pays à l'autre, mais une espèce de cerf-volant. La nuit, vers les 7 heures, il y eut un feu d'artifice à Esbakié pour le commencement d'un de leurs mois. Le général en chef assembla les grands, les premiers négociants, et leur distribua des habits d'honneur. Cette nuit beaucoup de Français se promenèrent dans les rues avec des assiettes remplies de viandes empoisonnées qu'ils donnèrent aux chiens. Au jour la plupart des chiens étaient morts dans les rues. On les fit jeter hors de la ville; lorsque les Français marchaient la nuit en silence, les chiens ne ces-

gar. Il s'était sauvé avec les fuyards et revint sans permission. Il resta long-temps caché dans la maison de Suleyman-Gayouni. Celui-ci le remit à Mustapha-aga, gouverneur, pour qu'il lui obtînt son pardon; quand les Français le surent et que c'était un mauvais sujet, ils ordonnèrent de s'en défaire; on lui coupa la tête, on le fit promener dans la ville en criant : voilà le châtiment de celui qui entre au Caire sans la permission des Français.

Le jeudi, Bonaparte alla du côté de Calloub avec Suleyman-Chévarebi, cheik de cet endroit. Il le fit mettre au fort. On dit qu'il lui surprit des lettres qu'il avait envoyées, lors de la révolte, à Sériakor, pour soulever le peuple de l'endroit, et pour qu'ils fussent prêts pour s'unir aux habitants du Caire. On emprisonna avec lui quatre autres personnes.

Le même jour on établit l'usage de tirer un coup de canon au lever du soleil; chez eux c'est le commencement du jour.

Le mardi 11, on publia que tous ceux qui voudraient acheter une jument ou un âne n'avaient qu'à se rendre vendredi à Boulacq. On imprima des affiches que l'on mit dans les rues pour le même objet. Voici la copie : « Tous les habitants du Caire sont prévenus que vendredi, 14 du mois de redjeb, à huit heures du matin,

dans les rues suivant l'usage : il faut que j'écrive le contenu de ces règles, quand même cela serait trop long, pour que celui qui lira ce livre comprenne son contenu plein de ruse, que condamnent tous les gens qui ont le sens commun. Cet ordre est au nom de Bonaparte.

Le 18 de redjeb, on visita les moulins, on prit une jument à chacun d'eux. Le 24, le Seïd-Marouki et Ibrahim-Effendi, écrivains de la marine, vinrent chez le général en chef, qui était du côté de Belbis ; ils lui demandèrent à revenir au Caire ; il le leur permit et leur donna cinquante hommes d'escorte. Quand ils furent arrivés, ils racontèrent que les habitants de Suez, à la nouvelle de l'approche des Français, s'étaient sauvés, les uns à Tor, les autres chez les Arabes de Badié. La ville resta déserte, les Français enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent en café et marchandises ; ils détruisirent les maisons, cassèrent les portes et les cruches à eau. Bonaparte était éloigné lorsqu'on entra dans la ville. Les négociants qui l'accompagnaient lui observèrent qu'il n'était pas prudent d'agir ainsi. Il fit rendre une partie du butin et promit de faire rendre le reste ou de le payer au Caire ; il dit qu'il fallait écrire tout ce qui manquait. Il vint à Suez deux bâtiments chargés de café et de marchandises, l'un échoua dans le voisinage ;

varibé d'Aliop, ainsi que trois Arabes de l'Orient enfermés au fort de Romeilé. On les remit à l'aga; on leur coupa la tête, et on ordonna de mettre la tête et le corps de Chevaribé dans une bière; les siens le prirent et l'emportèrent pour l'enterrer à Aliop.

A la fin de ce mois, il y eut beaucoup de nouvelles; la nuit du 27, un corps de Français se transporta à la maison de Mohammed-ibn-Djesheri à Esbakié, près la porte Ara. Ils cassèrent les fenêtres et entrèrent ainsi dans l'endroit où se trouvaient trois femmes, des filles, des servantes et tout le harem. Le maître demeurait ailleurs depuis que les Français avaient établi leur quartier-général à Esbakié. Quand ils furent entrés, les femmes s'éveillèrent et crièrent; ils les battirent et en tuèrent une; les femmes se cachèrent, ils pillèrent la maison et descendirent. Le portier se réveilla et se cacha. Au jour, cette nouvelle se répandit dans la ville, mais personne n'osa parler, à cause de l'absence du général en chef. A son retour, les cheiks l'en informèrent; il se fâcha, blâma celui qui s'était ainsi conduit pour la honte que cela jetait sur lui; il mit tous ses soins à retrouver le coupable et le fit exécuter.

On souffrait beaucoup des corps-de-garde au sujet des éclairages de nuit, quoique les pa-

tent le café de Suez arrivèrent au Caire escortés de soldats français.

Le dimanche 6 chaban, le capitaine français, habitant le quartier d'Husseini, fit annoncer dans son voisinage qu'il fallait qu'on ouvrît les boutiques pour la naissance d'Hussein (chaque mois); il annonça que celui qui n'ouvrirait pas sa boutique, paierait 60 francs. Cette naissance avait été établie par Seïd-Bedavi-ibn-Fellih, administrateur des biens de la mosquée. Étant malade, il s'engagea, si Dieu le guérissait, de célébrer la naissance d'Hussein chaque mois; il guérit et accomplit son vœu. Il fit allumer des lampes sur le dôme et aux mosquées, et fit venir des ulémas pour lire le Coran, pendant le jour, dans les écoles, et d'autres qui lisaient la nuit dans les mosquées le livre d'Élaïl-el-Cairot de Djesoch. Cette fête devint plus solennelle, parce que d'autres personnes suivirent son exemple. On la célébrait depuis environ vingt ans, quand les Français s'emparèrent du Caire. On cessa de la célébrer lors de la révolte, jusqu'à ce que ce capitaine fût nommé gouverneur de cet endroit. C'était un homme doux en paroles; il témoigna de l'amitié aux musulmans; il entrait dans les maisons du voisinage, faisait des politesses, écoutait les demandes qu'on lui faisait, et ordonnait à ses soldats de marcher sans armes, tandis que

la naissance d'Hussein et des réjouissances qu'on faisait ce jour-là; on lui fit savoir que ce serait bien de rétablir cet usage. Il y consentit, et ordonna d'ouvrir les boutiques et de faire des illuminations, comme nous avons vu.

Le mercredi, on afficha qu'on enleverait un autre ballon au bassin d'Esbakié, comme le premier. Le peuple s'assembla à midi, on le fit partir; il s'éleva en l'air jusqu'à ce qu'il vînt au-dessus du monticule de Bérakié, où il tomba. Si le vent ne l'avait pas aidé, il aurait disparu, la ruse aurait été complète ; les Français auraient dit : il a été bien loin. M. Magalon partit pour le pays de Saïd (il était gouverneur de Djedy-rid-ja) pour écrire les noms de pays et recueillir ce qui appartenait au gouvernement et les biens des Mamelouks. Ce jour-là, il partit une caravane où il y avait des femmes franques; elles se rendirent à Tour (mont Sinaï); il y avait aussi des marchandises, le tout escorté par des troupes de l'armée française. Le jeudi 10 du mois, un corps français se présenta au khan de Zulfekar au quartier de Djemalie; on ouvrit un étage qui appartenait au lieutenant d'Ali-pacha de Tripoli, on enleva tout ce qui s'y trouvait; on mit les scellés sur les magasins et boutiques de ce khan et du khan neuf. Tout appartenait à ceux qui s'étaient enfuis et aux soldats de marine. On prit

Il vint un homme de Gaza qui demanda sûreté pour la dame Fatime, épouse de Mouradbey, et pour la fille de Mouhammed-effendi Bekri, qui se nommait Kodaché et pour son époux le prince Zulfeiar. Cet envoyé se rendit chez le cheik-el-Bekri ; il exposa cette affaire au général en chef, qui signa leur pardon, et ordonna de les faire venir; il leur envoya des frais de route. Ceci était une ruse de la part de Mouradbey pour recevoir des secours du Caire. L'envoyé annonça qu'Abdalluh-Polhaibn Adam était à Gaza. Ibrahim et les siens battaient la campagne, leurs harems étaient dans la ville où ils se trouvaient dans une position déplorable.

Un corps de l'armée française partit pour Catié et commença à y bâtir des forts et des maisons; on apprit que le général en chef devait aller attaquer la Syrie.

La nuit du dimanche 13, le soleil passa au signe du verseau, c'est le 1^er^ mois de l'année des Français; ils firent un feu d'artifice suivant leur usage.

Le lundi, le chef de la police fit publier que la viande de mouton se vendrait 7 ensafs ; la viande de buffle, qui était à 7 paras, se vendrait 5. Un corps d'armée française battit les Arabes Aïed du côté d'Ankat; il en tua beaucoup, enleva tout ce qu'ils avaient et trouva des effets appartenant

cachèrent tellement que les porteurs d'eau ne parurent plus ; on était dans une grande disette d'eau.

Le lundi 21, on afficha dans les rues la pièce qui suit :

« GRACES A DIEU UNIQUE. »

« Adresse à tous les habitants de l'Égypte, « grands et petits, de la part des membres du « divan, les plus sages des hommes, des ulé- « mas, des musulmans, des officiers des janis- « saires et des plus illustres négociants. »

« On fait savoir aux habitants de l'Égypte, « que le général en chef, le grand Bonaparte, « commandant l'armée française, a pardonné à « tout le peuple les désordres causés dans la ville, « et la discorde qui a existé avec l'armée fran- « çaise. Après avoir pardonné, il a formé le di- « van dans la maison d'Aïd-aga à Esbakié : il l'a « composé de quatorze personnes expérimen- « tées, qui ont été choisies au sort sur soixante « personnes. Ce divan est pour décider les affai- « res du peuple et veiller à sa tranquillité. Toute « cette disposition vient de sa prévoyance, de « son amour pour les Égyptiens et de sa misé- « ricorde. Le susdit divan se rassemble pour « protéger le faible contre le fort ; déjà il a sévi

« contre quelques soldats qui avaient commis des « désordres dans la maison de Mouhammed « Djerhéri. Il en a fait exécuter sur la place « Noire et a fait dégrader ceux qui avaient des « dignités. La trahison n'est pas en usage chez « les Français, surtout envers les femmes veu- « ves; ceci est fort blâmé chez eux. Il a fait en- « fermer au château le chrétien qui avait pris « plus que la douane, au vieux Caire. Ces bon- « nes dispositions sont ainsi prises pour qu'un « autre ne cherche pas à abuser de sa position. « Son but particulier est de détruire la tyrannie « qui pèse sur le peuple. Il veut ouvrir un canal « du Nil à Suez pour faciliter le transport des « marchandises et la sûreté des routes; il rendra « le commerce de l'Inde et de l'Arabie plus ac- « tif. Remplissez les devoirs de votre religion, « laissez les divisions, n'écoutez pas les insinua- « tions du diable et de vos passions. Soumettez- « vous aux décrets de Dieu pour qu'on n'ait « rien à vous reprocher et que vous n'ayez pas « lieu de vous repentir. Que Dieu nous aide! « Celui qui aura quelque affaire peut se présen- « ter au susdit divan, et celui qui a un procès, « chez le cadi d'Égypte, dans la rue des Confi- « seurs. Salut! »

On envoya au gouverneur l'ordre de forcer les porteurs d'eau à apporter de l'eau à la ville,

et de leur dire que personne ne les inquiéterait. La nuit du mardi 23 beaucoup de troupes françaises sortirent de la ville, Bonaparte devait prendre avec lui Moustapha-bey, lieutenant du pacha, qui avait été désigné chef de la caravanne, Bukmak-Tchizadé, Cadi-asker, quatre cheiks qui sont Gayoumi, Savi, Arichi, Durakili et un certain nombre de négociants et de chrétiens cophtes et syriens. Le 26, on publia qu'on ouvrît les boutiques jour et nuit, comme c'est l'usage au Ramazan. Le lieutenant sortit de sa maison qui était au bassin de l'Éléphant, maison d'Ibrahim-bey gouverneur, et alla habiter la maison d'Eïoun-bey le grand, qui a vue sur le bassin d'Esbakié. Hassan-aga, chef de la police, prévint le général en chef, que chaque année il sortait de la ville pour découvrir le croissant de la lune du Ramazan : Bonaparte lui permit de suivre l'ancien usage. L'aga fit de grands préparatifs et un grand festin chez lui pendant quatre jours; le premier fut samedi et mardi le dernier. Le premier jour il invita les ulémas, les cheiks et les officiers; le deuxième, les négociants et les grands; de même le troisième jour; le quatrième il invita les principaux Français et les bas officiers. Le mercredi, il monta à cheval avec pompe; devant lui marchaient les chefs des arts et métiers avec leur musique. Il

arriva ainsi au milieu de la ville, passa devant le lieutenant, devant le chef des pélerins et devant le général en chef; il alla ensuite à la maison du cadi après le coucher du soleil, et là il fut certain que le Ramazan devait commencer la nuit du mercredi. Il repartit avec le même cortége, éclairé avec des torches qu'on portait devant lui, accompagné de la musique et des crieurs publics qui annonçaient le Ramazan, et derrière lui d'un corps de cavalerie française, qui portait des cheveux très longs et épouvantables (1).

Le mois de chaban s'écoula et il y eut beaucoup de nouvelles. Les habitants du Caire reprirent quelques usages qu'ils avaient laissés depuis l'entrée des Français. Ils célébrèrent la naissance d'Hussein, ils pensaient que c'était un moyen d'échapper à la mort et de se rapprocher de Dieu. Ils se réjouissaient dans l'ignorance où ils étaient de leur position; ils ne pensaient pas aux prisonniers, au commerce interrompu et à la cherté qui s'ensuivait. Ils oubliaient que personne ne pouvait rien apporter au Caire, qu'aucune nouvelle du dehors ne pouvait percer, que les Anglais étaient maîtres de la mer et ne laissaient passer personne, que la plupart des marchandises qui venaient par mer ne pouvaient plus venir.

(1) Les dragons.

Les gens sensés des arts et métiers voyant que personne n'achetait, faisaient un commerce plus bas, ils vendaient des poissons ou des viandes cuites; quelques-uns se firent cafetiers; les autres d'un rang inférieur se firent âniers; les rues étaient encombrées par eux, surtout dans les endroits voisins de l'armée française.

Les Français avaient beaucoup de plaisir à se promener ainsi; la plupart restaient du matin au soir sur l'âne et payaient généreusement. Ils se réunissaient et faisaient des courses en chantant et riant. Les âniers s'unissaient à eux. Ils dépensaient beaucoup pour le louage de ces ânes, pour les fruits et le vin; comme a dit à ce sujet le cheik Hassan, le vendeur d'épices : Le Français perd son argent dans notre Égypte entre les ânes et les taverniers. Bientôt ils trouveront la mort en Syrie, et ils perdront la vie.

Leur passion pour la boisson va jusqu'à ce qu'ils soient en gaîté Lorsque quelqu'un est ivre, il ne peut sortir; s'il sort et se comporte d'une manière indécente, on le punit. Le bas peuple des Cophtes, des Syriens et des Juifs, s'éleva. Ils commencèrent à monter des chevaux, à porter des armes; parce qu'ils étaient au service des Français, ils méprisaient les musulmans.

Au commencement du mois de Bedjeb, on

dit qu'un homme de Barbarie, qu'on appelait cheik Geïlani, habitait près de la Mecque; lorsque la nouvelle de l'invasion en Égypte fut parvenue dans l'Idjaz arabique, on fut plein d'inquiétude et on redoubla de ferveur. Ce cheik faisait la prédication et engageait les autres à faire leurs efforts pour protéger la religion. Il leur lut un livre composé pour la circonstance. Beaucoup de monde fut électrisé par ses paroles et sacrifia son bien et son existence. On s'assembla au nombre d'environ 600, on s'embarqua et on prit terre à Cosséir. Cette troupe vint s'unir à ceux des gens de Jambo et des autres lieux de Saïd, et quelques Turcs de Barbarie, échappés du combat d'Embabez. A la fin de chaban, on apprit qu'ils étaient du côté de Bjerdja et avaient rencontré les Français, qu'il y avait eu une action. Les Mamelouks avaient fui du côté d'Esné avec Hassan-bey et Djidevi et Osman-bey, serviteur d'Hassan. Il y eut plusieurs combats entre les gens de l'Idjas et les Français. Personne ne fut vainqueur, les Idjaliens étaient en petit nombre. Les Français ont établi une quarantaine à Boulacq; ils ont fait une muraille du côté de la mer du Sud, pour que personne n'y pût passer, et qu'on y restât un certain nombre de jours.

Le Ramazan, comme nous avons dit, com-

mença la nuit du mercredi. Alors Bonaparte fit tous ses préparatifs pour son voyage de Syrie ; on fit de grandes perquisitions. Chaque jour un corps de troupes se mettait en marche. Le samedi, Bonaparte convoqua un divan où se trouvaient les cheiks et les officiers des janissaires. Il parla avec eux de son voyage, et il dit : « Nous avons tué quelques Mameloucks fuyards, les autres se sont sauvés au fond des pays du Saïd : nous allons chercher les autres qui sont du côté de Gaza. Notre intention est de mettre de l'ordre en Syrie pour la sûreté des routes de mer et de terre, et pour l'avantage de l'Égypte. Nous serons absents un mois. A notre retour, nous nous occuperons de l'ordre de la ville, des canons de la loi et de tout ce qui sera nécessaire. Il faut que vous teniez le bon ordre dans la ville et que vous mainteniez la tranquillité. Prévenez les chefs de quartier que chacun retienne les siens, de manière qu'il ne survienne plus de désordre avec l'armée qui restera. » On le lui promit; on écrivit, comme à l'ordinaire, une affiche que l'on plaça dans les rues.

Le même jour, Moustapha, lieutenant du pacha, le cadi et les autres cheiks destinés pour le voyage, sortirent du côté d'Adlié, avec beaucoup de troupes, beaucoup de charges de tapis, de tentes, de palanquins pour les femmes

avaient dit ne se vérifia. Ils restèrent en prison.

Les chrétiens reprirent leurs anciens usages; ils mirent des turbans noirs et bleus. Les Français leur défendirent d'en porter de blancs, ainsi que des schals à palmes. On publia encore que les chrétiens devaient se tenir comme ils étaient auparavant, envers les musulmans; qu'ils s'abstinssent de manger et de boire dans les rues, et qu'ils ne fumassent pas; le tout pour faire plaisir aux musulmans.

Un uléma passant devant la boutique d'un chrétien, vit qu'il fumait la pipe. Il se fâcha; le chrétien lui répondit insolemment; le musulman frappa le chrétien; on s'attroupa; le chef de police de l'endroit parut; on les conduisit devant le lieutenant qui s'informa des usages. On lui apprit que d'après les anciens usages, pendant tout le Ramazan, les chrétiens devaient s'abstenir de boire et de manger devant les musulmans. Cette déclaration fut faite par un chrétien, et on relâcha le Musulmau.

Le 19, l'aga des janissaires fit conduire un homme à la rue d'Echofiré, et lui fit couper la tête, en disant que c'était un voleur.

Le 24, on arrêta Murad-aga, qui était au service de Suleïman-bey, du côté du sud. Il avait un compagnon que l'on conduisit au château; on dit qu'on les exécuta tous deux.

arriva, cerna la forteresse (ceci était au commencement de chaban). Les Français ne purent s'en emparer. Peu de jours après, Bonaparte arriva avec ses troupes; on redoubla d'activité dans l'attaque. Les assiégés envoyèrent demander du secours à Gaza; on envoya Kassein-bey, intendant des Deux-Mers, avec environ 700 hommes, ils ne purent entrer dans la forteresse, cernée par les Français; ils s'arrêtèrent dans le voisinage. La nuit, les Français les assaillirent; Kassein-bey et plusieurs autres furent martyrs, le reste se sauva.

Les assiégés résistèrent environ quatorze jours aux Français. Ils n'avaient plus de vivres et de munitions. Ils capitulèrent. On leur accorda la vie, on les envoya au Caire, avec ordre de ne pas les inquiéter pendant la route, et de leur rendre la liberté en y arrivant. A leur arrivée, on exécuta cet ordre; ensuite, les Français leur firent des politesses et leur montrèrent leurs travaux. Quant au reste des troupes qui étaient dans le fort d'Arich, quelques-uns s'unirent aux Français, on leur donna une paie, et on les laissa pour garder le fort avec un corps français, les autres furent désarmés et renvoyés. Les Français se dirigèrent vers Gaza. Dimanche, après midi, on fit des réjouissances; on tira un grand nombre de coups de canon de la forte-

placer sur les minarets de la mosquée. On plaça deux drapeaux de diverses couleurs au grand minaret, qui porte deux croissants : à chaque croissant on mit un drapeau, et on mit encore un drapeau aux trois autres minarets. Quand on hissa les drapeaux, on tira beaucoup de coups de canon de la forteresse : c'était la veille du Beïram. Au coucher du soleil, on tira encore beaucoup de coups pour annoncer la fête. Trois heures après le coucher du soleil, les officiers de police firent des patrouilles pour la tranquillité. On se promena comme de coutume dans les cimetières; on y fit des prières et on se revêtit des plus beaux habits.

Quand on se fut emparé d'Arich, on écrivit des proclamations qu'on envoya partout.

Le mois de Ramazan se termina tranquillement, avant l'arrivée des nouvelles qui annonçaient la prise de Gaza ; la tranquillité régnait dans la ville, on ne voyait pas beaucoup de soldats. Quelques personnes parvinrent à s'échapper. Les rues étaient fréquentées de nuit ; on se promenait comme à l'ordinaire avec des fanaux. Le monde se rassemblait dans les mosquées, les éveilleurs se promenaient, et l'abondance était très grande.

Le vendredi 1^er^ de swall, le matin, on tira beaucoup de coups de canon en réjouissance.

avec lui le cheik Sarvi et Arichi. Le général français, en partant de Salahieh, envoya dire au lieutenant du pacha, au cadi, et à ceux qui devaient aller avec lui, de se rendre à Salahieh, pour qu'ils se trouvassent toujours à la distance d'une journée de lui. Ils entendirent dire que les Arabes les attendaient sur le chemin. Ils n'allèrent pas à Salahieh, et s'arrêtèrent à Carin. Les troupes françaises, qui étaient avec eux, prirent les chameaux, et se rendirent auprès du général en chef.

La maladie du cheik Mouhamed Déraskili l'engagea à revenir au Caire; il laissa ses compagnons à Carin.

Le sept, l'aga fit couper la tête à un homme à la porte de Zuvéité, et il fit pendre une femme à la fenêtre de la fontaine, et à côté de la porte. Dilois, chef de la police de Califé, fit prendre de ceux qui apportaient du grain, des impôts extraordinaires. S'ils ne les payaient pas, il les empêchait de vendre. Les marchands allèrent se plaindre au chef des français. Dans ce moment l'émir Zulficar se trouvait chez lui. Il les aida de ses paroles.

Le cheik de la ville envoya chercher Dilois, et lui ordonna de rendre ce qu'il avait pris aux marchands de blé. Quelques-uns de ses domestiques lui dirent que c'était Zulficar qui l'avait

haut a accordées à la république française ; aussi nous nous sommes emparés de la ville de Jaffa, en Syrie. Nous faisons savoir à tous les habitants de l'Égypte que le 23 de Ramazan, l'armée française partit de Gaza et arriva à Ramlé.

« Le 25, l'armée de Djezzar avait pris la fuite, on trouva à Ramlé et dans la ville de Lir, beaucoup de magasins de biscuit et de blé, quinze mille outres, que Djezzar avait fait préparer dans l'intention de se rendre en Égypte, la demeure des pauvres, avec les brigands arabes. Mais les décrets de Dieu détruisent les ruses des hommes. Il voulait faire couler le sang, selon son usage barbare, à cause de son orgueil et des mauvais principes qu'il a reçus des Mameloucks, et de son peu d'esprit. Il n'a pas pensé que tout dépend de Dieu.

« Le 26, l'avant-garde française arriva devant Jaffa, la cerna à l'orient et à l'occident. On somma le gouverneur, lieutenant de Djezzar, de lui livrer la forteresse de bon gré, sans quoi il périrait, lui et son armée. Cet homme peu prévoyant alla de lui-même à sa perte. Il ne donna pas de réponse. A la fin du jour, le reste de l'armée française arriva en trois colonnes. La première se plaça sur le chemin d'Acre, à quatre lieues de Jaffa.

« Le 27, le général en chef fit faire des fossés

rich qui n'est pas sur ses terres. Nous vous faisons savoir, habitants de Jaffa, que nous avons cerné votre ville de tous côtés, avec des canons et des bombes. En deux heures, vos murailles seront renversées et vos armes inutiles. Le général, à cause de son humanité, surtout pour les pauvres, a craint pour vous la violence de son armée qui, entrant de force, vous tuerait tous. Cette lettre est un pardon général aux habitants et aux étrangers; ainsi nous serons une heure sans vous attaquer. Je vous engage à vous rendre. C'est notre dernière parole.»

Pour toute réponse, on arrêta l'envoyé contre toutes les lois de la guerre et celles de Mahomet.

A l'instant la colère de Bonaparte éclata. Il fit tirer le canon et les bombes. En peu de temps le canon de Jaffa fut démonté. A midi, la muraille avait une brèche, on donna l'assaut, et en moins d'une heure les Français eurent pris la ville et les forts. Les deux armées commencèrent à se battre, les Français furent vainqueurs. Le pillage dura toute la nuit.

Le vendredi 1er de chewal, le général eut pitié des Égyptiens qui se trouvaient à Jaffa. Pauvres et riches, il leur accorda le pardon et les fit retourner avec honneur dans leur pays. Il en agit de même à l'égard de ceux de Damas et d'Alep.

rent punis par des peines corporelles et des amendes.

Ce jour était le premier du printemps. Le soleil passa à la constellation du bélier. C'était le premier mois de l'année des Français. Ils firent beaucoup de réjouissances et un feu d'artifice. Ils se réunirent dans l'endroit destiné pour les bals. Il y eut illumination ; les hommes et les femmes dansèrent et firent une grande fête. Les chrétiens de Damas et les cophtes les imitèrent.

Le samedi, on envoya à la mosquée les drapeaux pris à Jaffa, qui étaient au mombre de treize. Quelques-uns avaient des boules d'argent. On descendit les drapeaux pris à la forteresse d'El-Arich qui se trouvaient aux minarets. On mit à leur place ceux de Jaffa. On fit un grand cortége avec la musique en avant. Venaient ensuite l'aga et les officiers, le chef de la police, le chef du divan, derrière eux de grosses caisses. Après cette musique, un corps de troupes, le fusil à l'épaule; d'autres corps Français avec des turbans blancs et portant les grands drapeaux; enfin les officiers généraux de l'armée française. Quelques-uns montaient des ânes. Quand ils furent à la porte de la mosquée d'Asary, ils placèrent quelques-uns de ces drapeaux au-dessus de l'école qui se trouve sur la grande place. Ils en placèrent

et ceux qu'il aura visités, seront punis de mort, et ce sera lui seul qui en aura été cause.

« Tous les grands qui ne préviendront pas de ce qui se passe dans leurs quartiers, et de ceux qui seront morts, subiront cette peine. De même les laveurs, hommes ou femmes, lorsqu'ils verront un mort pestiféré, ou qu'ils auront des doutes et n'en instruiront pas avant vingt-quatre heures, seront mis à mort. Les ordres doivent être communiqués au peuple par les agas des janissaires, et les officiers français, avec défenses expresses de s'en écarter; celui qui ne s'y soumettra pas sera châtié fortement. Gare, gare!! »

CONTENU DE LA SECONDE AFFICHE CONCERNANT LES VOYAGEURS.

« De la part du général en chef Dugua, lieutenant, et du gouverneur de la ville Destaings, Caïmacan, il faut que les membres du divan publient ces ordres aux rajas, et leur recommandent de les observer : celui qui ne s'y soumettra pas sera sévèrement puni.

« Tout tavernier, aubergiste, possesseur de khan ou propriétaire qui reçoit un voyageur d'un autre pays, doit en prévenir le gouverneur dans les vingt-quatre heures. Il faut

tres, craignirent les suites et se sauvèrent à Carin. Le cheik Devahili tomba malade et revint au Caire, comme nous l'avons dit. Moustapha-bey se rendit à Kéfour-Nedjir, avec le cadi et le cheik Gayoumi ; ils y restèrent quelques jours avec quelques officiers. Par hasard, le cheik Savi envoya une lettre à sa maison, et marquait que le motif de leur séparation était qu'ils virent faire à Moustapha-bey des actions inconvenantes.

Quand cette lettre arriva, les Français du Caire lui demandèrent ce que c'était que ces actions inconvenantes ; quelques cheiks expliquèrent cela en disant qu'il se permettait des choses qu'il ne devait pas faire devant des cheiks ; on se contenta de cette explication. Cependant ils cherchèrent en secret à se mieux instruire, et ils virent que les choses qui ne convenaient pas regardaient les Français. Moustapha avait rassemblé quelques arabes révoltés et des montagnards. Il leur fit beaucoup d'honneur, et les revêtit d'habits. Il partit de Kéfour-Nedjir avec eux, et se rendit à Menieh-Amarou, au Dagdos et dans le pays de Valhf ; il leva des impôts sur les habitants ; quand il fut sur le rivage, il passa près de là des bâtiments qui portaient des vivres à Damiette pour les Français, il les prit et enleva tout ce qu'il y avait.

d'autres effendis, gens de lettres, qui s'étaient sauvés de l'Egypte, tels qu'Osman-effendi-l'abassan, Hassan-effendi, écrivain des almanachs, Mouhamed-effendi, second professeur, et Djadjaret, le cheik Cassan, le crieur, etc.; ils se trouvaient dans Jaffa lorsque les Français s'en emparèrent. On ne fit rien aux Égyptiens; le général en chef les réunit chez lui, leur reprocha leur sortie du Caire; ensuite il les revêtit d'habits d'honneur, les fit monter sur un bâtiment et les envoya à Damiette.

Le lundi, on publia dans les rues que tous les étrangers et les Mameloucks se rendissent chacun à la maison du lieutenant, pour y prendre des papiers portant son nom et le lieu de sa naissance, pour qu'ils fussent cautions les uns des autres. Celui qui n'aurait pas de papiers serait inquiété et puni, suivant le cas. La cause de cette mesure était que les Français apprirent que beaucoup de Mameloucks étaient arrivés sous le costume de paysans.

Le mardi, on publia que tous ceux qui voulaient faire le pélerinage, se rendissent à Suez avec le Kisné (1), et l'emir-Hadjé (2).

L'iman du lieutenant du pacha arriva avec des lettres qui renfermaient des éloges pour les

(1) Toile, linceul, chameau habillé et décoré pour le pélerinage.
(2) Chef de pélerinage.

n'ont qu'à se préparer et à se mettre en route par mer, avec le Sura Émini; les vaisseaux sont prêts, ainsi que l'escorte. Soyez sans crainte et n'écoutez pas les discours des insensés.

Le vendredi 6, il vint des Français sur des dromadaires, avec des lettres dont le sens était, qu'ils avaient pris Haïfa; qu'ils s'avançaient sur Saint-Jean-d'Acre, qu'ils la canonnaient; qu'ils avaient déjà fait brèche à la muraille, et que dans vingt-quatre heures ils l'auraient prise. Ils s'étaient empressés d'expédier ces nouvelles pour que les Français ne fussent pas inquiets, et ils annonçaient que dans sept jours ils reviendraient au Caire.

Le même jour, du côté de Djizé, il vint des pélerins de Barbarie. Tout le monde parlait d'eux. On disait qu'il y en avait 20,000 qui venaient délivrer le Caire des mains des Français. Ceux-ci envoyèrent les reconnaître; il n'y avait que des paysans; ils venaient de Felvan et de Carifasse. Ils permirent à quelques-uns d'entrer au Caire. Un d'eux se rendit chez le chef des Français, et dit que les Barbaresques venaient pour les combattre, qu'ils avaient acheté des chevaux et des armes pour faire une révolte. Les Français envoyèrent un corps pour s'en assurer. Ils parlèrent avec le chef, qui les assura qu'ils étaient venus pour le pélerinage et rien

Le samedi, un corps de troupes françaises sortit de Boulacq avec deux pièces de canon, pour conduire les Barbaresques de Djizé à Adlié. Les habitants voyant cette colonne sortir avec les canons, eurent peur comme à l'ordinaire; ils commencèrent à courir et à pousser des cris, et dirent que les Français allaient se battre avec les Barbaresques. Les boutiques furent fermées, il y eut une grande terreur. Les Barbaresques ne partirent pas ce jour-là. Ce fut le dimanche qu'ils partirent. Les Français les accompagnèrent jusqu'à Adlié, en battant le tambour, ayant un canon en tête, et un derrière.

Le mardi dix de ce mois, un corps de Français marcha contre les Arabes de Djesiré. Moustapha-bey s'était réfugié chez eux.

Le mercredi, on relâcha les soldats de marine qui étaient prisonniers au château. Parmi eux, se trouvait Mouallem Nicolas, chrétien arménien, qui était patron des vaisseaux de Mourad-bey, construits à Djizé. On les fit sortir de prison et on les plaça dans la maison d'Hassan Hethouda, à la porte de Charié.

Le même jour parut Chedid, cheick des Arabes haraitats, qui étaient rebelles. Quand il parut, on lui accorda une sauvegarde, et on le revêtit. On envoya avec lui une caravanne de farine et de biscuit à l'armée de Syrie.

Arabes de Djesiré avec plus de 100 Mameloucks.

Les Arabes leur promirent secours. Les Français, à cette nouvelle, envoyèrent toutes leurs forces.

Le 27 , les Français firent une note qu'ils envoyèrent au divan; on en imprima beaucoup de copies que l'on afficha suivant l'usage. Le peuple parlait beaucoup des Français et de ce qu'ils faisaient devant Acre, de ceux qui étaient dans le pays de Saïd, du cheik Geïlane et des chérifs. C'est pour cela qu'on afficha le papier susdit, dont voici la copie :

AU NOM DE DIEU MISÉRICORDIEUX ET CLÉMENT.

« Il n'y a d'inimitié que pour ceux qui tyrannisent le peuple.

« Le grand divan aux habitants du Caire : Nous vous faisons savoir que nous avons eu des lettres d'Acre, du général en chef, le grand Bonaparte, adressées au général en chef, lieutenant de Damiette, dont la date est du 9 zileadé. Il donne les nouvelles suivantes : Nous vous avons envoyé deux bateaux. Le premier est parti le 25 de chewal, le deuxième le 28 ; nous vous faisions savoir ce que nous désirions, et que vous nous envoyiez des boulets et des munitions à notre armée qui garde Gaza et Jaffa, pour qu'ils

c'est Dieu qui dispose de la victoire, et qu'elle n'est pas au pouvoir des combattants. »

Voici la lettre que le général en chef Bonaparte a écrite à son lieutenant à Damiette :

« Dugua, lieutenant du Caire, nous a envoyé prévenir du contenu de cette lettre, et nous a ordonné de forcer les radjahs du Caire et autres villes à se tenir dans la soumission, et de ne pas faire de mensonges, de ne pas écouter les discours de mangeurs de chanvre; il pourrait s'ensuivre de grands malheurs pour le peuple.

« Le général en chef Dugua a entendu dire que les habitants du Caire et de Riof font circuler des mensonges au sujet des chérifs, et que le général en chef du Saïd est dans la plus grande tranquillité. Vous, habitants du Caire et de Riof, laissez des affaires qui causeraient votre ruine, vous pourriez vous repentir et ne pas trouver de profit. Les gens prudents parmi vous doivent s'occuper des devoirs de la religion et ne pas se mêler d'affaires qui ne les regardent pas, qu'ils s'abstiennent de mensonges et qu'ils retournent à Dieu. Salut.

Dans ce mois, on écrivit des affiches, portant des défenses très fortes. Voici la copie.

« Les membres du divan général à tous les habitants du Caire, de Boulacq et du vieux Caire Salut :

l'armée française qui était au Phare revint au Caire. En retournant ils ravagèrent une ville célèbre du Saïd, nommé Reniada : les habitants étaient révoltés et ne voulaient pas payer les impôts ; ils se reposaient sur leur nombre, leur courage et leurs murailles. Lorsque les Français parurent, ils firent une sortie et se battirent ; les Français prirent position sur une élévation qui domine la ville et la battirent avec le canon. Ils tuèrent sans miséricorde le plus grand nombre des habitants et firent un grand butin. C'était en grande partie des dépôts de Mamelloucks. Ils traitèrent de même la ville de Maïmoum.

Le mois de zilhidjé commença le mardi. Le 2 environ, mille soldats français sortirent pour garder les villes de l'occident ; ils avaient entendu dire que la plupart des Mamelloucks et des Arabes s'étaient unis au cheik El-Éfi.

Une autre colonne de troupes françaises se dirigea sur Demenhour et la punit de s'être révoltée. Un Barbaresque, surnommé *le Censeur*, reprochait sans cesse au peuple son obéissance aux Français ; il avait avec lui environ quatre-vingts hommes ; il écrivit dans ce sens à toutes les villes. Des gens de Béhira et autres endroits s'unirent à lui. Ils se présentèrent devant Demenhour et attaquèrent les Français. Il y resta

jeune homme dit que c'était le voisin qui le lui avait donné. Le Grec lui dit de l'ôter, il ne l'écouta pas; celui-ci se fâcha et le battit. Le jeune homme sortit de la chambre et pensa à retourner pour tuer son maître; il le vit avec un étranger et n'osa pas exécuter son dessein. Il attendit dehors que l'étranger partît. Le maître vit dans ses yeux qu'il avait de mauvais desseins. Lorsque l'étranger se leva, il partit avec lui, en fermant la porte. Le jeune homme resté dedans sortit par la terrasse, passa sur une autre et descendit dans la rue au moyen d'une corde; il tira son sabre, en criant: Courage, musulmans, tuez les Français. Il passa dans la rue de Gaouvrée, rencontra trois Français et en tua un, les deux autres se sauvèrent. Le peuple le poursuivit pour le prendre. Il courut jusqu'à la rue de Djemalie. Il entra dans un cul-de-sac, trouva une porte ouverte et entra dans la maison. Le maître était sur la porte et ne l'empêcha pas. Les Français s'assemblèrent, se rendirent au château; d'autres firent des patrouilles pour le chercher. Il y eut un grand tumulte. On ferma les boutiques. On ne cessa de chercher cet homme jusqu'à ce qu'on arrivât à la maison où il était. Lorsqu'il se vit cerné, il ôta ses habits et descendit dans le puits: on l'en fit sortir et on l'arrêta. Le calme se rétablit. On lui demanda pourquoi il avait

pour lui; on ne le délivra pas, parce que le chrétien produisit des témoins qu'Abdallah avait été le chercher loin de la mosquée d'Husseïni, et que lorsqu'il le frappa, il avait dans sa poche 6000 piastres qui s'étaient perdues. Il resta en prison jusqu'à ce qu'il eût payé.

Les Français envoyèrent à l'armée de Syrie environ 300 chameaux chargés de vivres. Barthélemy alla avec eux jusqu'à Belbéis et revint deux jours après. Quatre bateaux arrivèrent à Suez, chargés de café, de poivre, cannelle, clous de girofle, et 500 charges de café de la part du chérif de la Mecque. Les Anglais les avaient empêchés d'entrer à Suez. Le chérif de la Mecque écrivit aux Anglais de les laisser passer, ce qu'ils firent en prenant une espèce de douane.

Le chérif envoyait des lettres et des présents aux Français. Vingt jours avant l'arrivée de ces bâtiments, on imprima, suivant l'usage, la copie de cette lettre qu'on afficha dans les rues.

« Le chérif Galib-Ibn-Mussaïb, chérif de la Mecque, très honoré, à l'œil des grands Français et la colonne de la nation, Poussielgue, conseiller de la république française; par ses connaissances il gouverne avec justice.

« Ta lettre nous est parvenue. Tes paroles nous ont fait grand plaisir. Tu nous annonces que nos présents te sont parvenus et que tu

ne pouvait prendre Acre, et qu'il pensa à revenir au Caire, était ainsi conçue :

« Il faut que nous levions le siége d'Acre pour quinze motifs. Le premier, nous sommes restés devant la ville sept jours sans combattre, les Anglais sont venus et ont fortifié la ville à la manière des Francs. 2° Les six vaisseaux sortis d'Alexandrie avec la grosse artillerie, ont été pris par les Anglais devant Jaffa. 3° La peste désole l'armée. 4° La disette des environs. 5° La guerre qui est allumée au Saïd entre les Français et Mourad-bey, dans laquelle près de 300 Français sont morts. 6° Nous avons appris que les habitants de l'Idjas sont venus au Saïd, avec le cheick Geïlani. 7° Mohammed-el-Mogrebi a rassemblé beaucoup de troupes et dit qu'il est sultan d'occident. 8° La présence des Anglais devant Alexandrie et devant Damiette. 9° La flotte russe est devant Rhodes. 10° Il nous est arrivé la nouvelle que la paix avec l'Autriche est rompue. 11° L'arrivée de la réponse à nos lettres à Tipoo, roi de l'Inde, que nous avions expédiées avant de venir à Acre. 12° La mort de Cafarelli, connu par sa jambe de bois, l'ingénieur qui dirigeait toutes les batteries. 13° Nous avons entendu dire qu'un homme nommé Moustapha-pacha a été pris par les Anglais à Constantinople pour être conduit en Égypte. 14° Djezzar a mis

vendredi par la porte Nasr avec un grand cortége et beaucoup de pompe; il était escorté par les ulémas, les officiers de sa hautesse, les employés des bureaux et les premiers négociants du Caire. Le jour de son entrée est une grande époque. Tous les habitants du Caire sont venus au-devant de lui. Ils l'ont reconnu pour être tel qu'il était. Il est évident qu'on a menti à son sujet; ce sont les Arabes et les Mameloucks qui ont répandu ce mensonge. Leur intention est de précipiter les rajas à la mort, ainsi que les Musulmans, et de ruiner leurs villes. Ils ne peuvent se plaire dans le repos. Dieu a anéanti leur règne à cause de leurs injustices. La force de Dieu est grande.

« Nous avons entendu dire que Mohammed-el-Elfi s'est dirigé vers l'occident, avec quelques Arabes et Mameloucks qui pillent les propriétés des musulmans, et écrivent des lettres mensongères: ils les font voir aux paysans en disant que l'armée du Grand-Seigneur arrive; tout cela est un mensonge. Leurs desseins sont de jeter la discorde et de faire périr du monde, comme a fait Ibrahim-bey, lorsqu'il était à Gaza. Il a envoyé des firmans faux qu'il disait venir du sultan; les habitants du Riaf les ont crus, comme des imbéciles; ils n'ont pas pensé au résultat de leurs démarches et sont tombés dans

le malheur. Les habitants du Saïd ont chassé les Mameloucks de chez eux, de crainte qu'il ne leur arrive à eux et à leurs familles de grands malheurs, parce que le méchant entraîne la perte de ceux qui l'approchent. Dieu ne peut supporter les injustices. Dieu nous préserve de sa colère. Il nous est démontré que les habitants du Saïd ont un meilleur esprit que ceux de Riaf.

« Ahmed-pacha Djezzar a été surnommé Djezzar (boucher), à cause de sa cruauté, et qu'il ne fait pas de différence entre les bons et les mauvais. Il a réuni auprès de lui les plus vils des hommes, des Arabes et des Mamelouck sans aveu; il veut s'emparer de l'Égypte, et il a réuni beaucoup de troupes attirées par l'espoir du pillage des biens des Égyptiens et du viol de leurs femmes; mais le destin ne lui a pas été propice. Dieu fait ce qu'il veut. Il a envoyé quelques troupes à la forteresse d'Arich; il voulait venir à Atia. Le général en chef s'y est rendu, a culbuté l'armée de Djezzar qui était à Arich; et devant lui on criait : sauve qui peut; il y avait environ 3ooo hommes. La plupart furent tués. Il s'empara de la forteresse d'Arich, prit Gaza, et les Mamelouck qui y étaient se sauvèrent quand il y entra. Il fit publier le pardon aux rajas, et ordonna qu'on suivît ou-

vertement les devoirs de l'islamisme. Il reçut avec distinction les ulémas et les principaux négociants. De là, il se rendit à Ramlé et y prit tout le biscuit, le riz, l'orge et plus de deux mille outres que Djezzar avait fait préparer pour venir en Égypte. Ensuite, il alla à Jaffa, l'assiégea trois jours, la prit et enleva tous les magasins de Djezzar. Les habitants de Jaffa n'ont pas de bonheur; ils n'ont pas voulu se soumettre ni accepter le pardon. Ils se sont attiré la colère du général, qui a ordonné de les sabrer. Environ 4000 habitants ont été tués, les murs de la ville ont été détruits. Les Égyptiens qui se trouvaient à Jaffa furent traités avec honneur; ils furent nourris, habillés, on leur donna un bâtiment et une escorte pour retourner en Égypte. Il y avait dans Jaffa cinq mille hommes de l'armée de Djezzar qui furent tous tués. Il ne s'en sauva que fort peu. De Jaffa, il se rendit à Naplons; il renversa les troupes qui se trouvaient dans un endroit appelé Cacoum, brûla cinq villages et détruisit un fort que Djezzar avait construit. Il ruina Acre et ne laissa pas pierre sur pierre. Djezzar, depuis vingt ans, s'occupait de la construire, pour tyranniser le monde; voilà la fin de tous les tyrans. Il fondit sur ces pays comme la foudre. Il revint au Caire pour deux raisons;

la première, c'est qu'il nous avait promis de revenir dans quatre mois; la seconde, il a entendu dire que quelques Mameloucks révoltés se remuaient pendant son absence dans divers endroits. Lorsqu'il parut, la discorde s'apaisa, et les fauteurs se sont sauvés. Voilà une preuve de sa grande amitié pour l'Égypte : il veut qu'elle soit le pays le plus heureux du monde. Quand il est venu de Syrie, il a amené beaucoup de prisonniers, grands et petits, des canons, des drapeaux et des richesses. Le très Haut est celui qui donne. O serviteurs de Dieu, soumettez-vous à ses décrets, et ne causez pas vous-mêmes votre ruine et celle de vos familles. N'écoutez pas les Mameloucks fuyards et menteurs, et ne croyez pas que la révolte soit profitable à la religion. Dieu nous en préserve. Dieu et le prophète sont les premiers à condamner la révolte. Les Arabes et les Mameloucks veulent votre ruine, ô habitants de l'Égypte. Lorsqu'ils sont dans un endroit et que les Français paraissent, ils se sauvent aussitôt. Lorsque le général en chef est venu au Caire, les membres du divan l'entendirent faire profession d'amour pour la religion musulmane, et de respect pour le prophète et le Coran. Il le lit chaque jour avec recueillement, et a ordonné que les musulmans et les cheiks fissent des prières dans

les mosquées, suivant l'usage. Il a fait rendre tout ce qui appartenait aux revenus des mosquées, a fait donner des pensions aux officiers des janissaires, et s'occupe de tout ce qui peut être à l'avantage du peuple. Vous voyez cette grâce qui vous est survenue par l'intercession du prophète, qui est la plus noble des créatures. Il nous a fait connaître encore qu'il veut faire construire une grande mosquée, au Caire, qui n'aura pas sa pareille dans l'univers, et qu'il embrassera le mahométisme. Que le salut soit sur Mahomet. »

Avant le retour au Caire, la nouvelle arriva que le général en chef Bonaparte était mort au camp devant Acre, et qu'un autre avait pris sa place. Cette nouvelle se répandit; aussi est-il dit dans cette affiche qu'on l'ayait vu sain et sauf et tel qu'il était d'abord.

Le 22, le général en chef Bonaparte envoya un corps pour prendre Mollazadé, fils du Cadi-Asker; on pilla ses effets et ses livres, on le conduisit à la forteresse; sa famille fut dans un grand deuil. Le 23, au matin, les membres du divan s'assemblèrent. Il leur vint une lettre de la part du grand Français, dont le contenu était, qu'il avait arrêté le fils du cadi Asker, et l'avait déposé, et qu'il voulait qu'on votât pour un cheik des ulémas, né au

Caire, qui serait cadi, comme c'était l'usage chez les rois d'Égypte; ils choisissaient les cadis parmi les ulémas du pays. Quand on lut cette lettre, tous s'écrièrent : Nous prions tous le général en chef de pardonner au fils du cadi, parce qu'il est étranger et d'une naissance illustre; si son père s'est uni à Mustapha Kéthouda, le fils est resté dans l'obéissance. Nous vous prions de le laisser retourner chez lui; sa mère et sa famille sont dans un grand chagrin; nous savons que le général en chef est compatissant. Le cheik Sadat parla aussi dans le même sens, il alla jusqu'à dire : Les Français disent toujours qu'ils sont amis des Osmanlis, ce fait apportera des soupçons, on pensera que les Français ne sont pas sincères, surtout parmi les habitants. Le drogman interpréta ce discours au lieutenant, qui répondit : Cette prière sera acceptée quand vous aurez suivi les ordres du général, c'est-à-dire, désigné par le sort un cadi pour la ville, autrement il pourrait vous arriver malheur. On vota, et le nom qui sortit fut celui du cheik-el-Arichi-el-Anefi. Ensuite on écrivit une pétition qui rapportait ce qui s'était passé dans l'assemblée, et la prière de tous les assistants, qui signèrent. Le lieutenant la porta chez le général en chef, et lui fit connaître tout ce qui s'était passé et ce qu'avait dit le cheik Sadat. Le

général se fâcha contre le cheik Sadat, et ordonna qu'il parût le soir chez lui. Quand il vint, le général lui fit des reproches; le cheik Mouhamed-Muhdi, président du divan, intercéda pour lui et calma sa colère. Il resta une partie de la nuit chez le général, ensuite celui-ci lui dit de se retirer,

Le samedi on s'assembla à la maison de Dugua, lieutenant. De là, tout le monde monta à cheval avec le cheick Ahmed-el-Arichi, et on le conduisit à la maison du général en chef. Il y fut revêtu d'une pelisse de prix. Le général en chef lui promit qu'il relâcherait le fils du cadi dans vingt-quatre heures. Sa famille s'était réfugiée dans la maison du cheik Marouki.

Après que le nouveau cadi eut été revêtu, tout le monde remonta à cheval, et on le conduisit au grand palais de justice qui se trouve entre les deux kiosks.

Le samedi, on relâcha le fils du cadi, qui se réunit à sa famille; les membres du divan l'accompagnèrent et passèrent dans les rues, pour que le peuple le vît sain et sauf, et qu'on cessât de parler. On écrivit des affiches que l'on plaça dans les rues. C'était la réponse à la pétition du divan.

« Le général en chef Bonaparte, commandant

cela a été avec tous les honneurs, il était comme chez lui. Je l'ai fait prendre, pour arrêter la discorde prête à s'établir. Après l'investiture du nouveau cadi et son établissement au mékémé, je le ferai descendre au château, je lui rendrai tout ce qui lui appartient; il ira lui et sa famille où il jugera à propos, parce qu'il se trouve sous ma sauvegarde et ma protection, et que je sais que son père m'aime toujours, et que son esprit s'égare pour le moment.

«Présentement, vous, membres du divan, montrez au peuple le droit chemin; votre lumière éclairera les gens sensés; faites connaître à tous les habitants du Caire que le gouvernement ottoman et ses ordres sont passés pour l'Égypte; faites-leur savoir que le joug de la Porte est plus insupportable que celui des Mameloucks. Tous les gens sensés savent que les ulémas du Caire sont des hommes de bon conseil, de grandes connaissances et habiles, qu'ils connaissent mieux les lois que qui que ce soit. Or vous, membres du divan, faites-moi connaître les traîtres pour que je les punisse. Dieu très haut m'a accordé de très grandes forces pour les punir. Notre sabre est long et fort. Faites encore connaître aux habitants du Caire, que mon principal dessein et ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est de faire beaucoup de bien et d'assurer la tran-

miette après la prise de Jaffa. Le général l'avait envoyé de Jaffa à Damiette. Parmi eux se trouvait Osman-Effendi-Abassi, Hassan-effendi, écrivain du mois, son frère Cassem-Effendi, Ahmed-Effendi-Orfa, Seïd-Joussef-el-Abassi, El-Aadji-Hassan-el-Moussali et autres. Il y en a qui restèrent en quarantaine; quelques-uns vinrent en secret par terre.

Lorsque les grands apprirent l'arrivée du chef des émirs, ils allèrent à sa rencontre au coin d'Ali-bey, du côté de Boulacq; ils l'y attendirent et le conduisirent chez lui.

Le lundi, il alla avec le cheik Muhdi chez le général en chef qui le reçut gracieusement, et lui fit des promesses. Il lui fit rendre quelque chose de ses propriétés. Le chef des émirs retourna chez lui, et le monde y allait comme de coutume. Le 4, parut Hassan, lieutenant de Djurban, qui était avec Osman-bey-Cherkavi. On lui donna une sauvegarde.

La nouvelle se répandit que Mourad-bey s'était dirigé vers le Bahira, de crainte des Français qui étaient dans le Saïd.

Le 5 du mois, on exécuta Abdallah-Aga, chef de Jaffa, qui était prisonnier, Joussef-Djeberdje, Aboukulf et son compagnon Hassan-kiachef.

Le 6, le cheik Mouhammed-Muhdi donna un grand repas pour la noce d'un de ses fils. Il in-

Le dimanche 10 à trois heures après midi, le général monta à cheval et se rendit à Djizé. Les troupes le suivirent; personne n'en savait le motif. Quand il fut à Djizé, on détruisit le village de Batran et de Choux, parce qu'ils avaient reçu Mourad-bey. On apprit que Mourad était revenu dans le Saïd, et qu'Osman-bey-Cherkavi et Suleïman-Aga-el-Vali et autres avaient passé derrière la montagne et s'étaient réfugiés du côté de l'occident. Un corps de troupes se dirigea sur eux. Barthélemy, colonel des troupes grecques les suivit avec beaucoup de cophtes et de Mameloucks français. Quelques Français les approchèrent dans le voisinage de Belbéis, et les prirent par un chemin détourné. Osman-bey était occupé à se laver. Aussitôt que les Mameloucks les aperçurent, ils montèrent à cheval et se sauvèrent. Osman-bey était en chemise et avait un schall blanc sur la tête. Ils laissèrent tous leurs effets, et leur dîner sur le feu. Il y en eut deux de tués et deux faits prisonniers. On trouva sur le lit d'Osman-bey des lettres d'Ibrahim-bey qui leur ordonnait de venir le trouver en Syrie.

Dans la nuit du lundi 21, un piéton apporta des lettres et des nouvelles au Caire, venant d'Alexandrie et d'Aboukir à quelques négociants. Ils annonçaient l'arrivée de bâtiments à Aboukir, chargés de troupes turques : on comprit que

Berabra, près le tombeau du cheik Salame, un musulman se disputa avec un chrétien. Le musulman dit : « S'il plaît à Dieu, très-haut, nous nous vengerons de vous ! » et autres paroles semblables. Le Français se rendit chez Dugua avec d'autres chrétiens, et déclara ce qui lui était arrivé. Ils dirent que les musulmans étaient disposés à se révolter. Le lieutenant envoya chercher le cheik Muhdi, lui parla de ce fait. Le second jour on tint un divan dans lequel parut le cheik Mudhi ; il se leva, parla beaucoup et donna un démenti aux accusateurs. Les musulmans, dit-il, ne sont pas coupables ; et toutes les fois qu'il y avait des choses semblables, il se présentait pour défendre les musulmans. On ordonna que les cheiks des quartiers fussent enfermés.

Il arriva des lettres des Français qui avaient été combattre l'armée qui avait paru à Aboukir. « Il n'y a de dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. Priez sur lui. Salut.

« Nous faisons savoir à tous les membres du divan du Caire, choisis parmi les meilleurs des hommes pour l'esprit et le conseil. Sur vous le salut de Dieu, sa miséricorde et sa bénédiction.

« Après beaucoup de saluts et le désir de vous revoir, nous vous faisons savoir, membres du divan très honorés, par cette lettre, que nous

avons placé une partie de notre armée dans la montagne de Terrané, et qu'ensuite nous nous sommes dirigés vers Bahira, pour assurer la tranquillité des rajahs malheureux et punir les ennemis. Nous sommes arrivés à Rahmanié ; nous avons pardonné à tous les habitants de Bahira, tellement que tous les habitants sont dans le repos et l'abondance. Nous vous informons qu'il est arrivé 80 vaisseaux, grands et petits, du côté d'Alexandrie. Ils ont voulu y pénétrer; ils n'ont pas pu à cause des bombes et des boulets qui pleuvaient sur eux. Ils ont jeté l'ancre du côté d'Aboukir, et sont descendus à terre. Je les laisse jusqu'à ce qu'ils soient tous descendus; alors je tombe sur eux et je tuerai celui qui ne se soumettra pas. Les autres auront la vie sauve ; je vous les conduirai enchaînés. Ce sera un grand honneur pour le Caire. Le motif de l'arrivée de cette flotte est l'espérance de s'unir aux Mameloucks et aux Arabes pour piller l'Égypte et ruiner le pays. Dans ces bâtiments se trouvent une grande quantité de Russes, dont l'inimitié est connue envers les unitaires, ainsi que leur mépris pour ceux qui croient au prophète. Ils détestent les musulmans et ne respectent pas le Coran. D'après leur infidélité ils disent qu'il y a trois dieux et que ces trois dieux n'en font qu'un, que Dieu les préserve de lui

donner un associé. Dans peu ils verront que la trinité ne fait pas la force, et que la pluralité des dieux ne sert de rien : mais que Dieu unique est celui qui dispense la force et la victoire à celui qui dit : Dieu est unique, clément, miséricordieux, notre protecteur et notre appui. Il donne la force aux justes unitaires et détruit les projets des rebelles qui lui donnent des associés. Son destin avait arrêté que ce pays m'appartiendrait, pour que je lui procurasse le repos par ma présence et que je changeasse le mauvais état des affaires et la tyrannie, pour faire succéder la justice, la tranquillité et la droiture. La force de Dieu unique est de notre côté, parce qu'il n'a pas donné à ceux qui croient à la trinité une force semblable à la nôtre, aussi n'ont-ils pu faire les mêmes choses que nous. Nous avons notre confiance dans Dieu unique. Il commande aux créatures, il connaît tout ce qu'il y a sur la terre ; par son ordre les créatures existent. Voilà ce qui est écrit dans le livre descendu du ciel, et nous vous informons que les musulmans qui sont avec eux sont réprouvés parce qu'ils font tout l'opposé des commandements du prophète (sur qui soit le salut) à cause de leur alliance avec les infidèles. Il est clair que les ennemis de l'islamisme ne donneront pas la victoire à l'Islamisme. O

malheur à celui qui se repose sur l'assistance de son ennemi; quand même ce serait des musulmans, ils sont dignes de reproche et de mort. Comment des fidèles peuvent-ils descendre dans des bâtiments qui portent la croix dans leurs pavillons, et entendre des infidèles blasphémer contre l'unique, le seul Très-Haut. Sans doute le musulman qui se trouve dans cet état est pire qu'un infidèle dans l'ignorance. Nous vous prions, membres du divan, de faire connaître cela à tous les divans des environs, pour que les personnes disposées à la révolte soient retenues. Tout pays où il y a des révoltés éprouve de grands malheurs. Recommandez-leur de prendre garde à eux; nous craignons d'être obligés de les traiter comme les habitants de Demenhour et autres qui, pour leurs mauvaises actions, ont eu une punition cruelle. Salut de Dieu sur vous et sa bénédiction.

« Écrit à Rahmanié le dimanche 17 de sefer, an 1214. »

On imprima des copies et on les afficha comme de coutume, on en distribua aussi aux grands. Le 18 de sefer, il vint aux négociants plus de cent lettres qui avaient toutes le même sens. Elles disaient que les musulmans, les troupes turques et ceux qui étaient avec eux, s'étaient emparés d'Alexandrie, à 3 heures, le

samedi 16 de sefer. Les habitants se communiquaient les nouvelles les uns aux autres et disaient : « J'ai lu la lettre de tel négociant ; » un autre disait de même ; il n'y avait rien de positif, et on ne put savoir qui avait fait cette nouvelle. On présumait que c'étaient quelques chrétiens du pays pour mettre la discorde et le désordre. Dieu sait ce qui en est.

La nuit du mardi 19, la nouvelle arriva que les Français s'étaient battus avec l'armée venue à Aboukir et l'avait vaincue. Ils en avaient tué une grande partie, avaient pris leur bagage et la forteresse d'Aboukir. Moustapha-pacha était prisonnier avec Osman-Codja et beaucoup d'autres. Les Français disaient qu'ils avaient reçu des nouvelles de leur chef qui leur donnait ces détails.

Le matin, on tira beaucoup de coups de canon de la forteresse de la montagne et de tous les forts des environs à Esbakié. Cette nuit, on fit un feu d'artifice à cette place.

Le jeudi 28, il arriva quantité de bateaux, remplis de prisonniers et de soldats blessés ; et des lettres des Français racontaient la bataille. Je ne les ai pas vues.

Le samedi 1^er^ de babiel-Eivel, le 2 de ce mois, il vint un bâtiment plein de soldats blessés.

On arrêta Hadji-Moustapha-Bechtili, vendeur

d'huile, qui était un des grands de Boulacq. On l'emprisonna dans la maison du Caïmacan. Ses voisins avaient déclaré que, dans un de ses magasins il y avait des barils de poudre; on les enfonça, et on en trouva. On le conduisit à la forteresse.

Le jeudi 6, il vint un corps de Français, et tout le monde faisait des conjectures. Les pélerins barbaresques revinrent avec les chrétiens de Damas, et dirent qu'ils étaient venus ensemble, et que l'émir Hadji de Damas était Abdallah-pacha, fils d'Adm.

Le samedi 9, dans la nuit, le général en chef Bonaparte arriva et rentra dans sa maison à Esbakié. Il avait un grand nombre de prisonniers musulmans. La nouvelle de son arrivée se répandit dans la ville, et beaucoup de monde se rendit à Esbakié, pour s'en convaincre. On mit les prisonniers sur la place d'Esbakié, pour que le monde les vît. Peu de temps après, on les envoya à la mosquée de Zaher, dehors de la ville; on en conduisit quelques-uns à la forteresse. Moustapha-pacha, général en chef, fut envoyé avec beaucoup de distinction à Djizé, Osman-Codja à Alexandrie.

Quand le général en chef Bonaparte fut établi chez lui, les cheiks vinrent le saluer; quand ils furent assis, le drogman leur dit: Le général

en chef vous dit que, quand il alla en Syrie, vous vous êtes bien conduits pendant son absence, que cette fois il n'en a pas été de même. Vous avez cru que les Français ne reviendraient pas et qu'ils allaient tous périr. Vous en avez témoigné de la joie, et vous vous êtes opposés aux démarches de l'aga. Ensuite, il ajouta que les cheiks Muhdi et Sadi n'étaient pas sincères et autres paroles. La cause de ces reproches est ce que nous avons dit précédemment.

Lorsque les cheiks des quartiers furent emprisonnés, l'aga, plein de méchanceté, voulait sur le moindre motif faire exécuter du monde. Les cheiks Mudhi et Sadi se disputaient sans cesse avec lui, et le menaçaient. L'aga écrivit le tout au général en chef. C'est pour cela qu'à son arrivée il leur fit des reproches. Ils lui parlèrent avec douceur et l'apaisèrent; il leur parla de ce qui s'était passé avec l'armée d'Aboukir; comment il l'avait battue, etc., etc.

Le mardi 11, on célébra la naissance du prophète à Esbakié; le cheik Halib-Bekri donna une fête au général en chef et à ses principaux officiers qui soupèrent chez lui; on ordonna de décorer la ville, et que les rues fussent ouvertes la nuit; on illumina les boutiques, et le matin, il y eut une salve d'artillerie. Le soir il y eut un feu d'artifice.

On annonça que les Français avaient transporté Osman-Codja d'Alexandrie à Réchid. Quand ils entrèrent dans cette ville, ils le mirent nu-tête et nu-pieds; on le promena dans la ville au son du tambour jusqu'à sa maison. On lui trancha la tête vis-à-vis la porte, et on la suspendit à la fenêtre pour qu'elle fût vue des passants. Le 13, on dit que le général en chef s'était dirigé vers la mer. Personne ne savait de quel côté il était allé. On demanda à quelques grands français qui répondirent que le général en chef de Ménoufié l'avait invité à une fête, dans le moment où il se rendait à Aboukir, il lui promit d'aller le voir à son retour. Le peuple fut trompé par ces paroles et les crut certaines.

Le dimanche 16, le général en chef sortit avant le jour, sans qu'on sut ce qu'il était devenu.

Le jeudi 24, le 9 de misri, mois cophte, le Nil déborda. On fit dans la ville des réjouissances comme à l'ordinaire; les chrétiens, les cophtes, les Grecs se préparèrent à des divertissements. Ils allèrent à Boulacq et au vieux Caire, à Roda. Ils descendirent dans des bateaux avec de la musique, et ils firent plus de bruit que de coutume. Ils firent comme faisaient les Mamelouks lors de leur grandeur. Ils

montèrent des bateaux à beaucoup de paires de rames ; ils avaient avec eux leurs femmes et du vin. Ils se permirent beaucoup d'indécences en paroles et en chansons. Il y en eut qui se déguisèrent comme les Mameloucks, et mirent des armes en imitant leur langage. Les Français pavoisèrent des bâtiments, hissèrent leurs pavillons et jouèrent de leurs instruments.

Le 27, on écrivit des affiches que l'on mit dans les rues et dont le sens était, que l'année de loyers était terminée et que ceux qui voudraient prendre de nouveaux baux, se rendissent au divan pour y faire connaître leurs intentions; c'était au plus offrant et dernier enchérisseur.

Les prisonniers de Gaza, qui étaient au château, furent relâchés pour une rançon de soixante-quinze bourses; il y eut des négociants du khan de Savon qui se rendirent cautions. On les fit sortir à condition qu'aucun d'eux ne partirait qu'après que la rançon aurait été payée.

Le 28, les membres du divan eurent compassion des gens de Jaffa, prisonniers au château; on leur donna la liberté pour cent bourses. Les grands et les négociants s'assemblèrent et furent d'accord de donner vingt jours pour le paiement de chaque vingt-cinq bourses: ce jour-là on paya vingt bourses et on leur donna la liberté.

Il arriva d'Alexandrie des lettres de Bonaparte, général en chef, adressées à tous les habitants du Caire. Dugua, lieutenant, fit assembler les grands et leur lut la lettre. Le contenu est, que Bonaparte est parti pour la France, vendredi 21. Il désire la tranquillité de l'Égypte, et va pour ouvrir la mer. Dans trois mois il reviendra avec des troupes, et le général de Damiette est devenu le général en chef de l'Égypte. Le monde fut surpris et s'étonna de ce qu'il avait osé se risquer en mer, quand l'Anglais croisait à l'entrée du port, depuis l'arrivée des Français, hiver et été; et surtout de ce qu'il était parti d'une manière si adroite qu'on n'avait pas pu le deviner.

Le lundi 29, le général en chef Kléber, parut; on le salua à coups de canon de tous les forts. Les grands et les petits des Français allèrent à sa rencontre. Il entra au Caire avec beaucoup de pompe, logea à la maison qu'occupait Bonaparte à Esbakié.

Ce jour il vint un corps de troupes françaises du côté de l'occident, avec un butin considérable. Une ville s'était révoltée contre eux, ils la saccagèrent; ils amenaient environ soixante-dix hommes et femmes garottés que l'on mit au château. Les cheiks et les grands de la ville vinrent saluer le nouveau général en chef: ils

ne le virent pas ; on leur dit de revenir le lendemain. Ils partirent et revinrent ; ils furent reçus, mais ils ne virent pas une figure riante, comme celle de Bonaparte, il ne causait pas comme lui.

Le dimanche, 1er de babitani, on publia dans les rues que l'on ouvrît les boutiques nuit et jour, qu'on allumât les lampes pendant huit jours pour célébrer la naissance d'Husseïm. On força à l'exécution de cet ordre.

Le général en chef exigea des chrétiens cophtes 150,000 talaris de France qui restaient à payer de l'année précédente. On commença à faire payer.

Le vendredi 6, le général monta à cheval à Esbakié, alla au milieu de la ville avec pompe, monta au château avec environ 500 janissaires devant lui ; ils avaient de grands bâtons à la main et forçaient le monde de se lever. Il y avait une grande quantité de cavaliers francs qui avaient le sabre à la main. Le gouverneur, l'aga, Barthélemi, les corps de garde, les officiers des janissaires et tous les dignitaires, suivant leurs grades, excepté les membres du divan et les ulémas accompagnaient le général en chef. Lorsqu'il fut au château, on tira beaucoup de coups de canon. Il se promena, examina la forteresse et revint à sa maison.

Le samedi 7, l'aga des janissaires en grande pompe, avec des soldats français et des crieurs publics devant lui, parcoururent toute la ville en faisant dire : L'ordre du général en chef est, que tous les procès soient jugés dans la maison de l'aga, et celui qui ne s'y conformera pas sera puni.

Le général monta à cheval avec moins de monde que la veille et se rendit à la maison du président du divan, cheik Abdallah Cherkavi, ensuite il revint avec lui.

Le dimanche 8, le général donna un grand repas, invita les grands, les négociants, les cheiks.

Le 13 était le dernier de la fête d'Husseïm, le général en chef et les principaux français allèrent à la maison du cheik Sadat avec grande pompe. L'aga, le gouverneur, le chef de la police marchaient devant eux. Une grande quantité de Français, le sabre à la main, marchaient derrière; ils y soupèrent, et après le coucher du soleil, ils s'en retournèrent et virent les illuminations.

Le 16, un crieur parcourut les rues et on afficha des ordres pour purifier les effets, avec des ordres très précis aux cheiks de quartier de faire des recherches avec un français qui l'accompagnait, et une femme pour ce qui regardait

les femmes. Cet ordre fit de la peine aux habitants, on parlait de toutes manières, on disait que c'était pour voir ce que chacun possédait. Cependant c'était pour préserver des miasmes de la peste.

Le 20, on publia qu'il fallait célébrer la naissance de Seid Ali-Bekri, enterré dans la mosquée de Chéraïbi à Esbakié près de Bourayé. On ordonna d'illuminer de ce côté et on permit de se promener toute la nuit.

Le vendredi 1er de maziel-well, on ordonna de célébrer la fête qui est à la fin de l'automne. Le soleil passe à la constellation de la balance, on fit ouvrir les boutiques et illuminer; on fit des réjouissances pendant trois jours; on ne fit pas comme à la première fête, parce que le bassin était rempli d'eau et le mât tombé.

Le dimanche 3, on invita les grands et les gens en dignité à monter à cheval et à se rendre à la maison du général en chef. Le lundi à la pointe du jour, le général en chef avec un très grand cortége se rendit à Kasser; il y reposa un peu. Toute l'armée se mit en ligne de bataille; il y eut un endroit où l'on fit la petite guerre. Le général revêtit le cheik-Cherkavi, le cadi, l'aga des janissaires de pelisses de Samour, ensuite ils revinrent chez eux. Le crieur public annonça que chaque boutique de-

vait avoir cette nuit là quatre lampes; que celui qui ne s'y conformerait pas, serait sévèrement puni. On fit un beau feu d'artifice à Esbakié, et on se promena en bateau depuis le soir jusqu'au matin.

Le 7, après la fête de l'exaltation de la croix, le Nil commença à se retirer. Cette année il n'avait pas été aussi plein qu'à l'ordinaire. Le tumulte se mit dans le peuple, et on commença à acheter des grains; il y eut beaucoup *de peine* pour cette vente, les marchands demandaient trop cher. Les Français rassemblèrent les négociants qui font ce commerce, leur firent peur, et dirent que le grain qui se trouvait alors dans la ville, était de l'année précédente; ils les forcèrent de vendre au prix accoutumé. Sans la grace de Dieu, il y aurait eu une disette extrême.

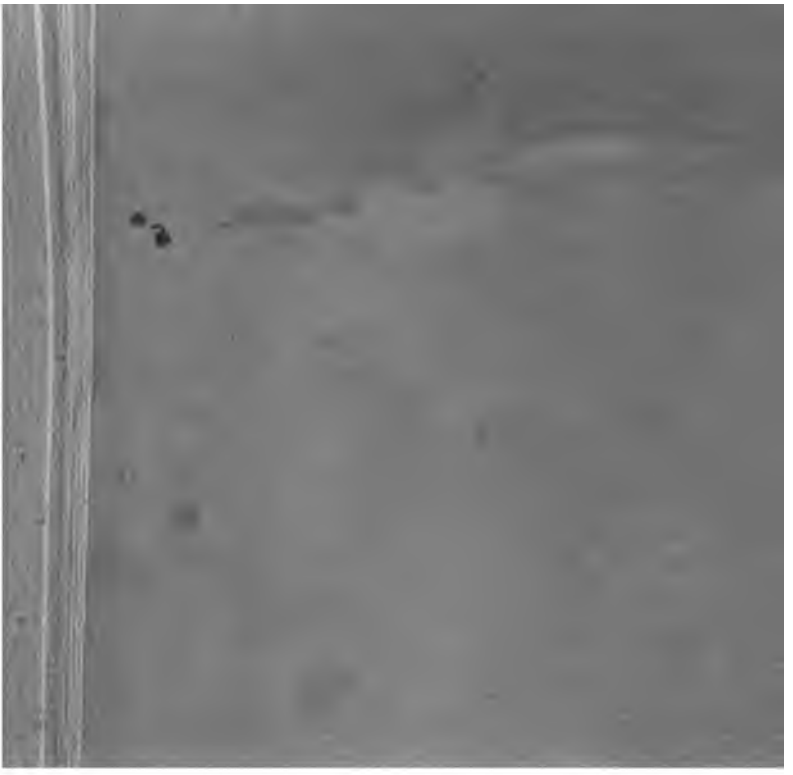
On envoya un corps de l'armée française contre Mourad-bey qui était dans le Gayoum; il se passa entre eux des choses dont nous n'avons pu avoir connaissance. Il y eut une correspondance accompagnée de présents entre lui et le général, commandant à Saïd. Ils conclurent la paix, et firent un traité qui accordait la province de Saïd aux Mamelloucks.

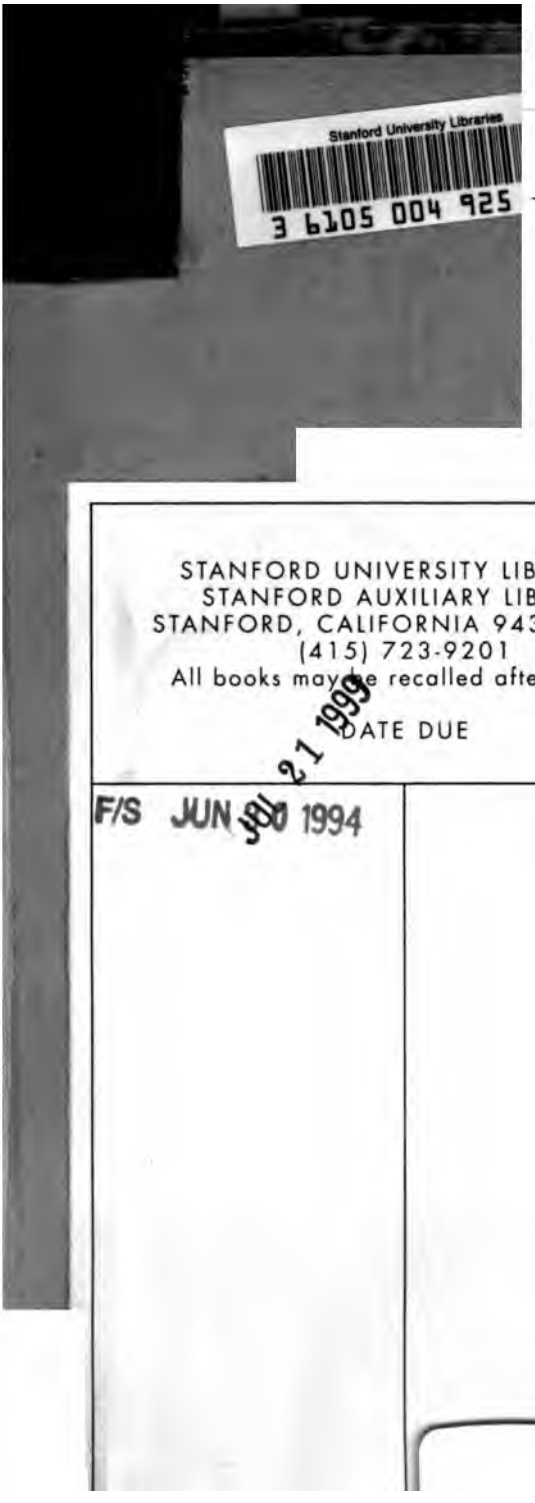
Le mois djemazuel-soui, on n'a eu aucune nouvelle, si ce n'est que l'armée ottomanne s'as-

semble à Damas; les Français faisaient tous les préparatifs, ils portaient des munitions, des canons, des attirails de guerre et des vivres; ils fortifièrent Salehieh, Carin et Balbis.

Mois de bedjeb, 1^er^ vendredi, il y eut beaucoup de nouvelles, entre autres celle de l'arrivée du grand-visir, Joussouf-pacha à Damas, avec Nassouf-pacha, Osman-aga, lieutenant de l'empire; Hassan-aga, Nouseul-senini, Moustapha-effendi Defterdar, avec une armée qui fit beaucoup de mal à Damas; les soldats prenaient tout ce qu'ils pouvaient et molestaient le peuple.

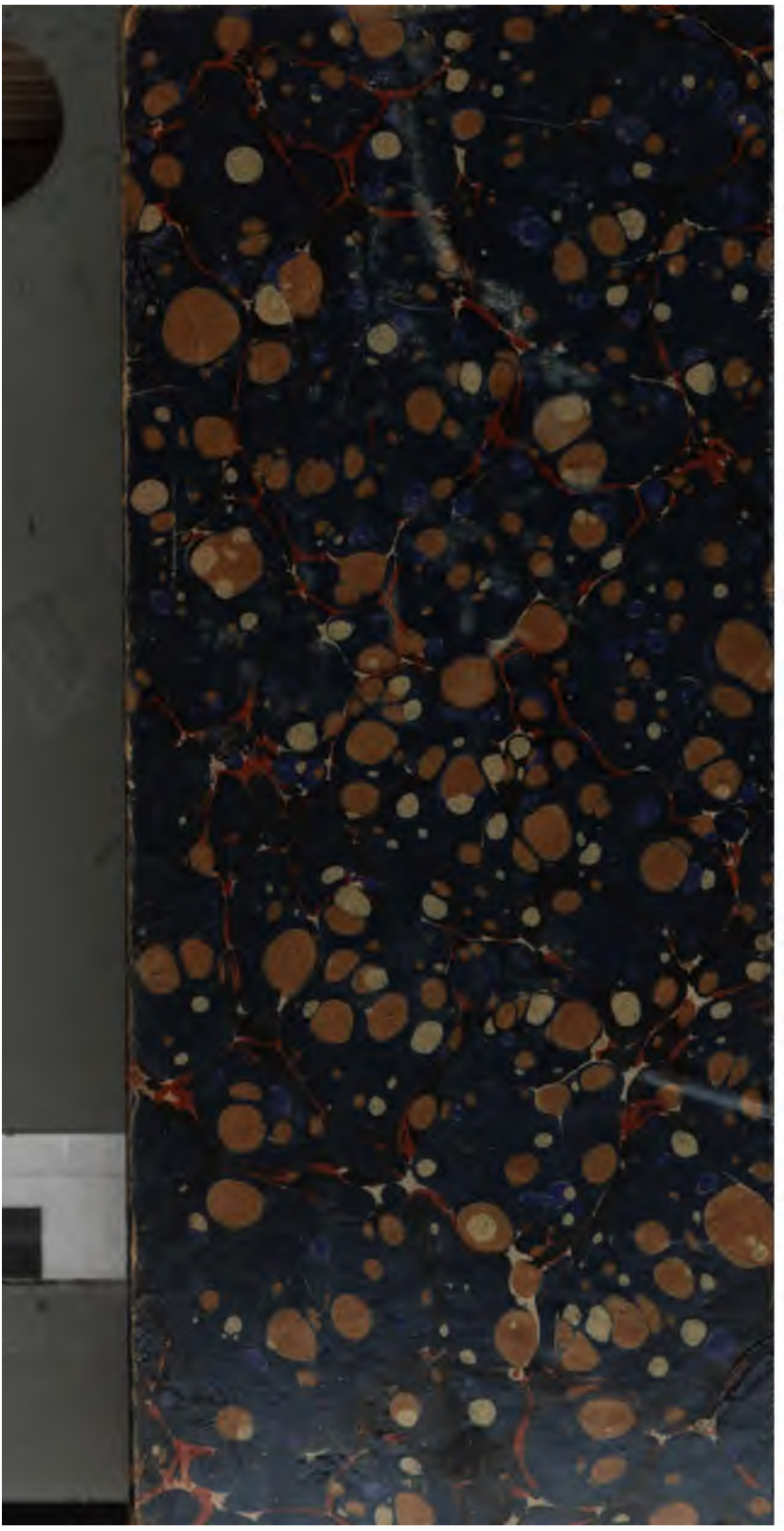
Vers le milieu du mois de bedjeb, on apprit leur arrivée à Gaza et à Arich, qu'ils avaient attaqués, et dont ils s'étaient emparés le 19. Ils avaient pris toutes les munitions qu'ils avaient trouvées. Moustapha-pacha qui s'était emparé d'Arich, s'y rendit avec une partie de son armée. Il y avait dans la forteresse quelques Egyptiens; on témoigna de la joie, en jouant des instruments; mais cela ne dura pas; car le feu prit à la poudrière dans laquelle il y avait beaucoup de poudre; il se communiqua à la forteresse qui sauta en l'air. Tous ceux qui y étaient furent tués, entre autres le pacha et ses troupes, Mouhammed-aga, Asmet-Djéteffi et autres Egyptiens. Beaucoup de personnes qui étaient dehors




Stanford University Libraries
3 6105 004 925

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JUL 21 1999

F/S JUN 30 1994